ESSAIS
HISTORIQUES ET POLITIQUES
SUR LA RÉVOLUTION
DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

ESSAIS
HISTORIQUES ET POLITIQUES
SUR LA RÉVOLUTION
DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE,

Par M. HILLIARD D'AUBERTEUIL.

TOME SECOND.





A BRUXELLES,

Et se trouve

A PARIS,

Chez l'AUTEUR, rue des Bons-Enfans-Saint-Honoré.

M. DCC. LXXXII.



TABLE DE LA SECONDE PARTIE DU TOME SECOND.

LIVRE DIXIÈME.

Arrivée du Général Burgoyne au Canada. Il avance dans les terres par la route des lacs; son armée reprend Ticonderago & tous les postes fortifiés jusqu'à Saratoga. Les Généraux américains Schuyler & Saint-Clair sont rappellés & remplacés par Gates & Arnold. L'armée du général Howe évacue les Jerseys, s'embarque & remonte la baie de Chésapeak. Bataille de Brandiwine. Les Anglais entrent dans Philadelphie.

Table des Chapitres, ou ordre des matières du Livre X.

(Carte de la partie méridionale du Canada & de la route des lacs.)

CHAP. I[er].

LIVRE ONZIÈME.

Chapitres ou ordre des Matières.

CHAP. I.er

LIVRE DOUZIÈME.

Chapitres, ou ordre des Matières.

CHAP. Ier.

Année 1778.

Pièces imprimées à la ſuite de l'Hiſtoire.

Fin de la Table de la ſeconde Partie du Tome II.



ESSAIS

ESSAIS
HISTORIQUES
ET POLITIQUES
SUR
LA RÉVOLUTION
DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

LIVRE DIXIEME.

Arrivée du Général Burgoyne au Canada. Il avance dans les terres par la route des lacs; son armée reprend Ticonderago & tous les postes fortifiés jusqu'à Saratoga. Les Généraux américains Schuyler & Saint-Clair sont rappellés & remplacés par Gates & Arnold. L'armée du général Howe évacue les Jerseys, s'embarque & remonte la baie de Chésapeak. Bataille de Brandiwine. Les Anglais entrent dans Philadelphie.

Année 1777. Marche du Général Burgoyne vers Ticonderago.

Le Général Burgoyne arriva de Londres avec le pouvoir de commander en chef l'armée du Canada. Les services de Guy Carleton, de ce Général actif & intrépide qui avait sauvé

ANNÉE 1777.

cette grande province lors des invasions de Mongommery & d'Arnold, avaient été oubliés. Burgoyne, guerrier & courtisan, membre du Parlement & Général d'armée, ce même homme qui s'amusait à jouer la comédie dans Québec avec les officiers de la garnison, & qui se flattait de triompher des Américains sur la route des lacs, arrivait avec un grand nombre de chariots, d'ustensiles de guerre & un approvisionnement immense. La Cour de Londres était éblouie de l'avantage de séparer entièrement les Colonies septentrionales d'avec les Etats de l'ouest & du sud, & de communiquer librement au Canada par la rivière d'Hudson; elle sacrifiait tout à cette chimère, & Burgoyne emportait six cens mille guinées, tant pour le payement des troupes que pour les autres dépenses de son armée. On ne pouvait se faire une juste idée des peines & des fatigues que ce Général avait à surmonter. Il en a fait depuis la peinture dans ses mémoires, mais il ne lui était pas possible d'entrer dans les détails qui auraient été nécessaires pour que l'on pût juger des frais que cette expédition a dû coûter. L'armée dont il prit le commandement était formée de près de dix mille soldats; son plan était de percer rapidement à travers la partie haute de l'Etat de New-York, de soumettre les cantons qui se trouveraient sur son passage; & tous les postes fortifiés qui bordaient les lacs, afin d'aller rejoindre le Général Clinton, que le Chevalier Howe avait laissé à New-York avec 9000 hommes. Les troupes anglaises

espéraient trouver dans les environs d'Albany une subsistance aisée. Si après avoir réduit les forts Ticonderago, Crown-Point, Skenesborough, Edouard & Stanwix, & y avoir laissé des garnisons, Burgoyne s'était rendu maître de cette contrée, Clinton & lui auraient enserré entre la mer & leurs armées toute l'étendue de la Nouvelle-Angleterre ; la flotte de l'Amiral Howe aurait bordé & enchaîné les rivages, tandis que les efforts de son frere auraient conquis à la fois Philadelphie & Boston, vaincu les troupes de Washington, & réduit les peuples à la soumission.

Mais il fallait traverser le lac George & le lac Champlain. Il fallait faire porter en plusieurs endroits, par les soldats, les bagages & les bateaux, & les difficultés devaient augmenter à mesure que l'on avancerait vers Albany. Les terres, encore dans leur premier état, sont couvertes d'arbres, qui s'étendent jusqu'au bord des rivières. Ces rivières, qui sont la seule route que l'on puisse tenir pour arriver de Montréal à Albany, sont couvertes de glaces jusqu'au mois d'Avril ; alors la fonte des neiges leur donne une crue considérable, mais les eaux se retirent en peu de temps.

Idée du climat qui regne dans les pays voisins des monts Apalaches, & qui séparent le Canada de l'Albany.

DÈS le mois de Mai le soleil a beaucoup de force, & dans les mois de Juin, de Juillet & d'Août, les sources qui descendaient des montagnes & qui rendaient seules les rivières navigables, se perdent dans les terres, ou restent à sec. Les

ANNÉE 1777. rivières de l'Amérique ſont quelquefois des torrens, & ſouvent des ruiſſeaux. Ce ſont, comme l'a dit un écrivain renommé *, *des fleuves d'un jour, taris le lendemain.* Les climats de l'Amérique ne feraient pas plus froids que ceux qui ſont ſitués ſous les mêmes degrés dans l'Europe & dans l'Aſie, ſi l'immenſité des forêts qui couvrent les montagnes de leur chevelure, n'entretenaient pas l'humidité & la fraîcheur de la terre, & ſi les vents du nord ne venaient pas transformer en neiges les nuages aſſemblés ſur le ſommet de ces montagnes. Tant que la coignée n'aura point éclairci ces forêts, leurs feuillages répandront ſur toute l'étendue du continent ſeptentrional, les eaux & les glaçons; mais le ſoleil n'en conſerve pas moins ſon empire, & la chaleur de ſes rayons, plus forte & plus durable que la température ne ſemble l'annoncer au premier regard, attire & diſſipe promptement, dans les beaux jours de l'été, ces fleuves nourris de frimats, qui paraiſſaient le diſputer à l'orgueil des mers. Ils vont former de nouveaux nuages, qui rempliſſant les vuides de l'atmoſphère, ſe diſperſent dans tout l'univers, l'embelliſſent & le fécondent; & ſi la ſècheresse n'a point déſolé les cantons méridionaux, ſi tout reverdit en Afrique & dans l'Aſie ſans le ſecours de ces nouveaux nuages, d'autres nuages les repouſſent vers les chaînes de montagnes où ils s'étaient amaſſés; &, pourſuivis par la force des vents, ils viennent retomber aux lieux de

* M. Raynal.

leur naiſſance, que la nature paraît avoir choiſis juſqu'à préſent pour en faire le réſervoir du monde.

Difficultés de la marche & retards qu'elles occaſionnent.

DANS ces climats une armée qui voyage ſur des bateaux, ne peut avancer que lentement. Il peut arriver que quand l'armée défile vers les rivières, la crue des eaux n'exiſte plus, ſans qu'on puiſſe accuſer juſtement quelqu'officier d'avoir cauſé par ſa négligence, le retard des opérations. Le Général Burgoyne, qui connaiſſait d'avance une partie de ces obſtacles, avait eu la précaution de faire conſtruire en Angleterre un grand nombre de bateaux plats; mais l'armée manquait de mariniers habiles. Une partie du peuple d'*Albany* & de *Shenectadi* gagne ſa vie à conduire les bateaux, en remontant & en deſcendant les rivières. Les bateliers de ce canton gouvernent adroitement, avec des perches, un bateau plat, dont la charge eſt ſouvent très-peſante, & ſavent les moyens d'empêcher qu'il ne ſoit entraîné par la rapidité des torrens. Il était impoſſible à des hommes novices dans ce métier de le faire avec diligence. Il n'eſt pas étonnant, d'après ces détails, que le Général Burgoyne, qui avait d'ailleurs à traverſer des marais & un grand nombre de *creeks*, où l'on avait abatu des arbres pour retarder ſa marche, ait employé trois mois pour parvenir de Montréal juſqu'au lac Champlain. Les obſtacles qu'il rencontrait à chaque pas

ANNÉE 1777. l'arrêtèrent plus long-temps qu'il n'avait cru, & il ne parut vers Ticonderago qu'au commencement de Juillet.

Saint-Clair évacue Ticonderago avant l'attaque.

SAINT-CLAIR, général américain, avait le commandement de ce poste important. Les troupes destinées à le couvrir & tenir la campagne étaient sous les ordres du général Schuyler, le même qui, en 1775, devait commander l'armée américaine au Canada, & qui laissa le commandement à Mongommery. Il était riche & si considéré dans l'Amérique, que le Congrès, dès ses premières assemblées, lui avait accordé le grade de major-général. On a fait courir le bruit que la cause de la liberté avait été trahie, & que Saint-Clair s'était engagé de livrer le fort aux troupes de Georges III. Schuyler lui-même n'a pas été à l'abri du soupçon. A l'approche de l'armée de Burgoyne, Saint-Clair se décida à évacuer avant l'attaque, prétendant que cette forteresse & le fort *indépendance* étant investis, la garnison n'était pas suffisante pour défendre les ouvrages. Cependant il avait près de quatre mille hommes sous son commandement. Il tint un conseil de guerre, dont le résultat fut signé de trois autres officiers généraux, entre lesquels était un français devenu brigadier-général en Amérique, appellé Rochefermoi. Après ce conseil de guerre, Saint-Clair partit le 5 Juillet avec toute la garnison, en se repliant par la route de terre sur Skenesborough, où il avait déjà envoyé par des bateaux plats

toutes les munitions, & les provisions qu'il avait pu tirer de Ticonderago. Mais les évènemens étaient tellement enchaînés, que les bateaux furent détruits & brûlés par un gros détachement de l'armée anglaise qui s'était posté sur Skenesborough, & en avait chassé deux régimens américains, qui formaient la garnison. Saint-Clair changea de route, & marcha vers le fort Edouard, où Schuyler commandait. Pendant sa marche qui dura sept jours entiers, les anglais tombèrent sur son arrière-garde, & lui prirent ou tuèrent près de douze cens hommes.

ANNÉE 1777.

Saint-Clair est rappellé.

ON a vu plus d'une fois des généraux s'étayer du suffrage d'un conseil de guerre pour refuser de faire leur devoir, ou pour excuser leur courage. Saint-Clair est le premier parmi les Américains qui se soit laissé entraîner par ce dangereux exemple. Le Congrès apprit avec chagrin qu'il avait perdu sans combat une place, sur la résistance de laquelle il avait compté, qui ouvrait tout le pays à l'armée de Burgoyne, & lui assurait à la fois un entrepôt & une retraite. Il se hâta d'ôter le commandement à Saint-Clair, & donna des ordres pour que l'on s'opposât vigoureusement d'un poste à l'autre aux progrès de Burgoyne & du chevalier Clinton, & à la jonction de leurs armées.

Putnam coupe le passage aux

PUTNAM partit avec quatre brigades, & alla se poster au-delà

ANNEE 1777. troupes de Clinton pour empêcher sa jonction avec l'armée du nord. Gates remplace Schuyler dans le commandement de l'armée américaine en cette partie.

de Saratoga dans un pays dont la force naturelle était augmentée par de grands travaux. Une nouvelle marine américaine fut formée au-dessus des Higlands sur la rivière d'Hudson; les bois, les agrès, l'artillerie y avaient été conduits par terre de la Nouvelle-Angleterre : trois vaisseaux armés, construits sur le lieu même, attendaient les troupes, que l'on supposait devoir être envoyées par Clinton pour faciliter les progrès de Burgoyne, & étaient disposés de manière à leur couper le passage.

Schuyler fut remplacé par le général Gates; on a publié à Londres que Schuyler avait voulu se rendre, afin de conserver & de garantir du ravage les grands biens qu'il possédait du chef de sa femme entre Saratoga & Albany. Mais non, Schuyler ne s'était point rendu coupable d'une pareille lâcheté. Comment lui seul, entre tant de citoyens qui avaient dévoué leur fortune & leur sang sur l'autel de la patrie, auroit-il pu concevoir des sentimens si bas? Quand on n'a pas sous les yeux l'exemple de la trahison, il est rare que l'on en médite les desseins. Depuis le commencement de la guerre les ministres de Londres n'avaient négligé aucune occasion d'étendre des nuages sur la fidélité des chefs américains; le rappel de Schuyler parut favorable à la calomnie; mais quoiqu'elle ait versé ses poisons parmi les membres du Congrès, toutes les présomptions sont en faveur de l'innocence de ce républicain, & si j'ai rappellé les soupçons dont il a été chargé

trop

trop légèrement, c'eſt que je demeure perſuadé que ces ſoupçons n'ont eu d'autre fondement que la haîne que les envieux portent naturellement à ceux qui ont de grandes richeſſes. La poſition où Schuyler ſe trouvait placé, entre la honte de ſe rendre & la gloire de défendre ſes biens, doit elle-même ſervir à faire préſumer ſon innocence. Enfin ſa conduite & celle de Saint-Clair ont été examinées depuis dans une cour martiale, & tous deux ont été honorablement déchargés de toute accuſation. Les évènemens ont d'ailleurs juſtifié ce général d'une manière qui lui fait honneur, puiſque l'armée anglaiſe ayant ravagé depuis ces mêmes biens, auxquels on lui faiſait l'injuſtice de le croire ſi baſſement attaché, puiſque cette armée ayant renverſé ſes bâtimens & ruiné ſes moiſſons, il ſoutint avec généroſité ce fâcheux évènement, & donna, dans cette circonſtance à ſon pays, un exemple rare de patriotiſme & de déſintéreſſement, en refuſant toute eſpèce de dédommagement & d'indemnité.

Arnold rentre au ſervice des Etats-Unis.

DANS cette occaſion preſſante Arnold reprit le commandement d'une diviſion de l'armée du Nord; une action d'éclat venait d'ajouter encore à ſa gloire. Quoique mécontent du Congrès & retiré du ſervice, apprenant que les Anglais faiſaient une irruption à Dambury dans le Connecticut, il avait raſſemblé les milices de la Nouvelle Angleterre, & avait volé au ſecours du général Woſter

ANNÉE 1777. qui commandait en cette partie. L'action avait eu lieu le 27 Avril, & Wofter ayant été bleffé mortellement, Arnold par fon courage avait fauvé dans cette journée les troupes continentales, & repouffé les ennemis; le combat avait été opiniâtre de part & d'autre; un de fes chevaux avait été tué fous lui, & l'autre bleffé. Le Congrès n'avait pu dans une telle circonftance lui refufer des éloges. Quoique le jugement de fa conduite paffée fût alors foumis à l'examen d'une cour martiale, cette affemblée, en même-temps qu'elle avait ordonné qu'il ferait érigé un tombeau aux mânes de Wofter, mort pour la défenfe de fa patrie, avait fait préfent à Arnold d'un cheval de prix magnifiquement caparaçonné, qui lui avait été délivré par le quartier-maître général de l'armée au milieu des honneurs militaires. Enfin ce dernier exploit avait répandu fans doute un jour favorable fur fa caufe, puifque les plaintes excitées par les exactions, & les violences qu'on l'accufait d'avoir commifes, avaient été déclarées mal fondées, & le rapport confirmé par acte du Congrès le 23 Mai.

Il avait formé par fon exemple des hommes intrépides comme lui. Barton, autrefois chapelier & lieutenant-colonel d'un des régimens de milice, qui l'avaient fuivi à Dambury, avait ofé entreprendre d'enlever le général Prefcot de la même manière que Charles Lée avait été pris par le colonel Harcourt; Prefcot, le même qui étant au Canada fous les

ordres de Carleton, avait traité si durement Ethan Allen & ce malheureux marchand de Montréal, Thomas Walker; le même qui avait été déjà fait prisonnier avec la garnison du fort Saint-Jean par le général Mongommery. Il commandait à Rhod-Island depuis le départ du lord Percy, & habitait une maison de campagne éloignée de quelques milles de la ville de Newport. Barton, à la tête de quelques miliciens de bonne volonté, s'y était rendu par eau, & l'avait enlevé de son lit, ainsi que William Barington son aide de camp. Le Congrès avait fait présent d'une épée à Barton, & lui avait donné le rang de Colonel dans l'armée continentale.

ANNÉE 1777.

Arnold étant rentré au service du Congrès, partit avec cinq mille hommes, & se rendit vers les plaines de Saratoga; où Gates travaillait à rallier les troupes dispersées : tandis que l'un se livrait à son zèle & l'autre aux passions violentes qui relevaient son courage, d'autres faits de guerre se passaient dans les contrées où Howe & Washington occupaient le terrein.

Howe avait ouvert la campagne par l'évacuation de New-Jersey.

LES équipages de l'armée du chevalier Howe n'étaient arrivés en Amérique que le 24 Mai, & il ne les avait reçus qu'au mois de Juin ; par conséquent il ne put ouvrir la campagne que très-tard. Ce ne fut qu'à la fin de Juin qu'il fit quitter les quartiers à son armée ; il aurait bien desiré engager Washington dans une affaire générale, mais n'ayant pu y

Année 1777. parvenir, il n'osa pas le faire charger par ses troupes, dans une position aussi avantageuse que celle qu'il occupait : il aurait risqué de perdre un grand nombre de soldats, & aurait été exposé à des défaites, en quelqu'endroit qu'il eût voulu pénétrer & passer la Delawarre. Il aima mieux évacuer le Jersey & entrer par un autre côté dans la Pensilvanie; par ce mouvement il divisait les armées des Américains, & il croyoit déconcerter tous leurs plans.

L'évacuation du New-Jersey s'effectua à la fin de Juin, & les derniers bataillons des gardes anglaises s'embarquèrent le 30. Les corps que commandait le lord Cornwallis avaient été harcelés depuis le 22 par des pelotons de l'armée de Washington, & il y eut le 24 une action très-vive, pendant laquelle l'artillerie des Américains leur ayant été prise, ils parvinrent à la reprendre. Finch, colonel aux gardes & frere du comte de Suffolck, alors ministre, fut tué ; le général Grant eut un cheval tué sous lui. Howe se rembarqua pour l'isle des Etats, où le rendez-vous général était marqué, laissant à New-York & sur la rivière d'Hudson environ neuf mille hommes, commandés par le général Clinton.

Détails intéressans sur la guerre de l'Amérique septentrionale, qui prouvent la difficulté de subjuguer ce vaste pays.

Il persistait toujours dans le dessein de s'emparer de Philadelphie ; c'était-là que tendaient tous ses desirs, & la Cour n'en formait point de plus ardens. On était persuadé que la soumission des rebelles dépendait de la réduction de cette

ville. Le chevalier Howe avait reconnu que la route qui conduit de la Nouvelle-York dans la Penſilvanie, était trop difficile par terre. Il n'y a que deux manières de faire la guerre dans un pays ennemi, ſitué comme le ſont les Colonies ſeptentrionales de l'Amérique. Il faut s'avancer par l'intérieur des terres, & couper les points de correſpondance entre les places fortifiées, ou bien attaquer du côté de la mer les places fortifiées, & s'emparer des rivages. La première de ces méthodes eſt ſujette à mille dangers ; il eſt toujours difficile de ſe procurer des vivres, des fourages ; on eſt trop ſouvent expoſé à ſe voir harceler & détruire par des ennemis inférieurs en nombre & en diſcipline, mais qui, maîtres du pays, en connaiſſent tous les ſentiers, & forment pour ainſi dire à chaque pas des embuſcades que l'on ne peut éviter ſans de grandes précautions, & qu'avec beaucoup d'adreſſe. La déſertion ſe met parmi les ſoldats, que ſéduiſent l'aſpect délicieux des campagnes & l'eſpérance d'un bonheur qui leur avait été juſqu'alors inconnu. Les dépenſes qu'il faut faire en chariots, en chevaux, peuvent ruiner en peu de temps la nation la plus riche. Les dangers s'accroiſſent à proportion de la diſtance qui ſe trouve entre les flottes & l'armée. Le ſecond ſyſtême de guerre ne promet pas des ſuccès déciſifs, parce que le vainqueur, qui s'eſt rendu maître d'une place maritime, ne peut être aſſuré de trouver des ſubſiſtances, & peut être facilement bloqué. En prenant le parti de s'avancer dans

ANNÉE 1777.

l'intérieur du pays, le général Howe était trop habile pour ne pas ouvrir un chemin large à ſon armée, & pour ne pas s'emparer de tous les poſtes circonvoiſins, afin d'aſſurer en tous temps ſa retraite. C'était la marche qu'il avait ſuivie dans l'invaſion du Nouveau-Jerſey; mais éloigné des renforts, obligé de tirer de l'Europe tous les objets dont il avait beſoin, il voyait ſes troupes diminuer de jour en jour, par la déſertion & les maladies : elles étaient réduites à quinze mille ſoldats. Ce nombre ne ſuffiſait point, ſon armée ſe ferait annéantie par ſes propres conquêtes, & il aurait compromis les intérêts qui lui étaient confiés, s'il avait entrepris de ſuivre une ſeconde fois une route qui lui avait ſi mal réuſſi la première.

Howe eſt blâmé en Angleterre d'avoir évacué le pays de Jerſey; raiſons qui doivent le juſtifier.

A la nouvelle de l'évacuation du Nouveau-Jerſey, la conduite de Howe fut blâmée en Angleterre, & l'on ſe fondait ſur ce que les chemins entre Brunſwick & Philadelphie ne pouvaient pas être auſſi difficiles qu'il le diſait; on déſaprouvait, ſans examen, qu'il eût multiplié les poſtes avancés, & étendu le front de ſon armée, au lieu de marcher droit à la ville où ſe tenaient les aſſemblées du Congrès, & dont on croyait que la priſe devait entraîner la ruine totale de la cauſe américaine. Il ne fallait pas, diſait-on, donner le temps au peuple de raſſembler de nouvelles troupes, il fallait bruſquer les momens. Les généraux des armées anglaiſes

en Amérique étaient réellement à plaindre. Chargés d'une mission désagréable au peuple, placés entre un public mal instruit ou prévenu, & une cabale de cour, quel fruit ou quel agrément pouvaient-ils espérer de leurs fonctions pénibles & dangereuses? La vérité, qui doit présider à l'histoire, exige que, sans prononcer légèrement sur le mérite de Howe, je fasse observer qu'on ne peut lui reprocher d'avoir manqué d'activité; mais il avait à combattre des ennemis sans nombre, envain il aurait pressé les momens, puisque Washington, abandonné de son armée le six Décembre, était quinze jours après en état d'attaquer & de vaincre. Il ne pouvait pas employer une plus grande célérité, puisque dans le court intervalle qui s'était écoulé depuis la prise des forts de la rivière d'Hudson, la division de l'Allemand Kniphausen avait pénétré jusqu'aux portes de Philadelphie. Si au lieu de ce détachement Howe s'était porté en avant avec toute son armée, sans s'assurer de tous les postes qu'il aurait laissés derrière lui, il aurait eu le même sort que la division hessoise, environnée à Trenton : un peu plutôt, un peu plus tard, sa perte était certaine. Washington était trop attentif à ses mouvemens pour qu'il n'eût pas profité de son imprudence, & coupé la communication entre la flotte & l'armée anglaise; & alors les milices du Jersey, les troupes de volontaires qui seraient arrivées pour l'investir de toutes parts, auraient suffi pour le forcer à la plus honteuse capitulation.

ANNÉE 1777.

D'un autre côté, il ne faut jamais oublier qu'on ne peut établir aucune comparaifon jufte entre les chemins de France ou d'Angleterre, & ceux de l'Amérique feptentrionale, ni entre les routes nouvelles que l'on ferait obligé de faire pour traverfer en tous fens l'Angleterre ou la France.

Pour former un nouveau chemin en Angleterre, en France, en Allemagne, il y a peu de forêts à traverfer, & lorfqu'il s'en rencontre, il y a peu d'arbres & peu de taillis à couper. Le travail des hommes a déjà préparé ces forêts depuis un grand nombre de fiècles, le chemin eft promptement tracé; fi on le recouvre de pierres ou de gravier, ç'en eft affez pour qu'il foit fupérieur à tous les chemins qui traverfent les Provinces de l'Amérique. On trouve à peine dans ce vafte pays des routes de quelques milles aux avenues des bourgs & des villages. Les bois de l'Amérique, plus épais que nos taillis, font mêlés d'une infinité d'arbres grands & vieux, qui ont entrelacé la robufte étendue de leurs branches, fans autre direction que celles du hazard & de la nature. Le fol étant gras & humide, ils font très-ferrés les uns près des autres, & fe couchent & fe croifent dans tous les fens. Il arrive fouvent que ces gros arbres feraient trop difficiles à couper ou à déraciner : il faut ferpenter autour d'eux & changer de traces. Le fol eft par-tout coupé par des rivières ou des fources courantes, dont le lit profondément creufé dans le temps des grandes eaux, offre des bords très-élevés dans les autres faifons. Il faut d'un lieu à l'autre fabriquer

fabriquer des ponts, de vingt, trente ou quarante pieds d'élévation, & très-étendus, pour traverser le plus faible ruisseau. Il faut combler des marécages, & c'était ce dernier obstacle qui nuisait le plus au passage des chariots de Howe dans le Nouveau-Jersey, & à la communication de son armée avec ses magasins & ses postes avancés. Les Américains traversent aisément ces marécages sur des arbres qu'ils renversent, & sur les branches desquels ils marchent en chasseurs habitués à imiter l'adresse & la légèreté du gibier qu'ils poursuivent. On ne peut y faire passer de l'artillerie qu'en y jettant une quantité de troncs de petits arbres, coupés à dix ou douze pieds de longueur; on les range très-près les uns des autres, & on en établit ainsi jusqu'à deux ou trois rangs. Il y a dans les routes des lacs un chemin qui est couvert de cette manière pendant près de douze milles, & ces sortes de ponts se multiplient dans tous les endroits où les Américains veulent former des chemins.

Il était heureux pour l'Angleterre que Howe eût senti de bonne heure les difficultés & les dangers qu'il y avait à s'avancer dans l'intérieur du pays, & à vouloir y faire de longues marches. Charles Lée écrivait à Washington avant d'être fait prisonnier, « si je prenais le parti de me retirer, » & que les royalistes voulussent me poursuivre, il en » resterait bien peu pour porter la nouvelle de leur » expédition. »

ANNÉE 1777.

La cour d'Angleterre se trompe dans ses jugemens sur la guerre de l'Amérique.

CEPENDANT il fallait fournir des matières aux gazettes de la Cour. Cette Cour ne voyait l'Amérique que fur une carte très-rétrécie; elle ne voulait point remarquer que ce vaste pays est arrofé de fleuves, rempli de lacs & de défilés funeftes aux aggreffeurs; que c'était entreprendre de foumettre une grande partie du globe, qui, par le développement de fes côtes, offrait fept cents lieues de terrein à conquérir & à garder; que la plus courte diftance entre l'Angleterre & l'Amérique eft de plus de mille lieues; que l'intérieur de ces contrées n'eft refferré par aucunes autres bornes que les établiffemens fauvages; & que les peuples qui les habitent posfèdent en abondance les chofes qui fervent aux befoins de la vie, & en font les douceurs; que dans la belle faifon, l'Océan atlantique peut être couvert de leurs corfaires, & que leurs rivages font, pendant l'autre moitié de l'année, le féjour des tempêtes; que par conféquent toutes les armées navales de l'Europe ne fuffiraient pas pour les bloquer dans leurs ports.

Sans doute l'imagination fuppofe facilement que le chevalier Howe aurait pu partir de New-York, & s'ouvrir une marche rapide à travers les Jerfeys jufqu'à Philadelphie; qu'à force de courage & de talens il aurait pu repouffer & difperfer les brigades détachées que Washington aurait envoyées pour l'arrêter dans fa marche; on fe plait à croire qu'il aurait pu forcer au combat l'armée de ce guerrier, au pied

des murs qu'il voulait conquérir ; mais, avancé dans des pays immenfes fans s'être ménagé des afyles , la raifon & l'expérience démontrent que le moindre revers l'aurait perdu fans reffources. Ne formant qu'un feul corps d'armée, fort en nombre, puiffant en exercice & animé par l'exemple du chef & le defir de la victoire, il aurait fait peut-être de rapides progrès; mais tous les villages fe feraient armés derrière lui pour lui fermer le paffage, devant lui pour le combattre; & tous à trente lieues à la ronde fe raffemblant contre lui, ce n'aurait plus été l'armée de Washington qu'il aurait fallu vaincre, c'eût été des guerriers fans nombre, toujours actifs, toujours renouvellés, fouvent prêts à prendre la fuite, mais toujours lançant leur trait, en fuyant comme les Parthes, & bien plus sûrs d'atteindre & de tuer un ennemi.

On ne peut apprécier les reffources qu'un peuple attaqué dans fes foyers peut tirer de milices bien conduites, à qui l'on peut faire comprendre ce qu'un homme doit valoir contre un autre homme, à proportion de la différence des motifs qui les font agir. Howe avait été prefque toujours victorieux depuis la prife de Long-Ifland, jufqu'à l'entrée de l'hiver; & cependant fon armée avait été plus affaiblie par ces fuccès paffagers, qu'elle ne l'aurait été dans un autre pays par des défaites.

ANNÉE 1777.

Howe se décide à attaquer Philadelphie du côté de la mer.

CES considérations le portèrent à attaquer Philadelphie du côté de la mer. Il fit la revue générale de ses troupes ; & partit de Staten-Island le 23 Juillet. Il débarqua à la baie de Chesapeak le 25 Août, après avoir été battu par les vents contraires pendant un mois entier. La mer qui jusqu'alors semblait protéger les Anglais, & les regarder comme son peuple, leur devenait contraire. Nulle autre nation n'avait cultivé comme eux son empire ; c'est par eux qu'elle était devenue le lien de la société entre tous les peuples de la terre. Mais elle avait paru les abandonner du moment qu'ils avaient voulu rompre ce lien par des guerres injustes; elle lâchait la bride aux vents, & soulevait ses flots. Depuis trois ans toutes les opérations maritimes avaient éprouvé des retards, les convois avaient été dispersés, & les tempêtes avaient été sur le point d'engloutir l'escadre du chevalier Parker. Elles l'avaient forcé de chercher un refuge dans une isle éloignée de sa destination. Il avait relâché à *Antigua* l'une des petites antilles, ce qui avait retardé de deux mois le siège de Charles-Town, & était la principale cause du revers que les armes anglaises avaient éprouvé devant cette ville. Washington, instruit du départ de la flotte & de l'armée de l'amiral & du chevalier Howe, passa plusieurs jours dans l'embarras & l'incertitude de découvrir la route qu'elles avaient prises; ayant enfin appris l'arrivée de la flotte dans la baie de Chesapeak, il eut le temps de pourvoir à la garde des

Jerſeys, qu'il fallait garantir des incurſions des détachemens de l'armée de Clinton, & de ſe porter vers les lieux où l'ennemi devait faire ſon débarquement. William-Howe, qui projettait de ſurprendre Philadelphie, n'était pas encore arrivé, que déjà les troupes américaines bordaient les frontières du Maryland. Son armée était affaiblie par les neuf mille hommes qu'il avait été obligé de laiſſer dans la Nouvelle-York, & les quatre mille cinq cents qu'il avait envoyés à Rhod-Iſland; il ne lui reſtait pas beaucoup plus de douze mille hommes.

Les ſauvages des environs d'Albany envoyent déclarer à Burgoyne qu'ils veulent garder la neutralité.

TANDIS que cette armée languiſſait ſur les vaiſſeaux qui luttaient contre les vents contraires, les ſauvages des environs d'Albany apprenant la priſe de Ticonderago, & ſollicités par les émiſſaires de Burgoyne de prendre les armes pour lui, avaient envoyé vers ce Général, pour lui demander la paix & la neutralité; ceux qui furent chargés de la parole, lui apportèrent des préſens. C'était des peaux de caſtors & d'ours blancs qu'ils avaient tués à la chaſſe, & des fruits du pays. Le général anglais les reçut dans ſa tente, environné de gardes & d'artillerie, & avec tout l'appareil de la grandeur ſouveraine. Ils mirent leurs préſens à ſes pieds, & lui parlèrent ainſi: » Chef des guerriers du grand Roi, * tu vois dans nos mains les flèches & les roſeaux. Choiſis ou la paix, ou la guerre:

* C'eſt le nom que les Sauvages de ce canton donnent au Roi d'Angleterre.

ANNÉE 1777.

nous desirons la paix. C'est pour l'amour d'elle que nous avons autrefois cédé à vos freres, la mer, nos filets, nos pirogues ; & les terres fertiles qui bordent le rivage. La paix vaut mieux que les richesses ; c'est pour elle que nous nous sommes retirés dans des cantons couverts de neiges & de frimats. Nous avons horreur de cette cruauté qui, sous les noms de puissance & de gloire, ravage cette grande Isle, * & va jusqu'à répandre le sang de ses propres frères. Si c'est cette cruauté qui t'a conduit jusqu'en ces lieux, nous ne voulons point la partager. Nous ne pouvons nous mettre en fureur contre des amis qui ne nous ont point offensé. Cesse donc d'envoyer parmi nous des hommes méchans pour nous engager à lever la hache, & de l'or pour nous séduire ; car nous prendrons tes agens pour ennemis & nous les tuerons ; & si l'ambition t'aveugle jusqu'à nous faire la guerre, tu apprendras, mais trop tard, que nous aimons la paix, mais que nous savons nous défendre ».

Burgoyne leur répondit qu'ils seraient maîtres de garder la neutralité, & qu'il n'employerait contr'eux aucune violence s'ils ne prenaient point les armes contre les nations alliées

* Les Sauvages de l'Amérique croyent que la terre est formée d'un nombre infin d'Isles qui flottent dans l'étendue des mers.

Ce sistême vaut bien celui du noyau de verre, celui du noyau d'aimant, & l'écornement du soleil silloné par une comète. Il se rapproche de l'opinion de *Wiston* & de *Wodward*, qui pensaient que la terre est un noyau brûlant environné d'un abîme d'eau sur lequel nage la terre.

du Roi : il leur fit donner des sabres, des fusils, de la poudre & de l'eau-de-vie, en échange de leurs présens. Etrange sujet de réflexions pour le sage ! Les Sauvages apportent au Général anglais de quoi nourrir & conserver les hommes, & l'homme policé leur rend tout ce qui contribue à la destruction de l'humanité.

Il avait compté sur leur assistance, & il regrettait d'en être privé. Il poursuivait son entreprise avec courage, quoiqu'il commençât à en sentir vivement toutes les difficultés.

Débarquement de l'armée du général Howe en Pensilvanie ; sa marche vers celle de Washington.

LA navigation des Anglais fut plus heureuse dans la baie de Chesapeak qu'elle ne l'avait été dans la grande mer. La flotte remonta jusqu'à l'embouchure de la rivière d'Elck, beaucoup plus facilement qu'ils ne l'avaient espéré ; aussi-tôt que les troupes eurent quitté les vaisseaux, elles trouvèrent en campagne l'armée de Washington. Le gouverneur provincial du Maryland faisait assembler les milices, & le général Lewis, averti dans la Virginie, se mit à la tête des troupes de cet Etat, & s'avançait sur le flanc gauche de l'armée anglaise.

La crainte d'être attaqué par ces corps détermina le chevalier Howe à hâter sa marche vers l'armée principale. Elle ne put être aussi prompte qu'il l'aurait desiré, parce qu'il manquait de caissons & de chevaux. Le Général américain avait eu le temps d'étudier les mouvemens de son ennemi, &

ANNÉE 1777.

de prendre ses mesures pour les traverser. A peine Howe eut-il tracé ses routes pour aller s'emparer des forts & des batteries sur les bords du Delawarre, pendant que la flotte aurait remonté ce fleuve, qu'aussi-tôt Washington avait fait arriver dans ces forts des canons de 18 & de 24, qui traversèrent d'une rive à l'autre sans que l'armée anglaise fût à portée de s'y opposer.

Projets de la cour.

ON avait exhalté dans le parlement les avantages que l'on devait retirer de la prise de Philadelphie; cette entreprise était toujours regardée comme devant décider du sort de la guerre. Philadelphie, disait-on, est une ville enfoncée à cinquante lieues dans l'intérieur du pays, c'est le principal grenier de l'Amérique. Les trois comtés inférieurs du Delawarre, & la côte orientale du Maryland devaient tomber, avec cette ville, au pouvoir des Anglais. Une ligne tirée de Philadelphie au fond de la baie de Chesapeak, aurait été la base d'un triangle formé par ces trois comtés; une partie considérable de la Pensilvanie dont les côtes, sur la baie & sur le Delawarre, sont par-tout accessibles aux vaisseaux, aurait subi le même sort; ainsi tout ce pays était ouvert, & devait être couvert en entier par les forces réunies des freres Howe. Alors les provinces méridionales n'ayant plus de communication avec la Nouvelle-Angleterre, les frégates auraient établi des croisières dans la baie de Massachuset,

Maſſachuſet, devant Charles-Town, Savanah & le cap Fear, ſeuls aſyles qui reſtaſſent aux Américains. Telles étaient les ſpéculations du miniſtère ; mais le lord Howe, après avoir employé vingt jours pour venir du fond de la baie de Cheſapeak juſqu'à l'entrée du fleuve, s'y trouvait arrêté par les batteries & les chevaux de friſe. Il devait s'écouler bien du temps encore avant qu'il pût remonter juſqu'à Philadelphie, & il écrivait à la cour : « il me ſera impoſſible de remonter la Delawarre, à cauſe de la grande quantité de forts & de batteries qui couvrent les deux rives. Elles ſont placées très-avantageuſement & bien défendues, & par-tout elles commandent la rivière : ſi l'armée pouvait les prendre du côté de la terre, je viendrais à bout de déranger les chevaux de friſe, mais pas autrement. »

Il fallait avant tout s'emparer du poſte de *Fort-Iſland*, & le moment de l'attaquer ne ſe préſentait point encore. L'armée de Washington s'oppoſait à tous les projets ; il fallait l'éloigner. Avant cette époque, Washington avait été dans la poſition la plus allarmante où puiſſe ſe trouver un Général d'armée. Au nord, Burgoyne, après avoir pris Ticonderago, s'avançait vers Albany ; au ſud, une armée de quinze mille hommes était embarquée, & pouvait ſe porter dans la baie de Cheſapeak, ou rentrer dans la rivière d'Hudſon, la remonter juſqu'à Weſt-Point, & couper l'armée américaine, qui alors aurait été ſéparée des Etats

ANNÉE 1777.

de l'eſt & du nord : c'était ce que Washington craignait le plus ; auſſi ne quitta-t-il le poſte qu'il avait pris à Midlebrook, qu'après s'être aſſuré que la flotte anglaiſe avait doublé le cap May. Qu'on ſe repréſente la ſituation d'un Général obligé de comprendre dans ſon plan de défenſe un pays immenſe, & trois cens lieues de côtes, réduit à conſulter les vents avant de former une réſolution, & que l'on ſe faſſe, ſi l'on peut, une idée des talens de Washington, oppoſant par-tout une égale réſiſtance, & ſe trouvant à jour précis au devant de l'ennemi. Toujours plein de prévoyance, il avait pris, avant de quitter Midlebrook, des meſures ſages pour arrêter les progrès du général Clinton ſur la rivière d'Hudſon. Ce dernier ne pouvait affaiblir la garniſon de New-York & remonter vers Albany, ſans riſquer le ſort de la province qui lui était confiée. Washington, pour tenir en même temps en échec les trois armées anglaiſes, avait ordonné une diverſion ſur les iſles de la rivière d'Hudſon, tandis que les troupes du nord contiendraient l'armée de Burgoyne, & que lui-même repouſſerait les efforts combinés des freres Howe. Il avait concerté une attaque contre les troupes détachées de New-York, pour la garde de *Staten-Iſland*, où les Anglais avaient formé une eſpèce d'arſenal & de magaſin général. Le poſte de Kingſbridge & les forts de Long-Iſland furent attaqués en même-temps le 22 Août, mais ces deux attaques étaient fauſſes ; la ſeule

qui fut férieufe, était celle qui fe faifait à la même heure à Staten-Ifland. Deux mille hommes, fous les ordres du général Sullivan, y étant débarqués, enlevèrent à une lieue du camp, un lieutenant-colonel, un major & trente foldats; ils dirigèrent enfuite leur marche par le centre de l'ifle, dans le deffein de furprendre une divifion de Torris qui renforçaient, au nombre d'environ quatre cens, la garnifon, qui était de mille hommes. Le cinquante-deuxième régiment & celui de Waldeck furent envoyés contr'eux, mais ils s'égarèrent dans plufieurs fauffes marches, & n'atteignirent que l'arrière-garde des Américains, au moment où ils fe rembarquaient, emmenant avec eux tout le bétail qu'ils avaient trouvé, trois cens prifonniers, & la plupart des habitans de l'ifle. Les deux régimens anglais chargèrent fi vivement, au milieu de la confufion où fe trouvaient les troupes américaines prêtes à fe rembarquer, qu'ils tuèrent ou blefsèrent cinquante hommes, firent foixante prifonniers & délivrèrent vingt-trois de ceux que les Américains avaient faits eux-mêmes. Pendant que ceci fe paffait à *Staten-Ifland*, le détachement envoyé à Kingfbridge enlevait un piquet anglais, avec le Capitaine-commandant.

ANNÉE 1777.

Washington s'étant mis en marche à la tête d'environ douze mille hommes, parmi lefquels il y avait beaucoup de nouvelles levées, traverfa en filence la ville de Philadelphie, où le Congrès, qui lui ordonnait de combattre, était occupé

ANNÉE 1777. pour la feconde fois à faire tranfporter plus loin dans les terres les archives & les papiers publics. L'armée paffa le Skuylkill, & vint camper près de Wilmington, fur le bord de la Delawarre. Les vaiffeaux de guerre, après avoir conduit le général Howe jufqu'à la rivière d'Elk, avaient defcendu la baie de Chefapeak, & remonté enfuite la Delawarre, dont ils travaillaient en vain à forcer les paffages. Alors Washington s'appercevant que le flanc droit de fon armée fe trouvait expofé, & qu'elle ne couvrait point affez le comté de Lancafter & Philadelphie, repaffa la Creek de Brandiwine, & forma fon camp fur la rive gauche de cette rivière. Cette pofition était la meilleure que l'on pût choifir; les rives de la Creek, également élevées des deux côtés, en rendent le paffage difficile, & favorifent l'armée qui le défend. Le flanc gauche était appuyé à des bois épais, qui fe prolongent jufqu'à l'endroit où la Creek fe jette dans la Delawarre; mais vers la droite le terrein était fi couvert, qu'il était impoffible de juger les mouvemens de l'ennemi; ce qui obligea Washington de placer en échelon plufieurs brigades fous les ordres du général Sullivan pour veiller fur cette partie. Sufpendons un moment ces récits militaires, pour donner quelques pleurs à deux amans, qui dans ce temps de crife, & trop près du théâtre de la guerre, fe jurèrent de s'aimer toute la vie, & dont le mariage ne dura qu'un feul jour.

ANNÉE 1777.

Histoire de Seymours & de Molly.

DANS les habitations situées sur les bords du Delawarre, il y avait une jeune fille d'une grande beauté, nommée Molly; elle aimait le jeune Seymours, & en était éperduement aimée : Harvey, père de Molly, était riche; il avait des champs fertiles & de nombreux troupeaux, & Seymours était pauvre, il ne voulait point consentir à lui donner sa fille. Les deux amans auraient pû se passer du consentement de leurs parens, & ils y étaient autorisés par les usages du pays, mais le respect était plus fort, ils n'osaient en venir à cette extrémité. Seymours, dans son chagrin, résolut d'aller faire la guerre; il partit pour la Caroline à la suite d'une troupe de Volontaires : l'amour fait aussi des héros. Jaloux de rapporter des lauriers aux pieds de sa maîtresse, il se distingua à la défense du fort Sullivan, & le commandement d'une compagnie devint bientôt sa récompense. Ayant rejoint depuis l'armée de Washington, il desirait revoir sa maîtresse, il demanda & obtint un congé de trois jours. Le père de Molly le voyant revenu capitaine, le reçut avec joie, & ne crut pas devoir refuser pour gendre un homme utile à la patrie. Le temps pressait, il fallait que Seymours retournât dans les camps, le mariage se fit dès le lendemain. Après la cérémonie, les parens du jeune homme & ceux de l'épousée se rassemblèrent sous de grands arbres environnés de treillages, à deux cens pas de la maison d'Harvey. Ils y faisaient un repas champêtre assaisonné par le plaisir, lorsque quelques soldats

ANNÉE 1777. de l'infanterie légère du général Howe, qui parcouraient le pays pour y chercher des vivres, traversèrent l'habitation. Seymours & les témoins de son bonheur étaient en sécurité; l'armée anglaise était très-loin de-là, & le pays était couvert par les détachemens de Washington qui tenaient la campagne. Cependant deux des soldats appercevant de loin entre les arbres un uniforme américain, s'avancèrent en appellant leurs camarades. Ils surprennent Seymours au milieu de la joie & de l'yvresse du plaisir, & veulent l'emmener prisonnier. Il n'avait point ses armes, mais le courage & l'amour ajoutant à sa force, il saisit un de ses aggresseurs, s'empare de son fusil & le renverse d'un coup de bayonnette. L'autre soldat prend la fuite, Seymours le poursuit & lâche son coup après lui. Il regarde, il voit le piquet anglais retourner sur ses pas, & précipiter sa marche, craignant sans doute de s'engager au milieu de quelque parti américain. Alors il revole vers ses parens & ses amis. Il avance joyeux de sa victoire, & il n'entend que des gémissemens & des cris; il frémit; il approche. La balle a frappé son amante, il la trouve baignée dans son sang. La parque avait choisi pour la moissonner le jour même de son hyménée, & son sein est frappé d'un coup mortel. Ne pouvant supporter ce spectacle douloureux & terrible, ni la voix d'Harvey qui lui redemande sa fille, il retourne éperdu dans le camp pour se livrer tout entier à la fureur & au désespoir. Il ne tarda pas à trouver dans les

combats la mort qu'il désirait, & à suivre dans la nuit du trépas celle qu'il avait tant aimée. ANNÉE 1777.

Bataille de Brandywine.

LE chevalier Howe, ne pouvant rester plus long-temps dans le poste qu'il occupait aux sources de l'Elk, ne tarda pas à se porter vers l'armée de Washington. Ce Général avait eu dessein d'éviter toute affaire décisive; mais le Congrès allarmé de l'approche de l'armée anglaise, & comptant sur la supériorité, demandait une bataille, & lui envoya des ordres : Washington obéit. Le général Howe fit marcher le matin du 11 Septembre un corps d'environ trois mille hommes le long de la rivière, comme s'il eût voulu la passer à quelques milles au-dessus des troupes américaines vers le gué de Chadd. Dès le point du jour on avait commencé à se canonner de part & d'autre, & Washington, observant les mouvemens de son ennemi, se préparait à lui couper le passage; la plus grande partie du jour se passa en escarmouches entre les postes avancés des deux armées. A trois heures après-midi le général Maxwell reçut ordre de traverser le gué avec un renfort pour provoquer l'ennemi, & s'emparer d'une éminence située de l'autre côté de la rivière. Il repoussa d'abord les Anglais, mais Howe ayant envoyé un détachement pour l'attaquer en flanc, il fut obligé de repasser la rivière. Cependant Howe faisait défiler par pelottons, derrière le corps qu'il avait mis en marche & qui couvrait le rivage, un

ANNÉE 1777.

autre corps qui, venant se former derrière les bois sur la droite de l'armée américaine, se disposait à la tourner. Washington avait pensé que les efforts des Anglais seraient dirigés contre l'aîle gauche de son armée, il en était d'autant mieux persuadé que Howe paraissait vouloir traverser le gué de Chadd; néanmoins il avait ordonné au général Sullivan d'observer les mouvemens que l'ennemi pourrait faire vers la droite pour passer la rivière plus haut; mais toutes les sages mesures qu'il avait prises furent déconcertées par des malheurs imprévus, par la méprise de quelques officiers & l'inexpérience des troupes. Il avait dirigé vers le gué de Chadd une batterie & un bon parapet; & Howe en fit dresser une de l'autre côté. Washington voyant que le feu de l'artillerie se prolongeait, sans que les ennemis se disposassent à passer le gué, jugea qu'ils avaient un autre objet. Il détacha plusieurs officiers à cheval pour éclairer la marche du lord Cornwallis qui commandait la gauche de l'armée anglaise, mais malheureusement leurs rapports furent contradictoires, & l'on perdit du temps à les vérifier. Les uns assurèrent que Cornwallis marchait par sa droite pour rejoindre du côté de Chadd le général Kniphausen; les autres que Cornwallis avait changé de direction, & qu'il s'avançait rapidement dans le chemin qui mène au gué de Jefferies à deux milles plus haut que Birmingham's Church; ce dernier rapport prévalut, il était fidèle. Sullivan eut ordre d'y marcher

avec

avec toutes les troupes de la droite, il n'y avait point de chemins ouverts; il eut beaucoup de peine à traverser les bois, & quand il en sortit pour gagner une hauteur qui est auprès de *Birmingham*, il trouva les Anglais qui montaient la même hauteur du côté opposé, il n'eut le temps, ni de choisir une position, ni de former sa ligne; les Anglais gagnèrent la hauteur, chassèrent les Américains dans les bois; les suivirent jusques hors de ces bois, & achevèrent de les disperser entièrement. Pendant cette déroute, deux brigades américaines s'étaient formées sur un terrein avantageux; & derrière ces deux brigades la ligne de Virginie était en bataille. La colonne de gauche des Anglais, qui n'avait point encore combattu, se déploya rapidement & marcha contre ces troupes qui firent un feu très-vif, mais les Anglais s'avançant, la bayonnette au bout du fusil, au milieu du feu continuel des Américains, forcèrent les deux brigades. Le marquis de la Fayette était venu combattre comme volontaire avec ce corps de troupes, dont le poste était le plus important, & où la résistance devait être opiniâtre. Il fit de vains efforts pour rallier les troupes qui s'ébranlaient; & voulut leur donner lui-même l'exemple de charger avec la bayonnette. « C'est contre des ennemis, s'écriait-il, c'est » pour votre patrie : abandonnerons-nous la cause de la » liberté ? » Ils reprirent courage, & tinrent ferme pendant quelques instans; mais un coup de fusil ayant blessé le marquis ANNÉE 1777.

ANNÉE 1777.

de la Fayette à la jambe, ils lâchèrent pied, & il ne fut plus possible de les ramener au combat. Le jeune marquis bouillant de courage, & irrité de sa blessure, ne voulait point quitter le champ de bataille, & n'y consentit qu'après que le chevalier de Gimat son aide-de-camp, se servant à propos de l'ascendant qu'un ami brave & fidèle a sur un héros de vingt-ans, dont il est estimé, lui eut montré le risque qu'il courait d'être pris sans gloire, & d'ajouter un nouveau trophée à la victoire des Anglais. La ligne de Virginie faisait quelque résistance, mais Cornwallis devenu maître du terrein, avait gagné une hauteur, d'où son artillerie prenait cette ligne en écharpe, & fit un feu si vif, qu'en 1781, lorsque le chevalier de Chatelux visita le champ de bataille, les arbres portaient encore l'empreinte des boulets & des balles de cartouche. Les Virginiens plièrent à leur tour, & la droite de l'armée américaine fut alors entièrement découverte.

Il y avait près d'une lieue de-là à *Chadd*, où était le général Kniphausen; cependant au bruit lointain de l'artillerie, il jugea que le combat était engagé, & qu'il était temps d'attaquer la gauche des Américains. A cinq heures du soir il marcha sur deux colonnes, dont l'une vint déboucher au gué de *Joh*, & tourna la batterie des Américains, tandis que l'autre passant plus bas au gué de *Chadd*, marcha droit à la batterie & s'en empara. Le général Waine, dont la brigade était en bataille, se vit alors obligé

de faire un changement de front, pour se replier vers les hauteurs qui étaient sur sa gauche, ce qu'elle exécuta avec précision; mais pendant ce temps-là les différens corps de la droite, qui avaient été battus & dispersés, se précipitèrent pêle mêle dans le grand chemin de *Chester*. L'artillerie, les bagages & les troupes, tout ne formait plus qu'un amas confus qui fuyait à grands pas. Le général Waine soutint avec courage le feu de l'ennemi, & garda sa position jusqu'à l'entrée de la nuit, mais alors il se vit réduit à gagner aussi le chemin de *Chester*, où il fit sa retraite en bon ordre & sans être poursuivi.

Malgré cette déroute on ne peut avancer que les troupes américaines manquassent absolument de courage, ni leurs officiers de conduite, mais l'événement prouve que Washington aurait compromis la liberté de l'Amérique septentrionale; s'il se fût laissé engager plutôt dans une affaire générale. Les Américains comme tous les peuples libres doivent combattre avec supériorité dans des forts, derrière des retranchemens; en partis détachés, par-tout où le courage & l'adresse personnelle assurent la victoire, mais ils seront ordinairement repoussés dans les conjonctures où l'obéissance aveugle, & l'extrême discipline remplacent la bravoure. Washington ne put tenter aucune opération militaire pour fermer le passage à l'ennemi qui s'avançait vers Philadelphie, & qui n'avait plus à traverser qu'une seule rivière. Il passa la nuit à *Chester*,

Année 1777.

& campa les jours ſuivans ſur les bords du Skuylkill. Le général Howe aurait pu le pourſuivre à *Cheſter*, & le vaincre une ſeconde fois, mais il négligea le moment de diſperſer pour long-temps l'armée américaine.

La victoire de Brandiwine avait coûté beaucoup de ſoldats aux Anglais; chacun des fuyards avait tiré pluſieurs coups de fuſil avant de quitter la place, & preſque toujours avec ſuccès. Il y eut environ mille hommes tués dans l'armée anglaiſe, & un plus grand nombre de bleſſés; la perte des Américains ne monta pas à plus de douze cens tués ou bleſſés.

Le marquis de la Fayette & les officiers de ſa ſuite n'étaient pas les ſeuls français qui euſſent partagé les dangers de cette journée. Thomas Conway, chevalier de Saint-Louis, y commandait une brigade : le comte de Pulosky, le chevalier du Pleſſis Mauduit, & pluſieurs autres y donnèrent des exemples de bravoure. Le chevalier de Fleury ſe diſtingua à la premiere attaque auprès de Birmingham, & le Congrès ordonna au général Mifflin, alors quartier-maître général de l'armée, de lui faire préſent d'un beau cheval pour remplacer le ſien qui avait été tué ſous lui dans le combat. Tronſon du Coudray n'y était pas. Cet officier d'artillerie que le Congrès avait élevé au rang de major général, n'avait point encore rejoint l'armée : il était dit que ſes talens ne ſerviraient point à la cauſe de la liberté,

& qu'il mourrait avant de pouvoir combattre ſur les rivages de l'Amérique ſeptentrionale. Le 16 Septembre il entra, accompagné de pluſieurs autres cavaliers français, dans un bateau plat pour traverſer le Skuylkill & rejoindre l'armée de Washington. Ces bateaux ſont des eſpèces de bacs aſſez larges pour tranſporter les chevaux & les voitures. Il montait une jeune jument très-vive, qui ayant parcouru le bateau ſans vouloit s'arrêter, ſe jetta à l'eau. Il dégagea ſes pieds des étriers, & Roger ſon aide-de-camp ſe précipita pour le ſecourir; mais ce dernier n'étant point ſecondé, ſe vit contraint de le laiſſer périr, & ne put le retrouver. Pendant que les officiers qui étaient venus avec lui d'Europe lui donnaient quelques regrets, le bac acheva ſon trajet, & d'autres événemens firent bientôt oublier ce malheur *.

Ce n'était point aſſez d'avoir gagné une bataille, il arrivait de tous côtés des renforts de milices à l'armée de Washington :

* Ceci rappelle l'accident que le Spectateur Anglais raconte dans un de ſes Diſcours. Deux jeunes cavaliers ſervaient, dit-il, dans le même eſcadron, & paraiſſaient liés d'une étroite amitié. Un ſoir qu'ils devaient paſſer une rivière, l'un d'eux entra dans le bac avec pluſieurs perſonnes, pendant que ſon camarade attendait ſur l'autre bord. Bientôt après on entendit du bruit cauſé par un cheval qui venait de ſauter dans l'eau avec ſon cavalier. Là-deſſus celui qui ſe trouvait à terre, cria à haute voix, *holà! ho, qui s'eſt noyé?* On lui répondit auſſi-tôt : *votre ami, Henri Trompſon.* A quoi il répliqua fort gravement : *le pauvre diable! il avait un cheval bien fougueux.* Une ſi courte épitaphe prononcée d'un ton ſec, & ſans y ajouter le moindre mot, me donna, dit le Spectateur, une aſſez méchante opinion de l'amitié

ANNÉE 1777. Howe voulait éviter toute espece de combat. Le fleuve Skuylkill restait à traverser, & les Américains en gardaient les passages. Imitant la conduite que Washington avait tenue à Trenton, il parvint à traverser le Skuylkill pendant la nuit, & évita une seconde bataille. Il fit le soir une marche feinte sur les bords de ce fleuve, forçant ensuite le pas jusqu'à minuit, il le traversa à quatre lieues de l'endroit où Washington l'attendait sur la rive opposée, & ce ne fut qu'au point du jour que l'armée américaine fut informée de cet événement.

Les Anglais marcherent, sans s'arrêter, droit à Philadelphie; & ils y firent entrer une brigade le 30 Septembre : la ville était abandonnée. Le Congrès en était sorti le 25, & avait transféré le lieu de ses assemblées à York-Town, d'où il continua ses délibérations. Tous les habitans qui prenaient part à la guerre s'étaient retirés; il ne resta dans la ville qu'un grand nombre de Quakers, déterminés à tout souffrir

que se jurent la plupart des camarades d'armée. Uniquement occupés des périls qui les menacent eux-mêmes, ils deviennent insensibles à tout autre objet; le premier qu'ils rencontrent leur est aussi bon que celui avec qui ils auront passé la moitié de leur vie. C'est aux gens de ce caractère, ajoute-t-il, à qui la désolation des villes, des bourgs & des campagnes, la misère des habitans, les cris ou le morne silence des malheureux, ne font aucune peine. *The Spectator, tom. 2, Disc. 33.*

La ressemblance du nom, de l'accident, & même des circonstances, est fort singulière.

plutôt que de prendre les armes, mais toujours amis de la liberté, toujours ſoutenant ſa cauſe par l'argent & par les vœux. C'était un ſpectacle bien intèreſſant pour la Philoſophie, qu'une ville remplie de guerriers farouches, vendus à la cruauté d'une cour corrompue; de barbares, achetés dans le nord de l'Europe pour verſer le ſang des peuples; & de ſages paiſibles, exerçant par habitude & par principe toutes les vertus cheres à l'humanité. J'ai cru qu'il était du devoir d'un hiſtorien fidele de prendre d'exactes informations ſur la conduite des troupes de Howe dans Philadelphie, & lorſque j'interrogeais les témoins de l'invaſion de cette ville, où le bonheur avait ſi long-temps régné, je craignais que la douceur, la patience des Quakers, n'euſſent pas contenu l'inſolence du vainqueur; je me félicite de pouvoir aſſurer aux nations, que la vertu obtint dans cette occaſion l'hommage qu'elle doit recevoir en tous temps : elle fut reſpectée du ſoldat ſanguinaire & de l'Allemand ſans pitié. L'audace & l'orgueil ſe changerent en admiration, tant eſt grand le pouvoir de la ſageſſe & des mœurs, même ſur les cœurs les moins accoutumés à leurs douces impreſſions.

Situation reſpective des Anglais & des Américains.

HOWE était maître de la ville; Washington poſſédait le pays. Ce dernier plaça des corps de troupes conſidérables, de manière à augmenter la défenſe des forts, & des chevaux de friſe qui empêchaient les vaiſſeaux de remonter le fleuve.

Année 1777.

Putnam, averti du mauvais ſuccès des armes du Congrès à Brandiwine, s'était porté, par une marche prompte, à Eliſabeth-Town. Ce Général, quoique déjà très-âgé, n'avait encore rien perdu de ſa force; elle lui devint néceſſaire en cette conjoncture; il y eut même un moment de découragement, tel que les jeunes gens eux-mêmes refuſaient de retourner à l'armée. Putnam ſe rendait dans les villages, & remontrait avec toute la véhémence républicaine à ces déſerteurs de la cauſe publique, la honte & le danger qu'il y avait dans leur défection. Naturellement ſimple & ſans éloquence, on dit que ſa colere patriotique l'élevait au-deſſus de lui-même, & qu'il entraînait par la franchiſe de ſes diſcours courageux, les cœurs les plus timides. Ce devait être une choſe vraiment digne d'admiration, que de voir un vieillard plein de bravoure & couronné de lauriers, rendre le courage à des hommes foibles & fugitifs, & faire paſſer parmi eux les ſentimens dont il étoit animé.



LIVRE

LIVRE ONZIÈME.

BATAILLE de Germantown. Le colonel Stark, à la tête des milices de New hamp-shire, combat & défait les Anglais au village de Bennington. Burgoyne attaque l'aîle gauche de l'armée américaine; il est vaincu par Arnold & Lincoln, qui s'emparent de ses lignes, & le forcent de se retirer au camp de Saratoga. Environné de tous côtés par les troupes américaines, il se rend prisonnier avec toute son armée.

ANNÉE 1777.

La Cour commence à prendre des inquiétudes sur les intentions de la France.

L'ANGLETERRE voyait avec déplaisir le séjour du docteur Franklin, de Deane, & d'Arthur Lée en France, & l'ordonnateur des bâtimens de Georges III, meilleur courtisan que Physicien, fit ôter de dessus le pavillon que le Roi habitait ordinairement l'été, les pointes électriques qui en détournaient le tonnerre. La considération dont le philosophe américain jouissait à Paris; l'attention de cette capitale fixée depuis quelque temps sur la guerre de l'Amérique; les armemens qui se faisaient pour Boston dans les ports de la Virginie & de la Caroline, faisaient ombrage aux ministres de Londres, & tandis qu'ils affectaient dans le Parlement une grande sécurité sur les dispositions de la France & le rétablissement de sa marine, leur ambassadeur à

ANNÉE 1777.

Verſailles témoignait fréquemment des inquiétudes. Tantôt il demandait avec fierté qu'on lui déclarât le motif des armemens que l'on préparait dans les ports du Roi. Tantôt il priait en ſuppliant que l'on ne donnât aucun ſecours à l'Amérique révoltée. Il ne parlait que de paix, & la cour de France penſait que le moment de la rompre n'était pas encore arrivé. Mais le miniſtère anglais craignait ſérieuſement qu'il ne ſe formât des liaiſons étroites entre la Cour de France & le Congrès continental, & mettait une grande importance à n'en rien laiſſer pénétrer à la nation. Il aurait conſenti volontiers à l'abaiſſement de la gloire du royaume & à la réduction du commerce national, pourvu qu'il eût été ſatisfait ſur cette ſoumiſſion abſolue qui avait déjà coûté tant d'argent & de forfaits.

Délibération du Congres ſur la perfidie des Ecoſſais.

LE ſalut des Etats américains repoſait au contraire ſur des hommes enflammés de ce patriotiſme, qui rarement s'éloigne de la vertu. Un des membres du Congrès général conſidérant la perfidie des Ecoſſais, leur correſpondance & leur liaiſon avec les ennemis de l'Amérique; enfin, l'abus qu'ils avaient fait de la neutralité qui leur avait été accordée dans les différentes Colonies au commencement de la guerre, propoſa de traiter avec rigueur les hommes de cette nation, qui avaient été faits priſonniers depuis le commencement de la campagne. Ils ſe plaiſent, diſait-il, dans les calamités qui

affligent les peuples. Ils y trouvent leur avantage, ils ont été dans la Virginie & la Caroline les plus cruels agens de Dunmore, de Campbell & de Martin. Un des députés de la Caroline répondit à cette motion. Il déclara que, malheureusement pour l'humanité, les faits allégués contre le caractère & la conduite des Ecossais étaient vrais; que lui-même il représentait une colonie, dans laquelle ils avaient demandé la neutralité, & l'ayant obtenue, ils avaient pris les armes contre leurs concitoyens, aussi-tôt que l'ennemi avait paru; que leurs mauvais desseins ayant avorté, on leur avait accordé une seconde fois clémence & pardon, & qu'ils en avaient encore abusé dans toutes les occasions; mais qu'on n'avait exercé contr'eux aucune autre rigueur, que de les obliger à quitter une colonie, contre laquelle ils avaient donné tant de preuves de haine. N'oublions pas, ajouta-t-il, que nous sommes engagés dans une guerre générale, non pas contre les Ecossais, mais contre les Etats britanniques. Le choix des victimes annoncerait plutôt des motifs de vengeance particulière que des raisons de justice publique. Nous combattons pour la cause la plus noble, la plus digne d'élever le cœur humain : que la grandeur de nos procédés réponde à la dignité de l'objet qui nous arme. La motion fut aussi-tôt rejettée.

La conduite des Anglais était bien différente : ils promettaient à ces mêmes Ecossais de leur distribuer les terres des Américains,

ANNÉE 1777.

pour prix de la perfidie & de la cruauté, & l'on en avait eu la preuve dans l'engagement anglais montré par un soldat Ecossais, qui était sur un des bâtimens de transport, pris par les Américains.

Bataille de Germantown.

LA saison s'avançait : Washington était sollicité par le Congrès & par les officiers étrangers qui servaient dans son armée d'engager une action. Ayant été informé que le général Howe avait détaché une partie de ses troupes dans le dessein d'attaquer les forts sur la Delawarre, il jugea cette occasion favorable pour déloger les corps qui étaient cantonnés à Germantown ou dans les environs. Il assembla ses officiers généraux le 3 Octobre, & il fut résolu que l'attaque se ferait le lendemain. Les divisions de Sullivan & de Waine soutenues par la brigade de Conway devaient entrer dans la ville, tandis que le général Armstrong, à la tête des milices de Pensilvanie, se porterait sur l'aîle gauche & les derrières de l'ennemi. Les divisions de Green & de Stephens soutenues par la brigade de Mac Dougal devaient faire un circuit pour attaquer l'armée anglaise ; & les milices du Maryland & de Jersey devaient tomber sur les derrières de l'aîle droite. Le lord Stirling commandait un corps de réserve.

Toutes ces dispositions au premier coup d'œil paraissent formidables, & la supériorité du nombre semblait assurer

aux Américains une victoire décidée ; mais le chevalier Howe, averti des mouvemens de l'armée américaine, accourut au secours de Germantown avec tout ce qui lui restait de troupes. C'était ce que Washington avait prévu : si son plan de bataille avait entièrement réussi, l'armée Anglaise aurait été perdue, & il ne lui serait resté d'autre parti que de mettre bas les armes. Au lieu que le plus mauvais succès ne pouvait produire rien de décisif, il hasardait peu de chose, & pouvait détruire son ennemi. Mais, quoique ce motif paraisse assez puissant pour l'avoir déterminé à adopter les projets d'attaques compliquées que je viens de retracer, il ne devait point oublier que de semblables projets n'étaient pas calculés sur le genre de capacité des troupes qu'il avait à conduire. Devait-il écouter des officiers dont rien n'avait signalé les noms en Amérique, & les croire sur leur parole plus éclairés que ceux qui avaient conduit les peuples de succès en succès, & protégé la révolution ? Tous ceux à qui l'on ne peut disputer le genre de mérite qui tient à la longue expérience & aux connoissances de la guerre, avaient senti que pour combattre avec avantage des troupes disciplinées, il ne fallait pas employer les peuples à des évolutions & des contre-marches, qu'ils exécuteraient toujours moins bien que leurs ennemis. Ils avaient loué le Général Washington d'avoir, pour ainsi dire, réduit cette guerre à des combats particuliers, à des affaires de postes, dont le succès est toujours sûr contre un

ennemi qui ne peut se recruter que par les renforts qui lui viennent de la mer. Dans ces combats sans nombre, où l'homme peut disposer de toutes ses facultés, & où l'intérêt personnel agissant presqu'autant que celui de la patrie; double pour ainsi dire ses forces. De jeunes gens, qui n'avaient point encore vû le feu, se comportaient en héros. Quand on conduit à la guerre des stipendiaires, tirés du limon de l'esclavage, il faut qu'ils soient maintenus par la disciplice & les combinaisons de la tactique; car en leur ôtant cet appui il ne resterait que de l'inertie; mais parmi des républicains armés pour la défense de leur pays, animés par la vengeance & les mouvemens d'une juste indignation; il restera toujours la force, la bravoure personnelles, & ces qualités leur assurent d'autant mieux la victoire, qu'ils attaquent leurs ennemis par le côté qui leur est le plus étranger.

L'armée américaine se mit en marche le 3 Octobre à sept heures du soir, & le lendemain matin au levé du soleil un parti avancé de la brigade de Conway attaqua le piquet des Anglais campé à Germantown, qui plia sur le champ. Germantown est une espece de bourg où il n'y a qu'une seule rue, qui se prolonge des deux côtés du grand chemin pendant près de trois quarts de lieue. Le corps qui y était campé était d'environ quatre mille hommes, & le camp était à l'extrêmité de la ville.

Le général Sullivan, qui commandait la colonne de

droite, ayant attaqué l'infanterie légere & les autres troupes campées près du piquet, les chassa de leurs postes, où elles laisserent leurs bagages à l'abandon, & les tentes toutes dressées. Aucun Américain ne s'arrêta pour piller; ils traverserent le camp, laissant les maisons sur la gauche & pénétrerent dans la ville, où ils furent arrêtés par des troupes qui défendaient la place du marché. Le corps de réserve, qui attendait l'arrivée de la colonne de gauche, marchait par la grande rue; mais les Anglais avaient jetté des soldats dans une maison de pierres, que sa position rendait difficile à forcer. Ils pouvaient, en tirant par les fenêtres, incommoder les Américains; mais ils ne devaient pas espérer d'arrêter leurs progrès. Les Américains auraient pu se dispenser d'attaquer cette maison & poursuivre plus loin, en bravant le feu de mousqueterie qu'on aurait fait sur eux; ils auraient pu s'emparer d'une maison située de l'autre côté de la rue, à la vérité moins élevée d'un étage, mais d'où ils auraient du moins balancé l'avantage de la position, & détourné le feu qui s'opposait au passage des troupes; ils s'obstinerent à vouloir forcer les Anglais dans cette maison, & n'y réussirent point. En vain le chevalier du Plessis Mauduit & le jeune colonel Laurens s'emparerent d'une grange remplie de paille, & allerent sommer les Anglais de se rendre, en les menaçant de mettre le feu à la maison, déjà environnée par les troupes Américaines. Cet excès de témérité ne produisit aucun effet,

ANNÉE 1777.

on ne leur répondit que par une grêle de coups de fusil ; auxquels ils échapperent par un hazard aussi rare que leur audace. Alors Washington envoya en parlementaire un officier américain avec un tambour, mais les Anglais, sans égard au signal de paix qu'ils avaient arboré, & dont on a inventé l'usage pour diminuer quelquefois les horreurs de la guerre, les tuerent tous deux à bout touchant. L'artillerie de campagne était d'un trop faible calibre pour faire brêche à cette maison ; des boulets de quatre livres laissaient à peine une trace légere dans des murs de grès de trois pieds d'épaisseur ; on essaya inutilement de l'incendier, les flammes ne pénétrerent point au-delà des portes du rez-de-chaussée : il fallut y renoncer.

Pendant ce temps-là l'attaque de la colonne de la gauche, sous les ordres du général Green, avait été d'abord heureuse ; les Anglais avaient été attaqués, rompus & repoussés, mais l'armée anglaise qui avait quitté le camp du Skuylkill pour secourir Germantown, ne tarda pas à arriver, & fit tout changer de face. Un brouillard épais s'étant élevé, les différentes colonnes de l'armée américaine étaient restées dans l'ignorance de leurs mouvemens respectifs ; elles ne purent ni se déployer, ni agir de concert. Les divisions trop multipliées qui devaient entourer Germantown & l'armée anglaise, se croiserent, & se prirent réciproquement pour des corps d'ennemis. Le Général Cornwallis arriva de Philadelphie avec les grenadiers & les chasseurs, sans rencontrer

rencontrer d'obstacles, & le chevalier Howe, qui s'apperçut promptement de la confusion de l'armée américaine, profita du désordre occasionné, tant par les méprises des troupes; que par le siége infructueux de la maison de pierres, pour rallier son armée & repousser les Américains, qui se retirerent à quatre milles de Germantown, dans une position avantageuse. C'est ainsi que fut renversé le grand projet de battre en un même jour le corps avancé des Anglais, ensuite leur armée, & de s'emparer de Philadelphie; ainsi doivent échouer presque toujours les entreprises militaires auxquelles on veut donner trop d'étendue. Elles manqueront sur-tout dans un pays coupé de montagnes & de rivières, & lorsqu'on n'a pas des corps nombreux de cavalerie qui puissent se porter rapidement vers les aîles de l'armée, & fondre avec impétuosité sur les flancs de l'ennemi. ANNÉE 1777.

Cette affaire générale devint la cause d'un combat particulier entre deux officiers généraux de l'armée de Washington. Le chevalier Conway, élevé depuis peu par le Congrès au grade de Général, ne s'était pas fait aimer dans l'armée. Des discours défavorables furent répandus contre lui; il crut que ces bruits étaient fomentés par le général Cadwallader, & dit publiquement qu'il lui donnerait des coups de bâton. Cette menace ne tarda pas à être rapportée à l'officier Américain, qui se borna à assurer que cela n'arriverait pas. Mais comme on lui représenta qu'en pareil cas l'usage

ANNÉE 1777.

des nations policées exigeait que l'on cassât la tête ou perçât les flancs de son ennemi, il se détermina à se rendre sur le pré avec Conway, & lui tira dans la tête une balle, qui ayant passé par la mâchoire droite, sortit derriere le col. Celui-ci n'en mourut pas, mais bien-tôt après il quitta l'armée américaine, revint en Europe, & rentra au service de France, où il jouissait de la réputation d'un bon officier.

Après les combats de Germantown, il ne s'était trouvé du côté des Américains que sept cens hommes tués ou blessés. Le général Nash, de la Caroline septentrionale, avait été blessé mortellement, & expira peu de jours après. La perte des Anglais était plus considérable; un officier général, deux colonels & le jeune fils du général de Heister, furent tués. Le baron de Kniphausen, général des Hessois, fut blessé à la main, & ils eurent plus de mille hommes tués ou blessés.

De semblables victoires annéantissaient l'armée de Howe, qui n'avait aucun moyen de se recruter. Aussi les ministres de Londres employaient-ils d'autres démarches, & faisaient parvenir au général Washington & au Congrès, des lettres qui supposaient des intelligences entre l'armée du Roi & ceux des chefs américains qui avaient les plus grands droits à la confiance de leurs compatriotes. La cour espérait se procurer à l'avenir, par les intrigues & les ruses, plus de ressources qu'elle n'en avait trouvé jusqu'alors dans la violence & la force. Elle cherchait à semer des divisions, des haines parmi

le peuple, dans les assemblées provinciales & dans le Congrès. Les généraux employaient les Torris les plus actifs à leur lever des recrues dans l'Amérique; mais le nombre de ceux qui s'enrôlaient était si petit, qu'il remplaçait une faible partie des soldats que la désertion enlevait aux troupes royales.

ANNÉE 1777.

Arnold tient la campagne à la tête de cinq mille hommes. Une division de l'armée anglaise, aux ordres du colonel Saint-Leger, est forcée de retourner à Montréal, après avoir été battue.

LE général Arnold avait joint l'armée du nord avec cinq mille hommes & douze canons de fonte, & les soins que l'on avait employés pour rassembler les corps dispersés des garnisons de Ticonderago & du fort Edouard avaient réussi. L'armée, arprès l'arrivée d'Arnold, se trouva formée de treize mille hommes, dont six régimens de chasseurs. La réputation de ce guerrier avait rappellé sur ses pas un grand nombre de combattans, qui avaient laissé reposer leurs armes tant qu'il avait cessé de commander : sa cupidité, sa véhémence lui avaient suscité beaucoup d'ennemis, mais son courage intrépide lui avait acquis beaucoup de partisans. Il était l'idole de ceux qui l'avaient accompagné dans sa marche du Kennebeck; & dans ces jours de travail où périt Mongommery. Tous les corps étaient déterminés à s'opposer de tout leur pouvoir aux progrès de Burgoyne, & étaient en état de lui couper le passage. Ce général, enflé de ses premiers succès, ne s'arrêta point à s'assurer des postes circonvoisins, ni à combattre les détachemens de milice qui se rassemblaient aux environs. Pressé

ANNÉE 1777.

d'arriver à Albany, il pénétra dans l'intérieur du pays, malgré les obstacles naturels qui le retarderent & qui l'obligerent d'employer seize jours à faire six lieues.

Il avait fait prendre une route plus facile à l'aîle droite de son armée, commandée par le colonel Saint-Leger, qui, sous la conduite des sauvages, devait traverser le lac Ontario & le pays de Mohawk, pour le venir joindre à Albany. Le fort Stanwix sur la rivière Mohawk, était le seul obstacle qui pût arrêter ce détachement, & Burgoyne était persuadé qu'il était facile de s'en emparer. Il ne calculait point les dangers qui pouvaient l'assaillir si quelques événemens empêchaient la jonction de ce détachement, ou le forçaient à la retraite ; mais il apprit bien-tôt qu'il ne fallait plus compter sur cette partie de son armée. Saint-Leger avait été abandonné des sauvages qui avaient commencé la campagne avec lui ; il avait été forcé de lever le siege de Stanwix, après avoir été battu par le colonel Alkerman, & s'était vu réduit à retourner sur ses pas jusqu'à Montréal.

Burgoyne attaque, le 19 Septembre, le général Arnold; il est repoussé & battu.

JOHN Burgoyne reconnut trop tard qu'il s'était imprudemment avancé dans le pays ennemi. Des corps de milice qui étaient survenus entre Ticonderago & son armée, s'emparaient de plusieurs postes voisins. Ils détruisaient les bateaux, enlevaient les prisonniers, & coupaient toute communication avec les magasins & les subsistances qu'il avait laissé derriere lui. En

retournant fur fes pas, il perdait tout le fruit de fes rudes travaux & des dépenfes de la cour; il entreprit de forcer fes ennemis, en leur paffant fur le ventre en rafe campagne, & de rifquer une action d'éclat.

Le 19 Septembre il attaqua les cinq mille hommes commandés par Arnold. Dans cette attaque dont il ne pouvait fe promettre aucun avantage décifif, puifque l'armée de Gates était encore au-delà, il perdit trois cens hommes, & une grande partie de fon artillerie. Il ne voulut point cependant retourner à Ticondérago, il ne fit même aucun effort pour rétablir la communication avec cette place, il aima mieux fe porter en avant, & faire une tentative fur Benington, où il favoit que les Américains avaient raffemblé beaucoup d'approvifionnemens. En pénétrant vers Albany, il fe rapprochait du général Clinton, qui, de fon côté, remontait la riviere d'Hudfon, & s'apprêtait à attaquer le fort Mongommery, dont la prife ouvrant tout le pays, pouvait réduire le général Gates à divifer fes forces, & affurer aux Anglais la fupériorité & le fuccès d'une campagne qui leur avait coûté tant d'argent, de fatigue & de fang.

Il eft abandonné des fauvages.

BURGOYNE était abhorré dans ce canton. Des Sauvages de fon armée étaient venus, lors de la prife de Ticondérago, y faire des incurfions, & avaient maffacré, avant que les milices fuffent raffemblées, tout ce qui s'était trouvé fur leur

ANNÉE 1777.

paſſage. Faut-il rappeller ici la fin déplorable de miſs M.[e] Rea; la fleur de cette contrée ? elle n'avait que ſeize ans, elle était fille unique d'un riche négociant de New-York, qui, après la priſe de cette ville, s'était retiré ſur ſes habitations dans le comté de *Manor*, à environ dix lieues d'Albany ; cette jeune demoiſelle avait fait connaiſſance à New-York avec un officier Anglais, à qui elle avait donné ſon cœur. Cet officier était paſſé depuis dans l'armée de Burgoyne. Elle partit de l'habitation de ſon pere, accompagnée de ſes domeſtiques, pour aller épouſer ſon amant : elle approchait du camp britannique elle ſe croyait heureuſe; mais ce camp était gardé par des Sauvages impitoyables. Ils s'emparerent de la jeune victime, l'entraînerent dans les bois, la dépouillerent de ſes habits; & après avoir exercé ſur elle tout ce que la fureur & la brutalité peuvent ſuggérer, ils lui enleverent le peri-crâne, & furent montrer ſa longue chevelure au milieu de l'armée anglaiſe, aux yeux même de ſon amant, qui ne ſe tua pas.

Glorieux de leurs exploits, ces barbares allaient à Montréal recevoir la récompenſe promiſe pour chaque tête d'Américain, & ſe promenaient par les rues, portant en trophée de longues perches, où pendaient enfilés juſqu'à ſoixante crânes d'Américains. Ils s'arrêtaient devant les maiſons, & demandaient que l'on payât de quelques préſens les preuves de leurs affreuſes victoires. Le deſir d'éloigner un ſpectacle

ſi révoltant, & la crainte qu'inſpirait le pouvoir qui armait les mains de ces hommes innocens & cruels, leur faiſaient obtenir des habitans effrayés, tout ce qu'ils demandaient, & doublaient la gratification que le gouvernement leur donnait. Ils retournaient joyeux dans leurs nations; & comme ils n'aimaient point la cruauté pour elle-même, mais ſeulement à cauſe des récompenſes qu'on y attachait, Burgoyne en fut abandonné auſſi-tôt qu'il voulut les aſſujettir à ſa diſcipline. Non-ſeulement tous ceux qui étaient dans la diviſion du colonel Saint-Leger, s'étaient enfuis devant le fort Stanwix; il n'en reſtait preſque plus dans le gros de l'armée. Burgoyne fut tout-à-coup privé du ſecours de ceux du lac Ontario; de ces Sauvages dont la vélocité, la vue perçante, l'habitude de parcourir les bois, de gravir les rochers, avaient fait pour ainſi dire les flambeaux de ſon armée. Ils ſe brouillerent même avec leur chef nommé Saint-Luc. Cet homme féroce était né en France, & avait ſervi dans les troupes employées au Canada. Après avoir paſſé ſa jeuneſſe à faire maſſacrer les Anglais, il ſe piquait, diſait-il, de réparer cette barbarie en exterminant les Américains. Mais, voyant que Burgoyne touchait au moment de ſa perte, il fit offrir ſes ſervices au général Gates, qui les refuſa avec indignation.

Victoire remportée ſur les Anglais à Beningten par le vieux colonel Stark.

BURGOYNE envoya contre Benington un détachement de quinze cens hommes; ils furent attaqués & battus deux fois

ANNÉE 1777.

par le colonel Stark ; vieux militaire du comté de New-Hampshire qui commandait une brigade de milice. Stark s'était distingué à Trenton & à Princetown. Il avait été oublié par une fatalité singuliere dans la distribution des grades. Schuyler lui avait ordonné d'évacuer Benington, mais il s'y était refusé, & s'était obstiné à vouloir défendre ce poste. Il avait même obtenu du Congrès une permission d'agir seul, & en chef avec sa brigade. Les troupes anglaises s'étaient retranchées, & crurent devoir ouvrir un siége régulier, mais Stark les attaqua dans leurs retranchemens & les en chassa. Les suites de la victoire qu'il remporta sur ce détachement devinrent funestes pour l'armée anglaise ; il tua ou prit environ neuf cens hommes.

Burgoyne livre une bataille le 7 Octobre. Il réunit ses efforts contre l'aile gauche de l'armée américaine, & est repoussé & vaincu par Arnold & Lincoln.

CETTE armée était diminuée de plus d'un tiers depuis son départ du Canada ; mais sir Henry Clinton agissait de son côté, & remontait la riviere d'Hudson. Il s'empara le 6 Octobre du fort Mongommery. Le terrible Waughan marchait en avant à la tête de quatre mille hommes, & menaçait la ville d'Esopus. Il ne fallait plus qu'un effort pour achever la jonction si desirée entre l'armée septentrionale & celle de la Nouvelle-York. Burgoyne se résolut à une action décisive, & attaqua le 7 Octobre le camp du général Gates ; il réunit tous ses efforts contre l'aile gauche de cette armée. C'était là qu'Arnold combattait, soutenu par le brave Lincoln, de

de la province de Maſſachuſett. Arnold voyant que ſes troupes ſouffraient beaucoup du feu de cinq pieces de canon, que Burgoyne avait avantageuſement placées, ſe mit à la tête de deux cens hommes de bonne volonté, qui, marchant droit à la batterie, l'emportèrent l'épée à la main. Le ſixieme régiment d'infanterie anglaiſe qui défendait cette batterie fut taillé en pieces. Les deux officiers généraux américains furent bleſſés dans cette action, mais la bleſſure d'Arnold le rendait plus redoutable encore, il ne voulut point quitter le combat. Le fer & le plomb volaient de part & d'autre comme la grêle tombe dans la campagne pendant un orage. L'armée anglaiſe fut repouſſée juſques dans ſes lignes, & les Américains y entrèrent en vainqueurs ; ils enleverent en entier le bagage d'un des régimens allemands : le général Frazer qui commandait ſous Burgoyne fut tué ; ils s'emparerent des malades & des bleſſés, & forcerent enfin les vaincus à ſe retirer dans une eſpece de camp fortifié auprès de Saratoga. Le colonel Morgan, ſecondé par le chevalier de Kermorvan, l'un des officiers français paſſés des premiers en Amérique, ſe diſtinguerent dans cette journée à la tête des *Riflemen*, en tournant la droite de l'ennemi par une marche prompte, & hâtant la victoire par un feu ſoutenu. ANNÉE 1777.

BURGOYNE arriva le 10 au camp de Saratoga. Gates le Il eſt pourſuivi à

ANNÉE 1777. Saratoga par l'armée victorieuse.

poursuivait en bon ordre ; alors voyant que les chasseurs harcelaient continuellement l'arriere - garde & les flancs de son armée, & interceptaient ses provisions ; que ses troupes harassées, & épuisées par le service le plus rude, étaient prêtes à succomber sous le fer de l'ennemi, & qu'il ne leur restait de vivres que pour environ douze jours, il assembla un conseil de guerre. Ses officiers, dont plusieurs lui avaient représenté depuis long-temps la témérité de ses projets, le déciderent à un mouvement *rétrograde*, devenu d'autant plus nécessaire que la saison était fort avancée. Burgoyne dans les censures qu'il avait faites à la cour de la conduite des autres généraux, avait fait sentir combien les marches *rétrogrades* étaient fatales au pouvoir du Roi, parce qu'elles augmentaient, disait-il, l'audace des rebelles. Il se serait trouvé heureux dans ce moment de pouvoir dérober à son ennemi la connoissance de celle qu'il était pressé d'entreprendre pour regagner le lac George.

Le général Clinton ne peut lui donner de secours ni de conseils.

IL avait écrit au général Clinton, & lui avait demandé des conseils; il n'en reçut point de réponse ; elle tomba entre les mains des Américains. L'espion qui en était porteur ayant été arrêté & fouillé, on ne lui trouva d'abord aucune lettre, ni rien qui pût donner des éclaircissemens ; mais comme on avait de fortes indices contre lui, on prit le parti de lui faire

avaler de l'eau chaude, & il rendit une olive d'argent, dans laquelle était renfermé un billet du général Clinton. « Je ne » puis, lui disait ce général, prendre sur moi de donner » aucun avis, ni de rien ordonner : je souhaite que vous » puissiez vous en tirer ».

ANNÉE 1777.

Mais déjà l'armée anglaise était environnée : un corps d'Américains commandé par le colonel Brown, parut à la tête d'un défilé qu'il fallait passer pour sortir du camp de Saratoga. Ignorant la force de ce détachement, qui était de six mille hommes de milices, le général anglais n'osa faire aucun mouvement, & passa toute la journée du 13 dans l'incertitude & les délibérations. Le lendemain l'armée principale du général Gates parut de l'autre côté du camp ; alors il ne lui resta plus d'autre parti à prendre que de se rendre prisonnier de guerre avec toutes ses troupes. Il employa deux jours à dresser les articles de la capitulation. Elle fut intitulée, convention entre le général Burgoyne & le major-général Gates : elle fut signée le 16. Les troupes anglaises, au nombre de six mille quarante hommes, sortirent du camp le 17, à trois heures après-midi, avec les honneurs de la guerre & leur artillerie, & marcherent jusqu'à l'endroit où était l'ancien fort de Saratoga, sur les bords de la rivière. Là elles laisserent trente-sept canons de campagne, qui composaient leur artillerie, & les soldats mirent leurs armes en faisceaux. Les officiers garderent leurs chevaux ; on ne visita point leurs

ANNÉE 1777.

bagages, on leur laiſſa même leurs épées. Ils ne ſe ſéparerent point de leurs ſoldats pendant la marche : les Canadiens, matelots, ouvriers & autres, eurent la permiſſion de retourner au Canada. On donna des paſſe-ports à trois officiers pour porter les dépêches du général Burgoyne au chevalier Howe, au gouverneur du Canada, & à la cour de Londres. Tout le reſte de l'armée, ſous une eſcorte nombreuſe, prit la route de Boſton, d'où les officiers & les ſoldats devaient être renvoyés à Londres, à condition de ne plus porter les armes contre les Colonies confédérées, tant que dureraient les hoſtilités.

Le général Burgoyne demanda que ſon nom ne fût point compris dans la capitulation. Les papiers publics ont attribué cette particularité à un excès d'orgueil, mais l'humilité de la priere d'un général vaincu, qui demande à ſon ennemi qu'on ne le nomme point, doit lui faire pardonner le motif mal entendu d'une telle demande. Que John Burgoyne ait été nommé ou non dans la capitulation de Saratoga, l'avenir ſaura qu'il a mis bas les armes avec toute ſon armée, devant les troupes des Provinces confédérées de l'Amérique ſeptentrionale, commandées par Horatio Gates. Ce général ne conteſta point à ſon ennemi déſarmé une ſatisfaction ſi frivole. Il écrivit ſeulement en apoſtille, que le général Burgoyne, quoiqu'il ne fût pas nommé dans la capitulation, n'en était pas moins tenu à l'exécution de tous les articles.

ANNÉE 1777.

Gates envoie le vieux colonel Starck reprendre Ticonderago, & va lui-même délivrer les environs de l'Albany & de la Nouvelle-York des ravages du féroce Vaughan.

HORATIO Gates était né en Angleterre, dans le comté de Derby; il avait servi en Amérique dans la guerre contre la France, en qualité d'aide-de-camp du général Monkton; & à la paix il s'était marié & fixé à New-York. Profitant de la victoire, il envoya le brave Starck avec un détachement de quatre mille hommes, reprendre Ticonderago, & lui-même, avec le reste de son armée, se porta vers les bords de la rivière d'Hudson, qui étaient désolés par un brigand anglais, appellé Robert Vaughan. Le Congrès lui fit faire des remercimens publics, & fit frapper, en mémoire de cet évènement, une médaille d'or, qu'il lui fit présenter au nom des Etats-Unis; il arrêta pareillement qu'il serait fait des remercimens publics à Arnold & à Lincoln de leurs braves & heureux efforts pour soutenir l'indépendance de ces Etats.

Ce fut à cette époque que John Hancock, après avoir travaillé sans relâche pour assurer la liberté de son pays, crut pouvoir prendre quelque repos; il quitta alors la place de président du Congrès, dans laquelle il avait succédé à Peyton Randolph, & fut remplacé par Henri Laurens, vice-président de la Caroline méridionale. Voici le discours qu'il adressa au Congrès, le 31 Octobre, en remettant le fauteuil à son successeur.

« Il y a eu, Messieurs, vendredi dernier deux ans & cinq
» mois que vous m'avez fait l'honneur de m'élire pour occuper
» cette chaire. Comme je n'ai jamais pensé que votre choix

ANNÉE 1777.

» procédât de l'idée que vous aviez conçue de mon habileté ; » mais seulement de la connoissance que vous aviez de mon » attachement aux libertés de l'Amérique, je me suis trouvé » dans la plus forte obligation d'accomplir les devoirs de cet » office, & je l'ai accepté avec la plus ferme résolution d'en » remplir toutes les fonctions, le mieux qu'il me serait possible. » Tout a conspiré à me mettre dans un jour éclatant, & j'ai » tâché, du moins par mon travail & mon attention, de » remplacer ce qui me manquait d'ailleurs. »

« Ce n'est pas à moi de parler de ma conduite dans l'exécution » des affaires publiques, au Congrès & hors de cette assemblée ; » vous en êtes les meilleurs juges : mais je crois que vous » me pardonnerez de dire que je n'ai épargné ni dépenses, ni » peines, ni veilles, pour satisfaire vos desirs & remplir les » vues de mes concitoyens. »

« Ma santé étant très-dérangée, il est nécessaire que je » prenne quelque relâche, après une application aussi constante, » & j'implore votre indulgence pour me permettre de m'absenter » pendant deux mois. »

» Je ne puis, Messieurs, m'éloigner de vous sans vous » exprimer mes remercimens de tout ce que vous m'avez » fait éprouver d'agrémens, & il m'est impossible d'en faire » mention sans que mon cœur tressaille de plaisir. Mais si dans » un aussi long période que celui pendant lequel j'ai eu » l'honneur de vous présider, il m'est échappé quelqu'expression

» qui ait pu offenſer quelqu'un des membres de cette aſſemblée, » je déſire que ſa candeur veuille bien me la pardonner, » parce que ç'a été certainement contre mon intention. »

« Puiſſe toute ſorte de félicité vous accompagner ſans ceſſe; » & comme membres de ce Congrès & comme particuliers! » Je prie le ciel que l'unanimité & la perſévérance puiſſe » toujours aller de main en main dans cette aſſemblée, & » que tout ce qui pourrait tendre à diſtraire ou diviſer vos » conſeils, ſoit banni pour jamais. »

Je me plais à rapporter ce diſcours, parce qu'il porte l'empreinte du caractere de John Hancock; de ce caractere ſimple & bon, qui dit naïvement du bien de ſoi-même, devant les témoins de ſa conduite, & qui, ſans employer la politeſſe européenne, fait bien ſentir la droiture & l'urbanité du cœur. Le Congrès voulut d'abord adreſſer des remercimens à John Hancock, pour ſon attention continuelle & l'impartialité conſtante dont il avait donné les preuves en rempliſſant les fonctions variées & difficiles de la place de préſident du Congrès; ce fut Samuel Adams, ſon ami, qui s'y oppoſa. Républicain toujours inflexible, toujours règlant ſa conduite ſur les modeles éternels des grands perſonnages de la Grece & de Rome *, il repréſenta qu'il était déplacé de remercier

* Le chevalier de Chatelux a peint dans ſon Journal le caractere de Samuel Adams, avec cette légereté & ces graces de l'eſprit qui ſont particulieres aux Français. « On

ANNÉE 1777.

aucun président d'avoir satisfait aux devoirs de son office; que ce serait un usage dangereux qui dégénérerait un jour en flatterie, & que si l'on accordait cet hommage à ceux qui auraient bien mérité de la patrie, ceux qui seraient disposés à s'en rendre moins dignes, seraient en même temps les plus empressés à vouloir l'usurper. Alors on fut aux voix, & la proposition d'Adams fut décidée à l'affirmative.

Le cruel Vaughan, qui conduisait quatre mille Irlandais & Allemands, avait emporté plusieurs passages fortifiés ; & remonté la rivière d'Hudson. Sir James Wallace, le même qui l'année précédente avait inutilement tenté d'incendier le bourg de Conanicut, l'accompagnait sur des galeres à rames armées de canons, & qui portaient les bagages. Ils parvinrent, dans la soirée du 15 Octobre, devant la ville d'Esopus, & tandis que Wallace mettait le feu aux navires & aux bateaux qui étaient à l'ancre, Vaughan entrait dans la ville qui n'était pas fortifiée, & livrait tout au pillage. Les habitans surpris, coururent aux armes, & voulurent quelques momens défendre leurs foyers; mais après s'être convaincus de leur impuissance, ils jetterent leurs armes & demanderent quartier; ne pouvant l'obtenir, ils se réfugierent tumultueusement dans leurs maisons, qu'ils regardaient encore comme un asyle contre

» lui reproche, dit-il, de passer toujours par les Grecs & les Romains, avant d'en venir » aux Wighs & aux Torys. »

la

ANNÉE 1777.

la férocité de leurs ennemis. Alors Vaughan fit mettre le feu aux maiſons, rien ne fut épargné, & lorſqu'il ne reſta plus d'autres veſtiges de la ville d'Eſopus que ceux que le pillage avait mis entre les mains de ſes ſoldats, il continua ſa marche, enlevant les beſtiaux, pillant les villages, égorgeant les habitans déſarmés & diſperſés dans la campagne, mettant le feu aux chaumieres & faiſant la guerre aux fermiers, aux femmes, aux troupeaux. Il ſurpaſſait les ſauvages eux-mêmes, par ſa maniere féroce de traiter les priſonniers, les eſtropiant à coups de ſabre après qu'ils s'étaient rendus à diſcrétion. Ses ſoldats s'abandonnaient à l'envi à tous les excès & à toutes les abominations dont l'hiſtoire craint de ſe ſouiller, & qu'elle rejette ſur les temps fabuleux, pour que l'humanité ne conçoive pas une trop juſte horreur d'elle-même *. A leur approche, les ſombres aſyles des forêts devenaient la retraite d'un ſexe timide, que les bêtes farouches effrayaient moins que l'iniquité des hommes. Le nom de Vaughan était devenu en peu de temps l'indignation & l'effroi de l'Amérique entiere; mais ſes troupes ſe diſperſerent auſſi-tôt qu'elles apprirent que Burgoyne avait mis bas les armes, & que Gates s'approchait.

Réjouiſſances des Américains; attaque du fort de Redbanck.

LA joie fut univerſelle dans toute l'Amérique à la nouvelle

* On dit qu'à la ferme de Lancey ils retirerent de la tombe le corps d'une jeune & belle perſonne nouvellement inhumée, & que pendant pluſieurs jours le ſpectacle de ſes appas flétris, amuſa leur curioſité barbare.

de l'heureux évènement qui venait de précéder la fin de la campagne. Il y eut des illuminations à Boston, à Charles-Town, & dans plusieurs villes. On applaudissait sur-tout à la modération, avec laquelle le général Gates avait usé des droits de la victoire, en faisant des conditions honorables à son ennemi. C'était la premiere fois qu'on voyait une armée entiere forcée de mettre bas les armes, & de se rendre à la merci des vainqueurs, sans pouvoir se délivrer, ou sauver du moins son honneur dans les hasards d'une bataille.

Le général Howe projettait depuis un mois l'attaque du fort de Redbanck, l'un des forts du Delawarre destiné à appuyer la gauche des chevaux de frise, & qui couvrait Fort-Island; le 22 Octobre fut le jour qu'il choisit pour mettre ce projet à exécution; l'armée américaine avait appris la veille l'évènement de Saratoga, & célébrait les victoires de Gates & d'Arnold par des réjouissances. Howe s'était persuadé que dans ce moment il surprendrait la garnison de Redbanck au milieu de l'yvresse & hors d'état de se défendre. Il envoya un détachement considérable de troupes Hessoises; mais le vin de la joie & de la liberté n'avait fait qu'ajouter au courage des Américains. Le colonel Green commandait le fort, & il était accompagné du chevalier Duplessis Mauduit. Tout à la fois ingénieur & officier d'artillerie, ce jeune français s'était hâté de réduire les ouvrages trop étendus que la garnison n'aurait pu défendre, & y avait substitué

un bon rempart en terre fraisé à la hauteur du cordon, un fossé, & un abatis en avant du fossé. Les Hessois parurent dès le matin à la portée du canon au nord de Redbanck; ils établirent de ce côté une batterie, & firent un feu très-vif, auquel l'artillerie du fort répondit constamment. A quatre heures après-midi ils marcherent au premier retranchement. Ignorant les changemens que le chevalier de Mauduit avait faits aux ouvrages, & trouvant ce retranchement abandonné, ils se crurent vainqueurs, & s'avancerent vers la redoute, en dedans de l'ancien retranchement, laissant la Delawarre sur la droite. Ils étaient déjà parvenus à l'abatis, mais comme une partie de la courtine de l'ancien retranchement subsistait encore, & formait un angle saillant, le chevalier de Mauduit imagina d'y jetter quelques fusilliers qui, prenant en flanc la gauche des ennemis, les tiraient pour ainsi dire à coup-sûr. Les officiers Hessois voulant rallier leurs soldats, & remarchant ensuite à l'abatis, tombaient morts avec eux au milieu des branches qu'ils s'efforçaient de couper. On vit bientôt le colonel Donop, remarquable par l'ordre dont il était revêtu, par la noblesse & la beauté de sa figure, & sur-tout par son courage, tomber comme les autres. Alors les Hessois consternés & repoussés essayerent de changer l'attaque, & se porterent sur la riviere du côté de l'escarpement; mais le feu des galeres qui en défendaient l'approche leur tua beaucoup de monde, & à la fin du jour ils se retirerent en désordre. Le colonel

ANNÉE 1777.

ANNÉE 1777. Green défendait le côté du ſud qu'une autre colonne attaquait en même-temps. D'abord plus heureuſe que la première elle paſſa l'abatis, & ne fut arrêtée que par la fraiſe, mais elle n'en fut pas moins repouſſée & obligée de ſe retirer. Le chevalier de Mauduit ſortant du fort après la retraite de l'ennemi pour viſiter les endroits de l'abatis qui avaient beſoin d'être réparés, découvrit une vingtaine de ſoldats Heſſois qui, ayant eu le courage de parvenir juſqu'au parapet, n'avaient pu s'en retourner, & ſe tenaient cachés. Il les fit priſonniers. Bientôt contemplant, autant que le permettait l'obſcurité de la nuit, l'horrible ſpectacle des morts & des mourans entaſſés les uns ſur les autres, il entendit, au milieu des gémiſſemens, une voix s'écrier en anglais : *qui que vous ſoyez, tirez-moi d'ici !* c'était la voix du colonel Donop; il le fit tranſporter, & l'accompagna dans la maiſon d'un Quaker, qui demeurait à peu de diſtance du fort. Ce colonel allemand y mourut au bout de deux jours. Avant de mourir il voulut écrire une lettre à ſon ami le comte de Saint-Germain, alors miniſtre de la guerre en France, pour lui recommander ſon vainqueur. « Je ſuis content, lui écrivait-il, j'ai la » conſolation d'expirer entre les bras de l'honneur même. »

Le fort Mifflin, voiſin de celui de Redbanck, fut attaqué peu de jours après. Le lieutenant-colonel Smith y commandait; les aſſaillans furent repouſſés comme à Redbanck, mais l'attaque & la défenſe furent moins opiniâtres, il y eut moins de ſang répandu.

Tandis que les forts étaient attaqués du côté de la terre, la flotte s'efforçait de remonter la rivière pour pénétrer jufqu'à la ville. Mais les paffages furent fi bien défendus par les galeres, les batteries, & les chevaux de frife, que pour y parvenir il en coûta à l'Angleterre deux vaiffeaux de guerre qui furent entierement détruits. Quatre autres furent contraints de fe retirer, & toute la flotte fut défemparée.

Le Congrès arrêta qu'il ferait préfenté une épée au colonel Green, une autre au lieutenant-colonel Smith, & une au commodore Hazlewood en récompenfe de leur bravoure. Le chevalier de Mauduit fut oublié, mais Washington, toujours jufte, écrivit au Congrès. « La conduite brave de ce jeune » gentilhomme à Brandiwine, à Germantown, & fes fervices » diftingués au fort Mercer, où il réuniffait les fonctions » d'ingénieur à celles de commandant de l'artillerie, lui » donnent des titres particuliers au fouvenir du Congrès : il a » fait des changemens utiles dans les travaux du fort de » Redbanck, & a montré une grande habileté dans la » défenfe de ce fort ; & lorfque dans la fuite on a été obligé » de l'évacuer, il a trouvé les moyens de fauver la meilleure » artillerie & les provifions, & a entrepris comme volontaire » l'opération périlleufe, de faire fauter les magafins fans aucun » des appareils que l'on employe ordinairement dans de telles » occafions. Mais ce qui ajoute à fon éloge, c'eft qu'il pofsède » un degré de modeftie qui fe rencontre rarement parmi les

ANNÉE 1777.

» hommes qui ont fait des actions aussi brillantes. » *Lettre de Washington au Congrès, datée du 13 Janvier 1778.*

Les promotions nombreuses des officiers français, qui avaient passé les premiers en Amérique, & la maniere peu satisfaisante dont la plupart avaient répondu à cet encouragement; avaient excité, parmi les officiers américains, des murmures qui empêchaient l'avancement de leurs compatriotes, & le chevalier de Mauduit n'obtint pour récompense que le rang de lieutenant-colonel.

Le général Burgoyne passe plusieurs jours chez le général Schuyler, dont il avait, peu de temps auparavant, incendié l'habitation principale.

APRÈS la capitulation de Saratoga, Schuyler se chargea de conduire lui-même John Burgoyne dans l'intérieur du pays, pour lui procurer des logemens, & voulut que les aides-de-camp de ce général le suivissent. Il avait fait bâtir, à peu de distance de Saratoga, une maison qui lui avait coûté dix mille livres sterlings. Burgoyne, alors dans sa prospérité, la détruisit, sous le prétexte que ne pouvant la faire occuper par ses troupes, elle aurait pu servir de retraite aux rebelles. Devenu prisonnier, il lui fit des excuses de la nécessité où il avait été de brûler sa maison. « Vous » n'avez rien fait de blâmable, lui dit Schuyler; en pareille » circonstance j'en aurais fait autant, & pour ce qui me » regarde, c'est un léger sacrifice en comparaison de ceux » que je serai toujours prêt de faire à la liberté de mon » pays. » Ils partirent, & Burgoyne, suivi du général Philips,

de ses aides-de-camp & de quelques autres officiers, s'étonnait de la longueur de la route. Schuyler s'excusait sur la difficulté de trouver dans ce canton reculé, des asyles convenables. Après une marche assez longue, le général anglais se trouva, à son grand étonnement, chez Schuyler lui-même, où la femme & les filles de cet Américain le reçurent avec tous les égards qu'il aurait pu prétendre dans sa plus haute fortune.

Comme ils s'entretenaient des affaires de l'Europe & des circonstances de la guerre : racontez-nous, lui dit Schuyler, les malheurs de l'Angleterre & les intrigues de la cour de Londres. Occupés du labourage & du soin de nos troupeaux, nous ignorons en ces lieux écartés ce qui se passe dans cette capitale, qui naguère régnait sur toutes les parties du monde & est devenue pour lui un sujet de pitié. Nous ignorons même les desseins qui ont fait armer contre nous la moitié de nos compatriotes, & ont causé la mort de tant de braves gens. Nous ne savons que les faits publiés dans les gazettes qui peuvent parvenir jusqu'à nous. Je n'ai point été à Londres depuis la fin de la guerre contre la France. Pitt était alors à la tête des affaires; je l'ai vu, ce grand ministre, j'ai été admis à ses audiences particulieres; il s'informait de la richesse & de la force de nos provinces, du nombre des hommes, de la fécondité des mariages & des différentes branches de commerce & d'industrie que l'on pouvait établir. Alors

ANNÉE 1777.

l'Angleterre faisait l'étonnement & l'admiration de tous les peuples : il suffisait d'être Anglais pour sentir la dignité des prérogatives de l'homme, & inspirer du respect aux nations.

Récit de Burgoyne chez le général Schuyler.

QUEL temps me rappellez - vous, lui répondit Burgoyne ; je ne puis, sans qu'il m'échappe des larmes, comparer ces jours fortunés à ceux qui viennent éclairer ma défaite. Le gouvernement est devenu corrompu, & les sujets sont devenus rebelles au gouvernement. O Schuyler ! deviez-vous céder à ce funeste exemple, & prendre les armes contre votre Roi ? S'il est injuste, ou s'il se laisse aller aux mauvais conseils de ses favoris, êtes - vous dispensé pour cela du serment que vous aviez fait de défendre sa couronne ? Pour moi, dans mes malheurs, il me reste du moins cette consolation, que je n'ai point suivi d'autre parti que celui de mon devoir. Le généreux Américain, qui connaissait les égards que l'on doit aux malheureux, garda le silence, & Burgoyne reprit ainsi.

Vous savez que le comte de Bute conserve l'ascendant qu'il a pris sur le Roi depuis la jeunesse de ce Prince. George III est attaché à ses amis comme à sa famille ; on ne peut voir un Prince plus humain pour ceux qui l'environnent, plus reconnaissant envers ses domestiques, dont les mœurs soient plus douces & plus pures, qui soit meilleur mari, meilleur pere ; mais il est faible, il croit aisément ce qu'on lui dit ; il est

eſt d'ailleurs d'une opiniâtreté invincible, & quand il ſe trouve engagé dans quelqu'opinion, rien ne ſaurait l'en faire revenir. La Princeſſe de Galles * s'était appliquée à lui perſuader de donner aux Ecoſſais la préférence de tous les emplois à ſa nomination. Ils ſont fiers, lui diſait-elle, mais obéiſſans; courageux, mais ils aiment le faſte. Ils ont été de tout temps les favoris & les défenſeurs des Rois; c'eſt eux que vous devez oppoſer ſans ceſſe à la fluctuation des volontés britanniques, c'eſt eux qui affermiront votre trône : les moyens dont vos ancêtres ſe ſont ſervis pour s'y placer, ne ſont pas ceux qu'il faut choiſir pour augmenter votre puiſſance. Elle lui repréſentait le parlement comme un vain appareil, qui ne ſert qu'à conduire plus ſûrement les peuples ſelon les vues de la cour, & les oppoſans comme une troupe mêlée d'ambitieux, qui attendent que les graces & les emplois viennent leur impoſer ſilence, & de fanatiques, qui entraînent par des déclamations fauſſes & frivoles, une vaine multitude ſans force & ſans appui. Elle & le comte de Bute **, lui faiſaient croire qu'il pouvait ſe rendre plus réellement

* *The Princeſſ of* Wales.

** Preſque tous ceux qui ſont au fait des affaires d'Angleterre, connoiſſent les lettres de Bolinbroke à Caleb d'Anvers, dédiées au miniſtre Walpole, & les lettres fameuſes de *Junius* au comte de Bute, au Roi, au chef de juſtice Mansfield, &c. On y trouve de grandes leçons ſur la politique britannique.

ANNÉE 1777. monarque que les rois de France & d'Efpagne, parce que difpenfateur des graces & des emplois, il s'affurait par là le plus grand nombre des voix dans le parlement; mais ces graces étant devenues infuffifantes, la corruption a fait de rapides progrès, elle eft maintenant à fon dernier degré. Ce fyftême de corruption exigeait des mains plus habiles que celles du comte de Bute; il fe forma un confeil fecret de ceux que l'on appellait les amis du Roi. Ils placerent & déplacerent les miniftres, & dirigerent toutes les affaires. L'écoffais Mansfield, chef-juge, & l'un de nos meilleurs orateurs, y jouait le premier rôle; il dictait les harangues des miniftres, il provoquait la volonté du Roi, il rédigeait les bills & les foutenait dans la chambre des pairs, par la force de fon éloquence *. Né vain & voluptueux, tant d'occupations ne l'empêchaient point de fe livrer au fafte & aux plaifirs. Le

* Lorfque William Pitt, rentré dans le miniftere, fe vit forcé de l'abdiquer, & qu'il annonça fa retraite au parlement, il dit en fe tournant vers Mansfield & le défignant avec la main : « il eft dans ce royaume un pouvoir fupérieur à celui des » miniftres, à celui du Roi lui-même; j'ai vu changer du foir au lendemain les réfolutions » prifes avec moi dans le confeil, & cela par l'intervention d'un feul homme, d'un » homme qui facrifie tout à fon ambition, à fes defirs fecrets de renverfer la conftitution » britannique. Dans de telles circonftances pourrais-je refter plus long-temps miniftre? » Je vois chacun de vous déjà prêt à me reprocher des actes qui tôt ou tard tourneront » au détriment public, que ma confcience défaprouve, & qui ne font pas mon ouvrage. » Le premier principe de notre conftitution, eft que les miniftres font comptables au » peuple de tout ce qui fe fait fous leur adminiftration : je ne puis plus l'être. »

duc de Richemond était ſon contradicteur ordinaire, & ce Seigneur ne diſſimulait pas ſa haîne contre la junte miniſtérielle. C'était aſſez qu'il fît quelque propoſition pour que tout le parti de la cour réunît ſes efforts pour la faire rejetter. Les actes les plus néceſſaires à la proſpérité de l'Angleterre ont été écartés de cette maniere, & le peuple, qui ſupportait ce malheur, ne pouvant concevoir ce qui faiſait prendre à chaque inſtant des réſolutions contre ſa félicité, attribuait à l'aveuglement de la cour, ce qui était l'effet de l'inimitié, de l'eſprit de diſcorde & de vengeance.

George III n'était encore que Prince Royal, lorſqu'il devint éperduement amoureux de la ſœur du duc de Richemond. Malgré la loi, qui ne permet plus aux Rois d'Angleterre de choiſir une épouſe parmi leurs ſujettes, il lui avait promis dans ſa paſſion de l'épouſer; il avait promis au duc de Richemond de réſiſter à cette loi, qu'il appellait barbare, de placer la couronne ſur la tête de celle qu'il aimait, & de vaincre tous les obſtacles. Né dans la Grande-Bretagne, la nature ſemblait l'autoriſer à choiſir une femme de ce royaume. Des ſouverains nés dans d'autres pays avaient pu s'aſſujettir ſans peine à épouſer des Princeſſes étrangeres; mais George était depuis la révolution le premier Prince anglais deſtiné à porter la couronne dans le pays qui l'avait vu naître. Il jurait à ſon amante de ne jamais ſouffrir d'autre lien que celui que l'amour avait formé pour eux; cependant

Année 1777.

tous ses projets de résistance s'évanouirent à l'instant où il fut environné de l'éclat de la royauté. La raison d'Etat prévalut, il trahit ses sermens & plaça la couronne sur le front d'une Allemande. Le duc de Richemond ne pouvait renfermer le chagrin d'un pareil outrage. Ses talens & ses lumieres lui fournissaient les moyens de s'en venger, autant que le peut un sujet : il contrariait dans le parlement tous les desseins de la cour. Sa réputation venait d'éclorre, lorsque George fut entraîné à ces actes de rigueur, qui ont révolté l'Amérique. Alors on le vit paraître & s'élever tout-à-coup comme un nouveau Démosthenes ; son éloquence, semblable à ces torrens rapides qui renversent tout ce qui s'oppose à leur passage, entraînait les opinions. Jamais le parti de l'opposition n'eut un plus grand nombre de voix, & si l'intérêt personnel n'avait pas enchaîné la majorité des membres du parlement dans le parti de la cour, il n'y aurait point eu de guerre en Amérique. Le destin en a autrement ordonné, il a permis que la discorde secouât ses flambeaux dans toute l'étendue de l'empire britannique.

Détails qu'il fait lui-même de sa marche par la route des lacs.

Pardonnez-moi, lui dit Schuyler, de vous rappeller un souvenir importun, mais informez-nous par quelles fatigues inouies jusqu'à présent, vous avez osé parvenir dans l'intérieur du continent, à la tête de dix mille hommes, par la route pénible & dangereuse des lacs. Un des priviléges de l'homme

libre, eſt de rendre juſtice à ſes ennemis, & d'admirer leur courage. Hélas ! dit Burgoyne, il n'eſt point d'entrepriſe militaire où le général ait fait de plus grands efforts, & qui ait été plus malheureuſe. Tout ce que pouvaient la force, l'expérience & le courage des hommes, s'eſt anéanti devant les obſtacles formés par la nature. *

Avant de partir d'Angleterre j'avais fait faire cent bateaux plats pour tranſporter par les rivieres, l'artillerie, les munitions & les bagages de l'armée; & l'on conſtruiſait au Canada trente bâtimens armés pour traverſer les lacs. J'avais fait faire pour les ſoldats de doubles équipemens, afin qu'ils puſſent ſupporter le froid. Les approviſionnemens étaient complets pour une campagne d'un an. J'emportais une proviſion immenſe d'armes, d'eau-de-vie, d'habits & de préſens pour diſtribuer aux Sauvages, & les engager dans le parti du Roi; & l'on avait deſtiné une forte ſomme d'argent pour ſuppléer à tout ce qui pouvait reſter imprévu. L'embarquement d'une armée de dix mille hommes, & de tous les ſujets néceſſaires à l'entretien du ſervice avait exigé l'armement de pluſieurs bâtimens de guerre & de cinquante vaiſſeaux de tranſport. Parvenu après une longue & pénible navigation à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, j'ai été forcé d'attendre pour

* Les détails qui ſuivent ſont tirés des Lettres & des Mémoires du général Burgoyne, imprimés en Angleterre.

ANNÉE 1777.

remonter ce fleuve, que les glaces laissassent aux vaisseaux un libre passage. Le débarquement des troupes, des chariots; des provisions, des bateaux nous a retardés plusieurs jours. Nous avons traversé le Canada par une marche pénible & lente, transportant une partie de nos bagages sur les chariots; tandis que l'autre remontait les rivieres. Parvenus sur les lacs; les soins continuels de charger & décharger les chaloupes; les transports & les bateaux ont accablé les troupes de fatigues; & ont causé des maladies qui, en affaiblissant l'armée; augmentaient nos embarras. La perte de chaque soldat qui mourrait était inappréciable, à cause des sommes qu'il en avait coûté pour l'amener jusques-là, & de l'impossibilité de le remplacer. J'avais à la vérité un assez grand nombre de Canadiens à la suite des troupes, mais je ne pouvais compter sur eux, & je ne trouvais pas dans leur zèle les secours que j'en avais attendu. Les Sauvages accouraient vers nous par troupes, mais après avoir reçu de nous des armes, des habits & avoir consommé nos vivres, ils désertaient presque tous, ils ne tardaient pas à être remplacés & imités par d'autres, les difficultés augmentaient à mesure que j'avançais dans l'intérieur du pays. Je n'avais d'autre route à suivre que des rivieres bordées d'arbres élevés, qui se courbent & se joignent en forme de voûte, des pluies continuelles se répandent sur leurs branches, dont l'étendue & l'épaisseur interceptent la clarté du jour; nous ne voyions au-dessus de nous que

des arbres qui percent les nuages, & au-deſſous que des rochers, ſur leſquels nos bateaux fragiles étaient prêts à ſe briſer à chaque inſtant. Ces rivieres, dont le courant eſt très-rapide & difficile à remonter, n'avaient cependant point aſſez d'eau pour entretenir nos bateaux à flot. Interrompus dans notre marche par des rochers & des gués, notre armée s'avançait lentement; & ſouvent la crainte d'être attaqués dans une poſition ſi déſavantageuſe par des Sauvages ennemis, ou par des détachemens américains ajoutait à nos peines. Il fallait alors faire les plus grands efforts pour cacher mon inquiétude, & ranimer par mon exemple le courage des ſoldats. Je ne prononçais que les noms pompeux de fêtes, de plaiſirs, de triomphe & de gloire, tandis que mon cœur était cruellement déchiré, & que je ſouffrais conſidérablement de la fatigue & de l'intempérie du climat. J'avais des troupes excellentes & remplies de bonne volonté. Au milieu des plus rudes travaux, ſi on leur donnait l'eſpoir de la licence & du pillage, tous leurs maux étaient oubliés. J'étais obligé de me faire rendre compte chaque jour de l'état où ſe trouvaient les approviſionnemens, les bagages, l'artillerie, les inſtrumens pour le ſervice des ingénieurs & de la navigation. Un grand nombre d'ouvriers était ſans ceſſe occupé à diſpoſer, ou à réparer les choſes néceſſaires. Des accidens forçaient ſouvent une partie de l'armée de s'arrêter; alors il fallait recommencer de nouveau les préparatifs de la marche; retirer les chaloupes,

ANNÉE 1777.

ANNÉE 1777. les mortiers, les canons & les affuts ensevelis sous les neiges. Malgré la légèreté des bateaux plats on était souvent obligé de tout débarquer, & de faire passer ces bateaux à force de bras par-dessus les rochers, les troncs d'arbres & les bancs de sable, en s'exposant à mille dangers. Les bateliers & les soldats, presque toujours dans l'eau jusqu'à la ceinture, tombaient malades. Ces difficultés n'étaient rien encore en comparaison de la nécessité de transporter souvent sur les chariots, non-seulement les munitions, les bagages, mais même les bateaux pour éviter la rapidité des écueils; alors il fallait abattre les arbres pour ouvrir un chemin aux chariots, & quelquefois l'inégalité du terrein obligeait de faire de grands circuits. Les Américains avaient encore augmenté nos embarras, en coulant dans plusieurs endroits des chaloupes défoncées, & croisant au milieu des passages des arbres abattus; il fallait aussi traverser des marais d'une grande étendue, & y établir des routes solides. Un siècle entier s'écoulera avant que les traces de mes travaux en ce genre soient entièrement effacées.

Tels sont les obstacles qui ne m'ont pas permis d'arriver avant le mois de Juillet à Ticonderago. Alors la campagne était trop avancée pour pouvoir espérer de m'emparer d'Albany, si le général Clinton ne venait point à mon secours. Les ennemis avaient eu le temps de se fortifier, & moi j'avais perdu un tiers de mon armée. Je voyais avec effroi approcher le moment

moment où je manquerais de provisions, il fallait presser les instans; enfin, après avoir fait tout ce qui devait paraître le plus difficile, & m'attirer l'estime des hommes de guerre; parvenu pour ainsi dire au terme désiré, tout m'a trompé, tout m'a manqué en même temps, tout a semblé concourir à ma perte. Il ne fallait plus qu'un effort, & il m'est devenu impossible. Quoique je n'aye aucun reproche à me faire, je ne puis me défendre d'un mouvement de désespoir, quand je réfléchis que l'Angleterre eût été victorieuse, si, de son côté, le général Clinton avait remonté jusqu'à Albany. ANNÉE 1777.

Lorsqu'il eut achevé, l'on avoua que malgré le mauvais succès, cette campagne était mémorable, & que la réputation du général en deviendrait plus brillante aux yeux de la postérité. Pendant qu'il avait parlé, les filles de Schuyler se regardaient, & disaient entr'elles : Europe ! pays de nos ancêtres ! Est-il possible que vous nourrissiez des hommes capables d'entreprendre de si grands travaux en haine de la liberté ? Burgoyne de son côté ne pouvait s'empêcher de les contempler sans cesse, il ne pouvait s'empêcher de suivre des yeux les traces de leurs pas; il passa plusieurs jours au milieu de cette aimable famille : il s'arrachait avec peine de ces heureuses campagnes, où la douce hospitalité lui offrait la paix, & les plaisirs dont il avait été privé si long-temps.

A peine fut-il arrivé à Boston, qu'il déclara qu'il ne se croyait pas obligé de tenir une capitulation faite avec des

ANNÉE 1777.

ſujets en rébellion contre leur Souverain. Alors le Congrès réſolut qu'il ſerait retenu en Amérique juſqu'à ce que la ratification du roi d'Angleterre y fût arrivée.

Traité pour le tabac de Virginie, entre les Américains & les fermiers - généraux de France.

TANDIS que tous ces évènemens ſe paſſaient en Amérique; les députés américains faiſaient toujours des progrès utiles à leur pays: ils firent à Paris, avec les fermiers généraux, un traité pour le tabac de la Virginie; & la durée en fut fixée à ſept, quatorze & vingt-un ans, ſous la clauſe expreſſe que l'Etat de Virginie ne fournirait point de tabac à d'autres acheteurs, avant d'avoir rempli chaque année ſon marché. Cet accord qui ne pouvait être fait ſans l'agrément du miniſtre des finances, annonçait les diſpoſitions du gouvernement, & devait naturellement précéder d'autres traités.

Situation reſpective des armées aux environs de Philadelphie, dans l'hiver de 1777.

LE lord Howe faiſait les plus grandes tentatives pour couper les chevaux de friſe & remonter le fleuve Delawarre. Washington fut prendre ſes quartiers d'hiver ſur les bords du Skuylkill à Walley-Forge, & envoyait continuellement des partis qui enlevaient toutes les proviſions deſtinées pour les troupes anglaiſes. Il détacha un corps de riflemen & de milices ſous les ordres du général la Fayette, pour aller recon aître les diſpoſitions de l'ennemi dans le Jerſey. Ce détachement ayant rencontré le 25 Octobre 1777 un corps

de Hessois, & plusieurs piquets anglais sous le commandement du lord Cornwallis : le combat s'engagea avec la plus grande chaleur ; les Anglais avaient la supériorité du nombre & l'avantage de la discipline ; mais que ne peut pas le courage, quand il est excité par l'exemple du chef ? Les Anglais furent dispersés & défaits. Le marquis de la Fayette n'avait sous ses ordres dans ce combat d'autre colonel continental, que le marquis de la Rouërie, autrefois officier aux Gardes-Françaises, & connu en Amérique sous le nom du colonel Armand. Il seconda avec intelligence & valeur les efforts de son illustre compatriote, & prouva combien il serait à regretter qu'un désespoir amoureux l'eût retenu plus long-temps parmi les sectateurs pénitens de l'Abbé de Rancé. C'est à la gloire seule qu'il appartient de consoler les guerriers des chagrins de l'amour, & les Français la connaissent trop bien, pour ne pas la préférer à l'inutilité de la vie monastique. ANNÉE 1777.

Howe fit hiverner ses troupes à Philadelphie : les subsistances y parvenaient avec la plus grande difficulté : deux vaisseaux de transport s'étaient brisés sur les chevaux de frise, & la plupart des vivres & des provisions ne pouvaient passer que sur des bateaux plats. Des galères américaines qui avaient remonté la rivière au-dessus de la ville, empêchaient que rien ne pût arriver par eau, tandis que les troupes légères écartaient tout ce que l'armée anglaise entreprenait de se procurer par terre. Telle fut la position respective des deux

ANNÉE 1777.

partis pendant tout l'hiver, l'armée de Clinton dans la Nouvelle-York ne pouvait rien entreprendre, les troupes envoyées à Rhod-Island empêchaient le général Pigot de sortir de ses retranchemens, & la frégate la Sirene de trente-deux canons ayant échoué sur cette côte, avait été brûlée par les Américains.

Manque de foi, & perfidie de Burgoyne.

DEPUIS que le général Burgoyne s'était rendu prisonnier, il avait donné au Congrès plusieurs sujets de plainte. Cette assemblée eut bientôt à lui reprocher un manque de foi. Le général Gates lui avait accordé, par le dixième article de la capitulation, la permission d'envoyer trois officiers porter ses dépêches aux généraux Anglais en Amérique, & à la Cour de Londres, & lui avait promis sous la foi publique qu'elles ne seraient point ouvertes. Burgoyne abusa de cette promesse dans les lettres qu'il écrivit au général Howe & à l'amiral son frère. Les bâtimens de transport expédiés par ce dernier, pour embarquer les troupes prisonnières qui étaient cantonnées à Cambridge, vinrent mouiller à Boston, & déjà le Congrès avait donné des ordres pour qu'elles se missent en marche, lorsque l'on découvrit que ces bâtimens contenaient six mille fournimens cachés à fond de cale. Le projet concerté entre le général prisonnier & le général Howe, était d'armer les soldats aussi-tôt qu'ils seraient en mer, & de leur faire tenter, la nuit en rentrant dans la baye, un coup de main

qui devait réussir à la faveur de la surprise. On se hâta de contremander les prisonniers, & de les renvoyer dans leurs cantonnemens. On enleva les fournimens, & les vaisseaux de transport s'en retournèrent à vuide.

Burgoyne retourne à Londres sous serment. Le Roi refuse de le voir.

ON accorda néanmoins au général Burgoyne la permission de partir, pour remplir en Angleterre ses fonctions de représentant au parlement dans la session d'hiver, mais sous la condition qu'il repasserait en Amérique au premier ordre du Congrès qui le rappellerait. L'infâme Saint-Luc crut trouver un moyen de fortune en le suivant pour l'accuser, & fut bien accueilli des ministres qui firent refuser au général d'être admis dans la présence du Roi.

Dernier effort de William-Pitt en faveur de la patrie; il lui coûte la vie.

A la nouvelle de ce qui s'était passé dans le nord de l'Amérique, on proposa dans le parlement les plus vives résolutions. Le lord Chatam vint à la chambre des pairs, & s'opposa à la motion du duc de Richemond, qui tendait à ce que le parlement reconnût sans restriction l'indépendance de l'Amérique, il était si faible qu'on eût dit qu'il touchait à son dernier moment. La présence de ce grand homme d'état rappellait encore à la nation ses fautes, ses malheurs, mais il semblait ne plus exister que pour lui faire un éternel adieu,

ANNÉE 1777.

en disant comme un autre grand homme : * *Dieux, sauvez mon pays, & que je meure.*

A peine eut-il commencé de parler qu'il fut obligé de s'arrêter pour prendre haleine, & tandis que le Duc de Richemond se préparait à lui répondre, on le vit s'évanouir ; les secours qu'on lui donna ne pouvant réussir à le rappeller à la vie, on l'emporta dans l'appartement du greffier de la chambre, d'où il ne put être tranporté chez lui que le lendemain.

Grands honneurs qui accompagnent sa pompe funebre.

IL mourut quelques jours après : son grand âge avait préparé le peuple à cette perte, néanmoins sa mort causa une consternation générale. Il fut enterré à Westminster ; les plus grands honneurs furent rendus à sa mémoire, mais l'histoire de son siécle est le plus beau monument de sa gloire. Il avait donné à sa patrie une puissance jusqu'alors inconnue, la souveraineté de l'univers ; & jusqu'au dernier soupir il a défendu le vaisseau de l'Etat contre les flots ennemis qui s'élevaient pour le briser.

Il avait obligé son fils à quitter les armes, pour qu'il ne trempât point ses mains dans le sang des Américains.

L'Etat assigne une pension perpétuelle à sa famille.

CE grand homme, qui avait rendu tant de services à son

* Cobham.

pays par les plans les plus vaſtes & le choix des plus habiles officiers, qui avait ouvert des ſources de commerce inconnues, & en avait dirigé les canaux vers l'Angleterre; qui avait enfin, par ſes conſeils, élevé la nation à un degré de gloire où elle n'était jamais parvenue, & dont elle n'avait point d'idée, mourut pauvre comme Ariſtides; mais Ariſtides ne laiſſait qu'une fille, & le lord Chatam laiſſait une nombreuſe famille ſans aucun établiſſement. Son déſintéreſſement avait été ſi grand qu'il avait négligé juſqu'au revenu de ſes places, & cet argent, reſté ſans emploi, avait été dépenſé pendant les miniſtères ſuivans, au ſervice public. Les vertus du pere devinrent la richeſſe des enfans, & le parlement accorda à la famille du lord Chatam, à titre d'annuité perpétuelle, les quatre mille livres ſterlings dont il avait joui à titre de penſion pendant ſa vie. Marlborough avait été juſqu'alors le ſeul dont les ſervices euſſent obtenu une pareille récompenſe. La prééminence du mérite du lord Chatam, miniſtre d'état, éclata tellement dans le parallele qu'on en fit avec celui de Marlborough, négociateur & guerrier, que le Roi & ſes courtiſans ſe virent forcés de réunir leurs ſuffrages à ceux du parti de l'oppoſition, pour ne pas aliéner entièrement l'eſprit de la nation.

Le peuple veut encore ſe charger de payer ſes dettes, malgré la réſiſtance des courtiſans.

LA chambre des communes arrêta que le Roi ſerait ſupplié d'accorder en outre une ſomme de vingt mille livres ſterlings

ANNÉE 1777.

pour payer les dettes du feu lord, & que la chambre allouerait cette somme ; mais le chancelier, le duc de Chandos & l'archevêque d'York protestèrent contre cet acte glorieux de la reconnaissance publique, & les officiers de l'armée de Howe, dans l'yvresse de la fête écossaise le jour de la Saint André, renversèrent en Amérique la statue du lord Chatam, persuadés qu'ils faisaient la chose la plus agréable à la cour.

Débats au sujet de la révocation de l'acte de Québec.

DANS le même temps, les négocians du Canada ayant présenté un mémoire au gouvernement pour obtenir la révocation de l'acte de Québec, les débats s'étaient renouvellés dans le parlement. Le parti de l'opposition demandait avec instance la révocation de l'acte, & faisait craindre de nouveaux soulevemens dans le Canada. Les ministres justifiaient cet acte, en disant que c'était la meilleure loi pour faire aimer des Français la domination anglaise, puisque c'était le gouvernement civil de France, uni au droit criminel d'Angleterre. L'acte de Québec n'en paraissait pas moins à tout Anglais une loi cruelle & tirannique, qui établissait le gouvernement arbitraire & militaire dans le Canada, & faisait craindre le même sort à toutes les autres provinces. La nation était dans l'agitation & le deuil ; les courtisans étaient incertains ; le peuple demandait qu'on rappellât les troupes de l'Amérique : le parti de l'opposition s'écriait

s'écriait qu'il n'était plus temps d'efpérer une heureufe réconciliation.

ANNÉE 1777.

La cour prend la réfolution tardive de travailler à une réconciliation.

DANS ces circonftances le lord North promit d'offrir des conditions qui ne feraient point déroger l'Angleterre, & que l'Amérique ferait contrainte d'accepter.

Les miniftres faifaient tous leurs efforts pour raffurer le peuple fur les craintes d'une guerre contre la France & l'Efpagne ; le premier commiffaire de l'amirauté annonçait que la marine anglaife était en état de réfifter à ces deux puiffances. Le lord North ne tarda pas à propofer un bill conciliatoire; cependant le lord Shelburne ne ceffait de faire envifager que tout donnait lieu de croire qu'il exiftait un traité entre la France & les Etats-Unis de l'Amérique. Le Duc de Richemond infiftait pour que l'on reconnût l'indépendance.

Burgoyne ne peut parvenir à faire entendre la juftification de fa conduite dans le parlement; changement de fes opinions militaires.

BURGOYNE, de retour à Londres, était pour le public un objet de curiofité : les uns le maudiffaient, les autres le traitaient avec plus d'indulgence; il ne put parvenir alors, ni à fe faire donner un confeil de guerre, ni à forcer les miniftres de mettre au jour les inftructions qu'ils lui avaient données, ni à obtenir audience du Roi, ni à faire examiner fa conduite dans le parlement. Ses idées avaient bien changé depuis fon malheur. Les moyens de défenfe à employer, fi la France tentait une invafion, ayant été difcutés dans la chambre des

ANNÉE 1777. communes, il soutint que cette invasion n'était point à craindre, & que dût-elle se faire, il n'en fallait point être allarmé. « J'ai pris, disait-il, la plus haute opinion du courage » & de la force de la milice d'un peuple libre, depuis que » j'en ai vu & éprouvé les effets. Comme je connais » actuellement tout ce que peut faire une milice ardente, je » ne suis point effrayé des suites d'une descente, mais il est » nécessaire de ranimer l'ardeur de cette milice, & je ne » suis que trop persuadé, s'il est permis d'en juger par le » passé, que la conduite du gouvernement ne fera jamais » propre à la tirer de léthargie. » Cet aveu est bien instructif, venant d'un homme tel que Burgoyne, en qui tous les généraux de l'Europe reconnaissaient des connaissances militaires, qui avait fait la guerre pendant trente-cinq ans dans les différentes parties du monde avec quelque sorte d'éclat, & que le malheur ramenait à la vérité.



LIVRE DOUZIEME.

DISPOSITIONS de la France. Etat de l'Angleterre. Projets inutiles de réconciliation. La France reconnaît par un traité l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique. Considérations sur les suites de ce traité.

ANNÉE 1777.

Nécessité où se trouvaient les Américains, de contracter une alliance avec une Puissance maritime.

APRÈS tant de succès, il ne manquait aux Américains que d'avoir en Europe des alliés puissans, pour aider la faiblesse de leur marine militaire, contre les flottes redoutables de l'Angleterre : tant que ces flottes ne seraient point détournées pour combattre des ennemis étrangers, elles pouvaient empêcher les Anglo-Américains d'étendre leur commerce dans les marchés européens, & les priver par conséquent de toute la prospérité qu'ils attendaient des suites d'une révolution entreprise avec tant de courage, & conduite avec tant de fermeté. Leurs agens auprès des Cours de France & d'Espagne croissaient en crédit & en considération, à proportion des avantages remportés par leurs armées. L'agitation était générale dans toutes les Cours : on voulait abaisser l'Angleterre, & la réduire à n'être désormais qu'une puissance du second ordre dans la hiérarchie politique de l'Europe. Le peuple de France se rappellait tout ce qui avait précédé la paix de 1763 ; il se montrait ardent pour la guerre, & semblait être

ANNÉE 1777.

pressé du desir de la vengeance; le même esprit fermentait à la Cour.

Ce qui s'était passé jusqu'alors relativement aux liaisons que les Américains desiraient contracter avec la France.

LE Roi avait d'abord refusé de reconnaître la qualité de commissaire, que le Congrès avait donnée à Silas Deane, & s'était borné à lui accorder la même protection, dont jouissent les étrangers qui habitent le royaume. Cette conduite toute modérée qu'elle était ne satisfaisait point la Cour de Londres; elle l'avait regardée comme une infraction des traités, & avait chargé le vicomte de Stormont, son ambassadeur en France, de réclamer Deane comme un sujet rébelle, ou d'insister au moins sur son expulsion des Etats de Sa Majesté. Cette démarche orgueilleuse n'avait point eu de succès, la réponse du Roi avait justifié l'opinion que les peuples commençaient à prendre de son caractère & de son gouvernement.

Bientôt la Cour de Londres multiplia ses plaintes, & demanda que le Roi défendît à ses sujets toute espèce de relation & de commerce avec les Américains; qu'il défendît sur-tout de vendre à ces rébelles, des armes & des munitions de guerre; qu'il empêchât les corsaires américains de vendre leurs prises, & que les traitant comme des pirates, il leur interdît l'entrée de ses ports. La plupart de ces demandes furent admises, & les corsaires américains n'obtinrent la permission de demeurer dans les ports du Royaume que le

temps prescrit par le traité d'Utrecht. Les ordres du Roi furent exécutés avec tant d'exactitude, que plusieurs Américains qui avaient voulu les enfreindre, furent arrêtés & punis, malgré les représentations des divers agens que le Congrès entretenait en Europe. Ils porterent leur mécontentement en Amérique, où l'on désespérait assez généralement alors de voir s'établir aucune liaison avantageuse avec la France.

Les Anglais forcent la cour de France, par des hostilités, de se préparer à la guerre.

LE ministere avait doublé les garnisons de Saint-Domingue; & avait envoyé des troupes dans toutes les Antilles; mais cette précaution pouvant avoir un autre objet que les approches de la guerre, on ne se hâta point d'envoyer des vaisseaux dans les mers de l'Amérique; les ports de Saint-Domingue, d'où il sortait depuis quinze années plus de richesses que n'en a jamais produit le Potose, resterent sans gardes & tous ouverts à l'ennemi. Ils ne tarderent pas à être insultés par les chaloupes des frégates anglaises qui croisaient depuis Portorico jusqu'au canal de la Jamaïque. Les navires insurgens qui cherchaient un asyle contre des ennemis supérieurs, y furent poursuivis : on les brûla sur la côte.

Les frégates anglaises le *Maidstone* & le *Squirel* ayant fait échouer un bâtiment américain dans la baie de Jean Rabel, tirerent à boulet sur un corps-de-garde & sur des cases de pêcheurs : trente hommes placés dans une chaloupe firent un feu continuel de mousqueterie sur le corps-de-garde.

ANNÉE 1777. Voyant qu'on ne répondait point à leur feu, & certains de ne point rencontrer de résistance sur cette côte, où l'on vivait dans la paix & dans la sécurité, ils descendirent à terre, renverserent les canons des batteries, s'avancerent dans les terres à la poursuite des Américains, & ne se rembarquerent qu'après avoir vu brûler entièrement le bâtiment échoué. Une semblable audace dans les circonstances où l'Angleterre se trouvait, doit étonner tous ceux qui n'ont pas une juste idée de l'arrogance anglaise.

Les mêmes excès se commettaient aux isles du Vent. Les frégates anglaises venaient croiser jusques sous les forts, & il y avait presque tous les jours des violations de territoire; dans le même temps où le Maidstone & le Squirel insultaient les batteries de Jean Rabel, une frégate chassa & prit un bâtiment américain sur les atterrages de la Guadeloupe, & envoya des hommes à terre à la poursuite d'une partie de l'équipage, qui s'était sauvée dans la chaloupe. Un bâtiment français, armé à la Martinique, fut poursuivi & canoné par une frégate anglaise, jusques dans un des ports de Sainte-Lucie, où il fut pris par les Anglais, qui envoyerent des chaloupes couper les cables & l'enlever au mouillage. Enfin les officiers de la marine anglaise n'agissaient pas avec plus de réserve dans les mers de l'Europe. Vingt-deux navires américains furent pris à l'entrée de la rivière de Bordeaux : les vaisseaux français eux-mêmes étaient souvent arrêtés. Le Navire *la Providence*,

fortant du Cap Français, *le Traiteur*, fortant de Jean Rabel, & vingt autres bâtimens furent pris & conduits à la Jamaïque, où ils furent confifqués & vendus, fous prétexte qu'ils étaient chargés de marchandifes pour les Américains. Une multitude de navires, deftinés pour les ifles françaifes, furent arrêtés en pleine mer, par le feul motif qu'ils avaient des marchandifes qui auraient pu convenir aux Américains. ANNÉE 1777.

Ces offenfes, les examens & les vifites injurieufes que l'Angleterre faifait fubir aux bâtimens français, les forçant d'amener à coups de canons chargés à boulets, faifant enlever les capitaines à main armée, maltraitant & pillant les équipages *, devaient hâter une démarche que la raifon d'état aurait feule juftifiée, quand même l'Angleterre n'aurait pas été la premiere à violer la paix. Cependant le confeil du Roi balançait encore; mais la cour de Londres avait plus d'un moyen de fixer fon irréfolution; elle accumulait fes plaintes fur les prétendus fecours que les Français donnaient aux Américains, & accufait le gouvernement de France d'avoir fouffert que les Américains euffent établi, dans le fein du Royaume, une place d'armes d'où leurs affociés expédiaient des vaiffeaux pour croifer jufques fur les côtes d'Angleterre: le lord Stormont renouvellait périodiquement ces griefs. Le

* Il exifte dans les amirautés, tant des ports de France que des Colonies, cent trois déclarations de Capitaines qui conftatent ces traitemens hoftiles. On peut confulter fur tous ces faits les obfervations en réponfe au mémoire juftificatif de la cour de Londres.

ANNÉE 1777.

8 Juillet 1777, il s'était exprimé avec une chaleur si peu convenable, que le comte de Vergennes avait été obligé de l'interrompre, en lui observant que si ce qu'il venait de dire était l'objet de sa mission, il allait en rendre compte au Roi, & que la cour de Londres devait être trop éclairée sur la dignité des Souverains, pour ne pas pressentir la réponse de Sa Majesté. Cette fermeté inattendue le frappa, & il pria le ministre de regarder comme non avenu ce qu'il venait de proférer. Il s'apperçut avec étonnement peut-être, que le temps n'était plus où les Anglais bravaient impunément les grandes puissances de l'Europe.

Le calme ne pouvait pas être de longue durée; & les plaintes ne tarderent pas à se renouveller de part & d'autre. L'Angleterre était toujours exigeante, & la modération de Louis XVI devait avoir un terme. Les ministres de Londres s'étaient flattés d'amener les choses au point que les Américains, convaincus qu'ils n'avaient rien à attendre de la France, & au contraire tout à redouter d'elle, croiraient ne pouvoir trouver leur salut que dans la clémence de George III. C'étoit pour remplir l'objet de cette politique insidieuse, qu'ils avaient fait insérer dans les papiers publics de la Nouvelle-York, avec autant d'affectation & d'exagération que d'éclat, toutes les contrariétés que les Américains éprouvaient en France, & les témoignages de complaisance & d'amitié du Roi de France envers la cour d'Angleterre. Nouvelles plaintes de l'Ambassadeur

l'Ambaſſadeur de cette cour le 3 Novembre 1777; nouvelles demandes; mais il y fut répondu que Sa Majeſté croyait avoir rempli à l'égard du Roi d'Angleterre, tout ce que ſa juſtice & ſon amitié pouvaient lui permettre, & qu'elle attendait en retour que ce Prince donnât de ſon côté des ordres précis pour prévenir & arrêter des excès qui devenaient trop fréquens de la part des officiers de ſa marine.

Les choſes en étaient à ce point quand les nouvelles de la défaite du général Burgoyne vinrent changer tout-à-coup les diſpoſitions & les deſſeins de la cour d'Angleterre. Ne pouvant plus eſpérer de ſoumettre les Américains, elle déſira ſe réconcilier avec eux pour déclarer la guerre à la France. Elle employa d'habiles agens pour rechercher & ſonder les commiſſaires Américains qui réſidaient à Paris, & leur propoſer la paix, à condition que le Congrès réunirait ſes efforts à ceux de l'Angleterre contre la maiſon de Bourbon. *Il faut*, leur diſait-on, *ceſſer d'être dupes de la France, il faut ſe rallier avec la cour de Londres, pour tomber ſur cette puiſſance; notre ancienne ennemie, & qui eſt la cauſe premiere de nos querelles.*

Alors il ne reſtait plus de temps à perdre pour garantir la France des projets de la cour de Saint-James; cette cour; réſolue de faire la guerre, avait envoyé d'avance des ordres aux Indes orientales pour attaquer les établiſſemens Français. Il était temps que Louis XVI prévînt les deſſeins de ſes

ANNÉE 1777.

ennemis ; il s'agissait de l'intérêt de son peuple autant que de sa propre gloire : il n'en fallait pas moins pour le déterminer à prendre en considération les ouvertures qui lui étaient faites de la part du Congrès.

Raisons qui pouvaient engager les peuples de l'Europe à faire des traités avec les Américains.

IL était naturel que les nations eussent plus de confiance dans les Américains que dans la vieille Angleterre. Toutes les comparaisons étaient en faveur des premiers, tant pour les facultés & le crédit que pour les emprunts intérieurs ; ils réunissaient la solidité des fonds aux espérances d'un accroissement dans leurs biens ; la prudence dans les affaires ; à la bonne foi & l'exactitude dans l'acquittement des dettes ; & depuis leur insurrection, ils avaient eu la probité de payer une grande partie de ce qu'ils devaient aux particuliers de l'Angleterre.

Préliminaire du traité avec la France.

DÈS le 16 Décembre Conrad-Alexandre Gerard, secrétaire du conseil d'Etat, se rendit chez les plénipotentiaires du Congrès, & les informa par ordre du Roi, qu'après de longues & mûres délibérations dans le conseil sur leurs affaires & leurs propositions, il était décidé que Sa Majesté très-chrétienne pouvait regarder l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique comme existante, & conclure avec eux un traité d'amitié & de commerce ; que dans ce traité, on ne tirerait point avantage de leur situation actuelle, pour obtenir d'eux des conditions

qui, dans d'autres circonſtances, pourraient ne point leur convenir; Sa Majeſté déſirant que le traité une fois conclu, fût durable, & que l'amitié reſpective des deux nations ſubſiſtât éternellement; ce qu'on ne pouvait eſpérer qu'autant que le même avantage qu'elles auraient trouvé l'une & l'autre à former cette alliance, les engagerait encore à la continuer; que l'intention de Sa Majeſté était que les articles du traité fuſſent tels que les Etats-Unis pourraient les ſouhaiter, ſi depuis long-temps établis, ils jouiſſaient de toute la plénitude de leur force & de leur puiſſance, & qu'ils fuſſent de nature à les ſatisfaire également quand ce temps ſerait venu.

Que le Roi très-chrétien était bien déterminé à reconnaître l'indépendance des Etats-Unis, par tous les moyens qui ſeraient en ſon pouvoir; qu'en agiſſant ainſi, il ne ſe diſſimulait point, que le royaume ſerait peut-être bientôt engagé dans une guerre, & dans toutes les dépenſes, riſques & pertes qui l'accompagnent ordinairement; que cependant Sa Majeſté n'attendait de la part des Etats-Unis aucun dédommagement pour cet objet; qu'elle ne prétendait pas non plus faire entendre que ce fût uniquement leur intérêt qu'elle avait en vûe, puiſque, indépendamment des avantages réels qu'elle procurerait à eux & à leur cauſe, il était notoirement de l'intérêt de la France que le pouvoir de l'Angleterre fût diminué par la ſéparation de l'Amérique d'avec cette puiſſance; que de plus Sa Majeſté très-chrétienne, ſi elle s'engageait

ANNÉE 1777.

dans une guerre avec l'Angleterre à ce sujet, n'entendait pas même exiger que les Etats-Unis ne fissent point une paix séparée dans le cas où on leur ferait des propositions utiles & avantageuses; que la seule condition requise par Sa Majesté très-chrétienne, & sur laquelle elle comptait, était que dans aucun traité de paix avec l'Angleterre, les Etats-Unis ne renonceraient à leur indépendance pour retourner sous l'obéissance de ce gouvernement.

Conclusion du traité d'alliance; 6 Février 1778.

D'APRÈS ces propositions préliminaires Conrad Gerard; porteur des pouvoirs du Roi, datés du 30 Janvier 1778; & Benjamin Franklin, Silas Deane & Arthur Lée, signèrent à Paris, le 6 Février suivant, un traité d'amitié & de commerce entre la Couronne de France & les Etats-Unis de l'Amérique. Les députés du Congrès insistaient pour obtenir en même temps une alliance offensive & défensive, par laquelle le Roi s'engagerait, non-seulement à reconnaître purement & simplement l'indépendance des Etats-Unis, mais aussi à la garantir & à la défendre les armes à la main : ce traité fut refusé. Le Roi pouvait bien regarder l'indépendance des Colonies comme existante, mais il ne voulait point la juger; il ne pouvait par conséquent la garantir, ni entreprendre une guerre pour la soutenir : néanmoins comme il paraissait que la Cour de Londres avait un dessein formé d'attaquer la France,

le Roi crut devoir faire avec les Etats-Unis une alliance éventuelle & purement défensive.

Principales conventions d'uu second traité conditionnel.

IL fut convenu par l'article premier *que si la guerre se déclarait entre la France & la Grande-Bretagne pendant la présente guerre entre les Etats-Unis & l'Angleterre*, Sa Majesté très-chrétienne & les Etats-Unis feraient cause commune, & s'aideraient mutuellement de leurs conseils & de leurs forces, selon la nécessité des circonstances, ainsi qu'il convient entre de bons & fidèles alliés. On déclarait par l'article second que l'objet essentiel & direct de l'alliance était de maintenir efficacement la liberté, la souveraineté & l'indépendance absolue & illimitée des Etats-Unis, tant en matière de gouvernement que pour l'objet du commerce. Enfin le Roi s'engageait, dans le cas où la guerre se déclarerait entre la France & l'Angleterre, à ne poser les armes qu'après que l'indépendance & la souveraineté des Etats-Unis de l'Amérique auraient été reconnues de la Grande-Bretagne.

Ce traité n'était alors qu'un être de raison qui n'empêchait point les Colonies de traiter avec l'Angleterre sans le concours de la France, aussi long-temps que la guerre n'était engagée que vis-à-vis d'elles seules, & il laissait le Roi & le Parlement d'Angleterre maîtres absolus de la guerre ou de la paix. Il n'a acquis de réalité que par les hostilités commises de la part de l'Angleterre, qui faisait assiéger Pondichery avant même que

ANNÉE 1778. ce traité fût conclu. Il demeura ſecret, parce qu'au moment de ſa concluſion il n'avait encore aucune valeur, mais le traité de commerce fut notifié à la Cour de Londres par le comte de Noailles, ambaſſadeur de France, le 13 Mars 1778. Le jour même de cette notification, le lord North déclara au Parlement qu'il regardait la guerre contre la France comme inévitable.

Le docteur Franklin parut devant le Roi; il lui fut préſenté dans la galerie par le comte de Vergennes, miniſtre des affaires étrangères; il était accompagné & ſuivi d'un nombreux cortège d'Américains & de particuliers de tous les états que la curioſité avait attirés. Son âge, ſon extérieur vénérable, la ſimplicité de ſes habits en une telle cérémonie, tout ce qu'il y a d'heureux & de ſingulier dans la vie de cet Américain, augmentait l'attention publique. On battait des mains, & tout annonçait à l'entour cet enivrement d'imagination dont les Français ſont plus ſuſceptibles qu'aucun autre peuple, & dont leur politeſſe & leur douceur augmentent encore les charmes pour celui qui en eſt l'objet. Sa Majeſté lui dit : « Aſſurez de » mon amitié les Etats-Unis de l'Amérique, je ſuis très-ſatisfait » en particulier de la conduite que vous avez tenue dans mon » royaume. » Lorſque le nouvel ambaſſadeur traverſa les cours pour ſe rendre chez le miniſtre des affaires étrangères, la multitude l'attendait au paſſage, les acclamations publiques le ſuivirent, & le même accueil dura quelques temps à Paris.

Le traité d'amitié & de commerce était le seul qui parût alors; il fut notifié à la Cour de Londres par le Marquis de Noailles, ambassadeur de France : cette notification fut le signal des hostilités. Année 1778.

Divisions en Amérique, & dispositions des peuples à l'égard de la France.

Au moment où toutes ces choses se passaient en Europe, l'esprit de division s'était introduit parmi les chefs de la Nouvelle-Angleterre : on commençait dejà à reprocher au général Washington de ne s'être jamais montré victorieux dans les batailles rangées. La Cour de Londres entretenait des émissaires adroits qui, paraissant zèlés pour la cause de l'Amérique, travaillaient à la renverser, & fomentaient des dissentions entre les chefs des conseils & de l'armée. Des hommes secrètement ennemis de la France, cherchaient à inspirer de la défiance pour le gouvernement français, & de la haîne pour les particuliers. Quelques avanturiers qui se décoraient du titre d'officiers de France, avaient favorisé par leurs désordres & leurs dérèglemens tout ce que l'on disait de leurs compatriotes. On avait aussi cherché à répandre des doutes sur les succès du docteur Franklin; on refusait d'employer des sujets choisis parmi les meilleures troupes de France qu'il avait adressés au Congrès; on attendait même fort peu du commerce de la France, soit à cause des inexpériences passées de l'administration dans cette partie, ou par d'autres raisons; car dans un pays dont le commerce

ANNÉE 1778.

eſt la vie, & qui tient au premier rang parmi les citoyens; ceux qui le font avec ſuccès, la franchiſe & la droiture ſont la baſe des négociations, au lieu que dans les pays où le commerce ne fixe pas principalement l'attention publique, le marchand eſt néceſſairement ruſé; s'il vend un tonneau d'huile, il triple la quantité du plâtre qui ne devrait ſervir qu'à empêcher le coulage, ſi c'eſt une barrique de vin il double l'épaiſſeur du jable; enfin il réduit en coupons les toiles & les draps qu'il doit vendre à la pièce. Ce n'eſt point le tarif de la conſommation, ce n'eſt point la valeur primitive, ni la conſéquence des retards & des frais qui fixent le prix des objets, c'eſt le beſoin preſſant de ceux qui achètent. Le commerce des monarchies ſe propage difficilement dans l'univers, qui au contraire s'eſt plû dans tous les temps à ſe voir tributaire des républiques, & même de celles à qui la nature de leur ſol n'offrait preſque rien qu'elles puſſent échanger.

Troiſieme départ précipité des commiſſaires de la cour de Londres.

CEPENDANT la Cour d'Angleterre ſe hâtait de faire partir des commiſſaires avec des pouvoirs étendus pour offrir la paix à l'Amérique, & rétablir l'union telle qu'elle exiſtait en 1763 Le traité avec la France avait été conclu le 6 Février, les bills conciliatoires ne furent arrêtés au parlement que le 17 du même mois : mais on eſpérait qu'en faiſant partir les commiſſaires ſur le champ, ils arriveraient aſſez tôt pour faire dans

dans les esprits une heureuse diversion, & empêcher que le Congrès ne ratifiât le traité fait à Paris avec ses députés. Le lord Carlile, homme d'un esprit doux & adroit, le gouverneur Johnstone, ci-devant gouverneur de la Floride, qui s'était fait aimer en Amérique par sa franchise, ses lumières & son humanité, & William Eden, sous-secrétaire d'Etat, auparavant gouverneur du Maryland, furent chargés de cette mission délicate.

ANNÉE 1778.

Opinions de quelques Anglais sur l'autorité du Congrès.

PLUSIEURS Anglais se persuadaient que le Congrès avait usurpé l'autorité qu'il exerçait sur les peuples ; ils savaient que la déclaration d'indépendance n'avait pas été résolue unanimement, & pensaient qu'il serait facile de gagner un assez grand nombre des membres de cette assemblée pour entraîner la pluralité.

Départ d'un Ambassadeur de France auprès des Etats-Unis.

LA cour avait envoyé à Paris des négociateurs secrets pour tâcher de traiter avec le docteur Franklin, de le tromper ou de le compromettre. Il n'était plus temps. Silas Deane avait quitté Paris pour aller s'embarquer à Toulon sur la flotte du comte d'Estaing. M. Gerard partait sur la même flotte, en qualité de ministre plénipotentiaire auprès du Congrès.

Raisons qui devaient empêcher le succès des bills conciliatoires.

LE lord Abingdon avait protesté avec raison contre les bills conciliatoires. La Cour de Londres n'ayant point rappellé ses

ANNÉE 1778.

armées, ayant au contraire continué les pouvoirs des freres Howe pour agir de concert avec les trois commiſſaires, qui n'étaient par conſéquent que leurs adjoints, il y a lieu de croire que le Roi ni ſes miniſtres n'avaient pas l'intention ſérieuſe de traiter de bonne foi avec les Américains, mais ſeulement de les engager à rompre le traité qu'ils avaient conclu avec la France, de gagner, s'il était poſſible, une partie des membres du Congrès & les préſidens des provinces. On ſe propoſait de profiter du moment où ils auraient perdu leurs alliés pour les réduire au plus dur eſclavage.

Moyens de corruption employés inutilement en Amérique.

TOUTES les vertus ſemblaient anéanties à la cour d'Angleterre, & ſur-tout la bonne foi; les commiſſaires firent tous leurs efforts pour ſéduire pluſieurs membres du Congrès, & enſuite pour ſuſciter des diviſions entr'eux, en les faiſant ſoupçonner de corruption. Le gouverneur Johnſtone, qui avait été l'ami du célebre Hume, & à qui ce philoſophe avait recommandé en expirant de défendre dans le parlement la cauſe des Américains; le gouverneur Johnſtone qui s'était diſtingué dans le parti de l'oppoſition, parut lui-même avoir changé de caractère auſſi-tôt qu'il fut employé par le gouvernement. Mais n'attribuons pas ſans examen ce changement rapide aux vices de ſon cœur; il écrivait à des amis reſpectables, qu'il ne pouvait s'empêcher de devenir l'ennemi des Américains, du moment où ils s'alliaient avec la France. Une haine

patriotique & héréditaire lui faisait oublier ses amis, & la recommandation d'un grand homme. Il disait que le traité avec la France lui paraissait être un cas imprévu, & qui devait briser tous ses premiers liens. Ainsi raisonnait son patriotisme, car les vertus elles-mêmes ont aussi leurs égaremens. Celui de Johnstone fut si grand qu'il devint le plus zélé des corrupteurs, & qu'il se compromit par des lettres particulieres, dans lesquelles il abaissait son caractère jusqu'à employer la séduction & la flatterie, & qui en lui faisant perdre l'estime de ses amis, enleverent à sa mission tous les avantages qu'il aurait pu retirer de la considération dont il jouissait, & du poids de son nom. Il oublia ce qu'il devait à lui-même & à l'amitié d'un sage, jusqu'à employer les intrigues d'une femme, pour faire proposer à un des principaux membres du Congrès cent mille écus & les graces du Roi.

Quoique dans de telles circonstances les opinions fussent partagées, l'arrivée prochaine d'une flotte puissante & d'un ministre plénipotentiaire auprès du Congrès, devait fixer tous les esprits.

Le sentiment public de l'Europe sur les propositions conciliatoires du lord North était qu'elles ne réussiraient point en Amérique, & que la mission des commissaires serait inutile. En effet, Henry Laurens, président du Congrès, interrompit la lecture de la commission pour le rétablissement de la paix, parce qu'elle contenait des termes injurieux à la couronne de

ANNÉE 1778. France. On l'accuſait d'une *interpoſition inſidieuſe, & d'avoir fait des offres aux Américains ſur la connoiſſance des projets d'accommodement concertés en Angleterre.* Accuſation bien fauſſe puiſque ce n'avait été que le 15 Février que les miniſtres avaient communiqué au Parlement quelques projets de réconciliation, & que dès le 6 du même mois le traité de l'Amérique ſeptentrionale avec la France était effectué. La lecture de la commiſſion ne fut point achevée ce jour-là, & ſi dans les ſéances poſtérieures elle fut priſe en conſidération; le Congrès déclara par un arrêté que ce n'était dans aucune autre vue que d'épargner, s'il était poſſible, l'effuſion du ſang. Cette aſſemblée ne voulut donner aucune diſcuſſion publique aux propoſitions de la cour de Londres; mais aucun de ſes membres ne ſe laiſſa tromper. Informés du peu de conſidération dont les repréſentans de l'Ecoſſe jouiſſent au Parlement; chacun prévoyait avec raiſon que les repréſentans américains y joueraient un rôle trop petit pour que leur pays pût retirer quelques avantages de cette repréſentation, & les agens que le Parlement ſe réſervait d'envoyer aux aſſemblées continentales auraient été des ſurveillans dangereux. On n'offrait à l'Amérique qu'un commerce limité, & il était de l'intérêt de toutes les provinces que leur commerce fût illimité. D'ailleurs, de quelque choſe que le Congrès & les commiſſaires fuſſent convenus, cette convention ne devait avoir aucun effet juſqu'à ce que le Parlement l'eût confirmée. C'était donner trop

d'avantage à la métropole, en ce qu'elle aurait sçu ce qu'aurait fait le Congrès, & trop de désavantage au Congrès, puisqu'il ne pouvait pas savoir ce que le Parlement confirmerait: cette inégalité mettait un obstacle insurmontable à l'accommodement. D'ailleurs, l'Amérique septentrionale, trop grande pour ne pas constituer par elle-même un empire, ayant une fois joui de la liberté, aurait cherché sans cesse à en jouir de nouveau. Après avoir agrandi son pouvoir par les armes, elle n'aurait fait que croître en forces & en moyens tendans à l'indépendance. Si d'un côté ses succès lui avaient inspiré plus de confiance & plus de desir d'être indépendante; d'un autre côté, l'expérience l'aurait rendue soupçonneuse sur les intentions de la Grande-Bretagne; ainsi le plus petit évènement aurait rompu avant peu d'années, le faible fil par lequel on se serait proposé de tenir l'Amérique sous la domination anglaise. « Qui pourrait ne pas s'appercevoir, disait Samuel Adams, que la cour d'Angleterre offrant aux Américains de leur accorder tout, excepté l'aveu de leur indépendance, une domination aussi vague ne paroîtrait pas (si cette offre était sincere) assez importante pour que le refus qui en serait fait, exigeât la continuation de la guerre & des dépenses qu'elle entraîne ? »

Les commissaires ne tarderent pas à recevoir une réponse définitive, & le Congrès leur déclara qu'il ne pouvait écouter aucune proposition avant le rappel des forces de terre & de

ANNÉE 1778. mer, & la reconnaiſſance de la ſouveraineté des Etats-Unis?

L'alliance avec la France étant déjà publique, le général Washington prévoyait que les Anglais ne tarderaient pas à évacuer Philadelphie; il était campé à Walley-Forge. Comme il était important dans une telle occurrence de veiller ſur les démarches des ennemis, il détacha de ſon camp le général la Fayette avec deux mille hommes d'infanterie, cinquante dragons & quelques Sauvages pour paſſer le Skuylkill, & prendre poſte ſur une hauteur appellée Baren-Hill, à quatre lieues de Philadelphie; cette poſition était dangereuſe, & trois chemins pouvaient y conduire. Le marquis ne confia qu'à lui-même la garde du chemin le plus direct, le ſecond fut ſurveillé par un corps de milices, & le troiſième qui était le plus détourné, était éclairé par des patrouilles. Le général Howe crut alors avoir trouvé une occaſion facile de ſurprendre le jeune guerrier, & d'entourer ſa faible armée. Il ſortit de Philadelphie avec toutes ſes troupes, & les diviſa en trois colonnes. Il prit le commandement de la première, le général Grey conduiſait la ſeconde, & le général Grant commandait la troiſième. La première côtoyant le Skuylkill marchait droit à Baren-Hill; la ſeconde prit le grand chemin de Germanton, & devait ſe porter ſur le flanc gauche du détachement de la Fayette; la troiſième prenant le chemin de Francfort, & tournant enſuite ſur Oxford, était deſtinée à s'emparer du ſeul gué que les Américains puſſent traverſer dans

leur fuite, & à leur ôter tout espoir de retraite. La perte du marquis de la Fayette paraissait assurée, & les colonnes anglaises parties de grand matin étaient avancées dans leurs marches respectives, lorsque deux officiers partis du camp pour se rendre dans les Jerseys, ayant rencontré successivement deux colonnes ennemies, prirent le parti de revenir promptement sur leurs pas, en traversant les bois : à peine avaient-ils prévenu le général américain du danger qui le menaçait, que déjà la colonne de Howe attaquait les postes avancés. La Fayette vit dès-lors qu'il était tourné, & conservant une prudence dont bien des anciens généraux se trouveraient dépourvus en pareil cas, il jugea que la colonne qui marchait à lui ne l'attaquerait pas la première, & qu'elle attendrait que l'autre fût arrivée. En conséquence il fit sur le champ un changement de front, & saisit la meilleure position qu'il put trouver vis-à-vis de la seconde colonne, ayant devant lui l'église de Baren-Hill, & derrière lui le débouché qui devait lui servir de retraite, mais à peine eut-il occupé cette nouvelle position, qu'il apprit que le général Grant marchait vers le gué du Skuylkill, & qu'il en était déjà plus près que lui. Il fallait donc se retirer, mais le seul chemin qu'on pouvait suivre rapprochait de la colonne du général Grant, & exposait à être attaqué en tête par cette colonne, tandis que celles de Grey & de Howe attaqueraient la queue : à cette nouvelle son sang froid ne l'abandonna point, il marcha dans un ordre si tranquille & si

ANNÉE 1778. régulier qu'il trompa le général Grant, & lui fit croire qu'il était soutenu par toute l'armée de Washington. Six coups de canon d'allarme qu'il avait fait tirer à l'armée, sur la première nouvelle de cette attaque, confirmèrent le général Anglais dans cette erreur, & servirent à lui persuader que toute l'armée américaine avait marché. D'un autre côté Howe arrivant sur la hauteur de Baren-Hill, avait pris le change à la première manœuvre du marquis de la Fayette, ne rencontrant point son ennemi à l'endroit où il se croyait sûr de le trouver, il crut que c'était le général Grey qui s'était emparé de cette position, & perdit les instans à envoyer le reconnaître, le général Grey en perdit aussi à attendre les colonnes de droite & de gauche : le marquis de la Fayette profitant de toutes ces méprises se retira, *& passa la rivière avec son artillerie sans avoir perdu un seul homme.* Je n'ai rien embelli, j'ai raconté les faits ; c'est d'après eux seuls que l'avenir jugera si le marquis de la Fayette à vingt-quatre ans était digne de sa réputation. Mais, après avoir servi nos alliés, que de devoirs il lui reste à remplir! quelle dette immense il a contractée envers sa patrie ! quand on est homme de guerre dans l'âge, où les jeunes gens savent à peine réfléchir, il faut égaler Turenne à quarante ans. *

* Le Chevalier de Chatellux, dans le journal qu'il a fait de son voyage en Pensilvanie dans la Nouvelle-York & dans le Nouveau-Jersey, raconte cette affaire d'une maniere

LE

ANNÉE 1778.

Evacuation de Philadelphie ; bataille de Montmouth - Court-House.

Le général Howe partit pour Londres peu de jours après l'attaque de Baren-Hill, & le chevalier Clinton le remplaça. Washington attentif aux mouvemens que celui-ci pouvait projetter pour sortir de Philadelphie, résolut de lui livrer bataille, & d'empêcher sa retraite. L'armée anglaise apprenant la prochaine arrivée de la flotte française aux ordres du comte d'Estaing, sortit de Philadelphie le 18 Juin, & dès le lendemain les Américains étaient en marche : les milices du Jersey reçurent ordre de s'opposer au passage de l'ennemi, de détruire les ponts & d'encombrer les routes. Arrivé à la hauteur de Princetown le 23, il envoya un nouveau détachement sous les ordres du Marquis de la Fayette, pour harceler l'ennemi dans sa marche, mais ce détachement étant trop faible, & ne pouvant entreprendre que de légères escarmouches, il fit partir un renfort considérable. Le marquis de la Fayette devait conserver le commandement de ces troupes réunies, qui étaient destinées à suivre les Anglais dans la marche qu'ils comptaient faire pour se rendre à Amboy, & à les arrêter jusqu'à ce que le général Washington fût arrivé lui-même avec le gros de l'armée ; mais Charles

agréable & plaisante. Il prétend que le général Howe croyant tenir le Marquis de la Fayette, avait invité des dames pour le lendemain, mais ses préparatifs ne servirent à rien. « Après avoir fait, dit-il, *buisson creux*, il revint à Philadelphie accablé de » fatigue & honteux de n'avoir rien pris ; les dames ne virent pas M. de la Fayette, » & M. Howe arriva lui-même trop tard pour souper. »

ANNÉE 1778. Lée délivré depuis peu de sa prison, avait rejoint le camp, &, faisant valoir son ancienneté, réclama le droit qu'il avait au commandement. Au lieu de tourner l'armée anglaise afin de lui couper le passage, il se borna à faire un faible mouvement, pour se porter en avant de l'ennemi vers un petit bois situé un peu au-dessous du village de Montmouth-Court-House, où l'armée anglaise avait passé la nuit du 27 au 28 Juin. Alors la colonne des Anglais se déployant par sa gauche, détacha un parti de dragons pour se porter sur la droite des Américains, qui débouchaient hors du bois, & fit feu de deux batteries de canon qu'elle avait placées avantageusement; aussi-tôt les troupes américaines commencerent à se retirer, & à s'enfoncer dans le bois, d'où ils déboucherent ensuite sur quatre colonnes, à douze cens pas au-dessus de leur premiere position. Ils établirent deux batteries à trois cens pas de celles de l'ennemi : deux corps de troupes se formerent à la droite de ces batteries; mais des ordres timides les obligerent de se retirer avant de faire feu. Les autres brigades qui s'étaient portées en avant du village, se retirerent presqu'aussi-tôt, sans attendre l'ennemi, & s'arrêterent à trois cens pas plus loin, entre deux bois, dans une position qu'elles abandonnerent bientôt pour se jetter dans le bois sur la gauche. Elles y furent attaquées vivement par les Anglais, & se retirerent plus loin encore; laissant derriere elles une position avantageuse, où les Anglais n'auraient pu les forcer sans traverser un ravin

profond, dont deux pieces de canon suffisaient pour défendre le passage. On ne sait à quoi attribuer tant de retraites successives, tant de fautes multipliées. Une terreur panique semblait s'être emparée de tout le détachement du général Lée, ou plutôt de ce général lui-même : enfin Washington parut, & le courage commença de renaître. Les troupes se rallièrent dans une position moins bonne que la plupart de celles qu'elles avaient abandonnées, y soutinrent une décharge de l'infanterie anglaise; & le colonel Stuard, avec deux pièces de canon, dispersa les dragons qui venaient les charger.

Qu'on se représente le courroux de Washinton en apprenant le désordre qui avait précédé son arrivée. Etonné de tant de retraites précipitées, il se hâta de faire passer les troupes qui formaient le détachement du général Lée derrière les deux lignes qu'il venait de former sur une éminence voisine. Voyant que l'infanterie anglaise se préparait à l'attaquer vers sa gauche, commandée par le lord Stirling, il y fit placer une batterie qui tirait avec tant d'avantage, que l'ennemi fut obligé de se rallier à son tour. Le général Green conduisait la droite; une batterie de six pièces de canon, commandée par le chevalier du Plessis-Mauduit, s'établit à cinq cens pas en avant sur la droite, & prenant les Anglais en flanc, les força, après deux heures de feu continuel, de rétrograder une seconde fois, tandis que des corps détachés par le général Washington, les attaquaient de front avec le plus grand succès. Trois fois

 ils se rallièrent, trois fois ils furent repoussés ; enfin ils furent obligés de quitter le combat & de repasser en fuyant ce même ravin que le général Lée n'avait pas su garder. Ils s'arrêtèrent à quelque distance, & présentèrent encore le front ; Washington les poursuivait en bon ordre ; il commanda à deux brigades d'avancer sur chacun de leurs flancs : cette dernière attaque réussit comme les précédentes, mais la nuit survint & interrompit la victoire. Clinton profita de l'obscurité, & n'attendit pas les hasards du lendemain ; il précipita sa marche vers la route d'Amboy, laissant les Américains maîtres du champ de bataille, couvert de morts & de blessés. Les Allemands avaient été tellement excédés par la fatigue & la chaleur, que plusieurs de ceux qui furent trouvés morts n'avaient reçu aucune blessure. Le colonel Monkton fut tué. On dit que dans sa fuite Sir Henry Clinton laissa tomber un sac, dans lequel on trouva une lettre adressée au général Washington, pour recommander les blessés à son humanité. Le nombre des Anglais morts dans le combat s'élevait à trois cens, & cette perte était d'autant plus importante, que Clinton avait fait commencer ses attaques par ses grenadiers vétérans & son infanterie légere ; mais loin que les projets de Washington fussent accomplis, sa victoire était incertaine. Il voulait empêcher les Anglais de passer au-delà de Montmouth, & de se rembarquer ; ses desseins étaient avortés, & quoique victorieux, il ne retirait aucun fruit de ses travaux ; au lieu

que Clinton, vaincu & fugitif, remplissait tout ce qu'il avait pu se promettre. Washington avait fait tout ce que l'on devait attendre de sa valeur & de son habileté; mais le sort de cette journée avait été compromis avant qu'il pût arriver sur le champ de bataille. De grands murmures s'élèverent contre le général Lée; on l'accusait même d'avoir contracté des liaisons avec les Anglais pendant qu'il était leur prisonnier; sa conduite fut examinée par un conseil de guerre, dont la décision, confirmée depuis par un acte du Congrès, le réduisit à quitter le service.

Succès des Américains. Eloge de Washington.

Les Américains étaient enfin parvenus à anéantir peu-à-peu ce grand armement, devant lequel les Ministres de Londres avaient annoncé que toutes les troupes de l'Amérique jetteraient bas les armes. Washington avait su se tenir pendant trois ans en face d'ennemis redoutables & persuadés que rien ne pouvait leur résister, sans se laisser engager une seule fois dans une affaire décisive. Souvent vaincu, quelquefois vainqueur, mais toujours supérieur aux évènemens, habile à réparer les pertes, & sachant profiter de tous les avantages que lui donnaient la connoissance du terrein & le caractère, l'agilité, l'adresse de ses guerriers; il avait tenu une conduite capable de déconcerter les plus grands généraux de l'Europe. Les quartiers qu'il avait choisis à Moristown & à Midle-Brook, les camps de Walley-Forge & de WhiteMarsh, attestent

ANNÉE 1778.

fa fupériorité dans l'art de juger les pofitions militaires. Autant que la prudence eft préférable à la colère, autant une valeur difcrette & prévoyante furpaffe un courage téméraire & farouche. Il a fait voir utilement à tous les guerriers, que fi les mouvemens compliqués de la tactique moderne peuvent augmenter les moyens de celui qui attaque, celui qui défend fes propres foyers, peut s'en écarter quelquefois, & n'en eft que plus à craindre.

Avantages que la France peut retirer de fon alliance avec l'Amérique.

LES hoftilités commençaient alors entre la France & l'Angleterre. L'homme fage aime fans doute à contempler les révolutions qui augmentent le bonheur de fes femblables, & leur font efpérer enfin un afyle pour la juftice & la liberté; mais il redoute les guerres & les adverfités qu'elles entrainent: la politique fe meut par d'autres confidérations. En hâtant la féparation des colonies anglaifes d'avec leur métropole, la France mettait pour toujours la marine anglaife dans la dépendance des autres peuples pour fes armemens. Cette féparation entraînera la chûte rapide des manufactures de clincaillerie établies en Angleterre, les forges de ce Royaume ne pouvant fournir la matière première, le fer, à un affez bas prix. Ces avantages doivent indiquer les précautions que la France doit prendre dans la guerre, & diriger utilement fes efforts.

Elle peut efpérer de rétablir fes pêcheries, au moyen de

ſon traité. Les productions de l'Amérique ſeptentrionale, en matières crues qui ſont néceſſaires aux manufactures & au commerce de l'Europe, en grains & en proviſions; augmenteront pendant long-tems encore dans la même progreſſion qui a eu lieu juſqu'ici. On peut croire que les productions de l'Amérique ſuivront dans leur accroiſſement la meſure de la population, & qu'elles doubleront en vingt années de paix. Les charmes de la vie agricole & paſtorale éloigneront encore long-temps les Américains des occupations ſédentaires, & concourront à leur faire tirer du dehors toutes les marchandiſes manufacturées. Ils ne feront pas par eux-mêmes un grand commerce avant cinquante ans, parce que tout commerce étendu ſuppoſe la perfection des manufactures & de la navigation, & ils en ſont encore éloignés. Le ſeul commerce actif qui leur convienne quant à préſent, c'eſt l'importation des objets de conſommation première, des grains, des ſalaiſons, du bois à bâtir, dans les Antilles ou ſur les côtes méridionales de l'Amérique. Ce commerce, loin de nuire à nos iſles à ſucre, les mettrait à portée d'augmenter leurs cultures; il eſt poſſible qu'il produiſe un effet différent dans les colonies eſpagnoles; mais quoiqu'il en ſoit, la France ne doit pas perdre de vue que les beſoins des Anglo-Américains en marchandiſes d'Europe, montent plus haut que la valeur locale des objets qu'ils peuvent donner en échange. Ces beſoins réſultent des dépenſes actuelles de la guerre qu'ils

ANNÉE 1778. ſoutiennent, de l'augmentation de leur culture, de leur population & de leurs établiſſemens ; par conſéquent il eſt néceſſaire de leur faire un long crédit ſur une partie des marchandiſes qu'ils conſomment ; mais l'on doit obſerver que le bénéfice qui ſe fait ſur le retour des objets qu'ils livrent en payement à un prix très-modéré, compenſe une partie de ce crédit. Les avances qu'on peut leur faire ſont d'ailleurs hypothéquées ſur le travail d'un grand nombre d'hommes, & ſur des propriétés fertiles, ſuſceptibles d'accroiſſement dans leurs produits. Ils peuvent donner encore en payement une partie des métaux qui proviennent de leur commerce avec les colonies étrangères. Il faut auſſi remarquer que quelques provinces peuvent fournir en exportations au-delà de ce qu'elles tireraient d'Europe, & que cet excédent pourrait ſe repartir ſur les provinces moins abondantes, au moyen de la circulation établie entre tous les Etats, tant pour les dépenſes communes du gouvernement & de la guerre, que pour leur commerce intérieur. Les importations de la Virginie & du Maryland doivent balancer les importations dont ces deux provinces ont beſoin. Celles des deux Carolines excèdent de pluſieurs millions la conſommation qui ſe fait dans ces provinces. Le tabac, les munitions navales, les grains, denrées & autres marchandiſes que l'on peut exporter des treize Etats-Unis, n'excédaient pas en 1776, d'après le mémoire dreſſé par ordre du Congrès, pour ſervir au projet d'alliance avec les puiſſances européennes,

européennes, la ſomme de quatre-vingt-deux millions tournois; mais ce commerce offre des bénéfices réels, peut employer un grand nombre de vaiſſeaux, & fait eſpérer un accroiſſement conſidérable.

Ce que la France aurait pu faire auſſi-tôt après le traité, & ce que ſon gouvernement doit ſe propoſer pour la ſuite.

IL ſerait par conſéquent bien malheureux qu'au moment même d'un traité d'alliance & de commerce, la France laiſſât les denrées de ſes alliés s'accumuler dans leurs magaſins, & leur donnât des privations à ſupporter. On aurait pu inſtruire & encourager les négocians de nos ports au moment même du traité, mais la crainte & les approches de la guerre augmentaient la difficulté des armemens, & obligeaient le miniſtère à refuſer des matelots dans le temps même où il aurait fallu donner aux armateurs de grands encouragemens; il ne s'eſt point fait d'expéditions proportionnées aux beſoins preſſans de l'Amérique. Il ſerait à déſirer que cette négligence fût enfin réparée, & que la France montrât à ces peuples ſon pouvoir & ſa proſpérité. Elle doit s'appliquer à augmenter ſa navigation; car en conſervant ces nouveaux comptoirs, elle trouve l'occaſion d'accroître par de nouvelles branches de commerce le nombre de ſes matelots, & c'eſt du nombre des navigateurs que dépend abſolument la puiſſance maritime. Si le gouvernement fait profiter du commerce qui lui eſt ouvert avec l'Amérique ſeptentrionale, ce commerce doit occuper pendant pluſieurs générations un plus grand nombre

ANNÉE 1778.

de navires & de mariniers français qu'il n'en peut être employé par les puissances maritimes de l'Europe, dans tout autre commerce, ou dans telle autre liaison qu'elles puissent former. Ce serait sur-tout pendant la guerre que ce commerce prendrait des racines profondes.

Erreurs & préjugés des Français.

CES assertions paraîtront sans doute bien extraordinaires à ceux que les préjugés & l'habitude entraînent. Comment, diront-ils, fournir des matelots à ce commerce peu lucratif, tandis que nous ne pouvons pas même en accorder aux corsaires qui sont armés dans nos ports, que nous en refusons aux navires en chargement pour les Antilles, lorsqu'ils n'emportent pas dans ces isles des vivres ou des munitions pour le compte du Roi, & qu'enfin le commerce de ces riches colonies, qui intéresse tant de maisons du royaume, est languissant par le défaut de protection & de matelots?

Idées de l'Auteur.

CESSEZ d'enchaîner l'activité des particuliers par la servitude des classes, laissez subsister cet établissement à l'égard des matelots actuellement classés, & jusqu'à la fin de la guerre seulement, mais conservez la liberté aux nouveaux mariniers qui s'embarqueront pour le commerce de l'Amérique septentrionale, & accordez par chaque armement un ancien matelot classé sur dix novices. Donnez à chaque armateur le droit de patronage sur ses matelots, à la charge d'en fournir

le dénombrement chaque année ; obligez tout matelot d'avoir un patron, à peine de rester engagé sans terme pour le service du Roi. Demandez ensuite à chaque armateur le cinquième des matelots qui seront sous son patronage. Annoblissez tout négociant qui sera dix ans de suite patron de mille matelots, mais à condition de continuer son commerce. Laissez ensuite faire au peuple : il connaît mieux ses intérêts que vous. Vous aurez bientôt une marine formidable, & qui vous sera garantie par les plus riches particuliers du royaume ; ils sauront indemniser leurs matelots par un service lucratif de celui qu'ils auront été obligés de faire pour l'Etat ; ils feront servir chaque matelot à son tour. Après une campagne de deux ans, le même sujet ne sera pas forcé de se rembarquer pour une nouvelle campagne. Vous ne remplirez vos vaisseaux que d'hommes robustes & sains. Accordez une protection spéciale à tout fils ou petit-fils de négociant annobli qui entrera dans la marine royale. Loin que son origine lui cause une mauvaise honte, qu'il en tire un sujet de gloire & d'illustration ; avec quelle ardeur les matelots n'obéiront-ils pas à ceux dont les pères les auront nourris toute leur vie ? Votre marine sera bientôt remplie d'hommes valeureux qui défendront jusqu'à l'extrémité la plus héroïque, les fortunes de leurs parens & de leurs amis. — Eh ! que deviendra l'ancienne noblesse ? & bien elle se mêlera comme elle fait avec la nouvelle, mais d'une manière dont elle n'aura point à rougir, & tous les sujets

ANNÉE 1778.

ANNÉE 1778.

n'auront qu'un point de ralliement & une ſeule ambition : l'utilité réciproque, la force de l'Etat. Alors quels que puiſſent être les évènemens politiques, la France conſervera toujours la place qui lui eſt dûe parmi les puiſſances de l'univers, en raiſon de la ſituation de ſes côtes, de la fertilité de ſon ſol, de la variété & de l'excellence de ſes productions, de ſa grandeur territoriale, de la bravoure & de l'urbanité de ſes habitans. Alors ces derniers acquéreraient bientôt les choſes qui leur manquent, la connaiſſance de leurs forces, la confiance dans la patrie, l'énergie, la liberté, les ſentimens d'une véritable grandeur, enfin la proſpérité qui ferait la récompenſe de leurs vertus. Les vieillards béniraient auprès de leurs foyers l'heureuſe révolution dont ils auraient été témoins, ils apprendraient à leurs enfans à jouir de leur bonheur, on n'entendrait plus les gémiſſemens s'élever de la cabane du pauvre, & accuſer les cieux impuiſſans aux approches du collecteur. On ne verrait plus le courage & le génie réunis à la misère. Déjà les lumières pénètrent de toutes parts : un Roi juſte & jaloux de s'inſtruire ſaiſit tous les moyens de réparer les anciennes playes du gouvernement, & une douce expérience nous avertit chaque jour que nous pouvons tout eſpérer de ſes ſoins & de ſes bienfaits.

Ce que la déclaration d'indépendance des colonies de l'Amérique fait perdre à l'Angleterre.

LES Anglais tiraient leurs munitions navales de l'Amérique ſeptentrionale, leur fer, vingt-cinq millions de potain, le riz, une grande partie de biſcuit pour les équipages, la moitié

de leurs falaifons. L'Angleterre n'a plus d'objets d'exportation, il ne lui refte que quelques ifles à fucre qui foutiendront difficilement la concurrence des Colonies françaifes.

Réflexions fur tout ce qui précède.

TELLES font les viciffitudes de la gloire, de la puiffance & des richeffes. Il eft poffible que l'Angleterre périffe & qu'elle perde fa liberté. Rome, Lacédémone & Carthage ont bien péri; &, s'il en faut croire les prédictions du préfident de Montefquieu, cet empire eft près de fa ruine. « Il périra, » dit-il, lorfque la puiffance légiflative fera plus corrompue » que l'exécutrice.* » Mais il refte à l'Angleterre des hommes éclairés & braves : un gouvernement à la vérité corrompu, mais à qui le malheur eft utile, & dont l'excellente conftitution peut régénérer toutes les parties en peu de temps. Ils poffédaient encore dans l'Amérique en 1778, au nord : le Canada, l'Ifle Royale, Terre-Neuve & la Nouvelle-Ecoffe; au fud : les deux Florides; un établiffement, qui pouvait devenir confidérable près de l'embouchure du Miffiffipi; plufieurs ifles à fucre dans les Petites-Antilles; celles de la Grenade & de Tabago, qui leur ouvraient un commerce d'une grande reffource fur la côte efpagnole, dans le golfe de Paria, & à l'embouchure de l'Orénoque; la riche colonie de la Jamaïque; une vafte étendue de pays à la côte des Mofquites, fur

* Efp. des L. liv. II. chap. 6.

ANNÉE 1778.

laquelle ils prétendent faire de grands établiſſemens. Ils avaient un commerce floriſſant dans l'Inde ; le Bengale était pour eux une ſource intariſſable de richeſſes ; les directeurs de leur compagnie orientale donnaient des ordres à treize gouvernemens. Ils poſſédaient Gibraltar & Minorque, Jerſey & Greneſey ; ils avaient une navigation ſoutenue au Levant, dans la Baltique & dans tous les ports de l'Europe; enfin des flottes puiſſantes qui ont balancé juſqu'au moment où j'écris, les forces réunies, les armemens combinés de la France & de l'Eſpagne, & contenu les vaiſſeaux neutres de toutes les nations dans le reſpect & l'aſſerviſſement.

Les récits & les faits que j'ai recueillis dans cette hiſtoire prouvent eux-mêmes combien il reſte de grandeur & d'activité dans cette nation : la vigueur & la force des Colonies qu'elle-même a formées ajoutent à ſa gloire, en même temps qu'elles font hair les conſeillers de George III, mépriſer de mauvais miniſtres, & de jeunes lords corrompus par ſeize années de paix avec la France. C'eſt ainſi que les jeunes patriciens de Rome changèrent leur courage & leur fermeté pour le luxe & la molleſſe aſiatiques. Nous avons affaibli nos ennemis par la contagion de nos plaiſirs & de nos goûts, puiſſions-nous dans l'avenir les étonner par nos grands travaux & la ſupériorité de nos mœurs !

Etonnante énergie des ſujets bri-

NOUS révoquons en doute la plupart des harangues que

les historiens de Rome & de la Grece ont placées dans la bouche de leurs héros; nous les attribuons à l'éloquence des écrivains & au desir qu'ils avaient de faire briller leurs talens; il n'en est pas ainsi dans cette histoire. Les mêmes discours que j'ai transcrits * ont été tenus par les Généraux à leurs soldats, dans les circonstances difficiles, faits dans le Congrès, ou prononcés au parlement de Londres: tels étaient les hommes en Angleterre à l'époque que j'ai voulu célébrer. La bravoure, les sciences & les talens étaient au plus haut degré dans cet empire; mais la corruption était extrême, & avec elle les peuples perdent bientôt le souvenir du mérite & de la vertu. William Pitt passera peut-être un jour en Angleterre pour le héros fabuleux des écrivains politiques.

tanniques; leur éloquence politique.

L'ANGLETERRE était remplie d'hommes courageux. J'ai loué l'héroïsme du capitaine Morris à l'attaque de Sullivan; plus récemment un autre officier de marine a mieux aimé périr que de se rendre après un combat de quatre heures, à ce brave du Couedic, qui n'a pas recueilli les fruits de sa victoire, & qui est mort au milieu des éloges & des regrets de la France.

Traits de valeur.

LES Américains, moins puissans sur les mers, donnaient les

Patriotisme américain.

* Tous ces discours ne peuvent qu'avoir perdu de leur mérite dans mes traductions.

ANNÉE 1778. mêmes exemples de fermeté, & fans parler de la bonne conduite d'Hopkins, des prodiges de valeur & d'habileté de Paul Jones, de Cunningham & de tant d'autres, ils ont fourni encore des leçons de ce défefpoir patriotique plus rare aujourd'hui parmi les hommes que la bravoure. Le capitaine Anderfon voyant qu'il ne pouvait échapper au vaiffeau le Roëbuck & à deux frégates qui le pourfuivaient dans la rade de Lewiftown, s'était fait fauter avec fon vaiffeau, après avoir envoyé à terre une malle dont il était chargé pour le Congrès général, & l'avoir confiée au jeune Armand, Marquis de la Rouërie, qui fe trouvait paffager fur fon bord. Allez, lui dit-il, vous pouvez être utile à mon pays, ne demeurez pas témoin du dernier fervice que je puiffe lui rendre.

Grands hommes en Amérique.

DES hommes d'un grand mérite s'étaient élevés parmi eux: Dans les confeils: Samuel & John Adams, Peyton Randolph, le Docteur Franklin, Henri Drayton, Henri Laurens, John Ruttlege, préfident de la Caroline, & un grand nombre d'autres. Dans la chaire, le fage Cooper & l'honnête Duché. * Dans l'armée, Washington, Mongommery, Gates, Putnam, Miflin & le général Sullivan.

UN des commiffaires de la cour de Londres voulait engager

* C'eft ce dernier qui a prononcé devant le Congrès, dont il était le Chapelain, l'oraifon funebre de Mongommery.

un

ANNÉE 1778.

un des plus riches habitans de Penſilvanie à ſe ſervir de ſon crédit pour lui procurer des liaiſons dans le pays; les promeſſes & les flatteries ne pouvant rien obtenir, il employa les menaces, & lui dit que le général Clinton enverrait le lendemain un détachement d'Allemands & de Sauvages pour incendier ſes habitations, enlever ſes troupeaux, & que ſon fils unique, alors priſonnier des Anglais, ſerait envoyé en Angleterre pour y être jetté dans un cachot. Le ciel, lui répondit ce ferme républicain, peut permettre qu'une force ſupérieure détruiſe nos villes, dévaſte nos compagnes, que des barbares me privent de ma femme & de mon fils; mais ces violences n'effaceront jamais de mon cœur les ſentimens que la nature elle-même y a gravés, l'amour de la liberté & le deſir de la vengeance.

La population de l'Amérique ſeptentrionale s'eſt formée aux dépens de toutes les nations.

Ces preuves de conſtance, de vertu, d'unanimité parmi les habitans de l'Amérique ſeptentrionale, ſont pour les Philoſophes un grand ſujet de réflexion, car les Anglo-Américains ne forment point un peuple, ni une nation, c'eſt un mêlange de tous les peuples, qui ont même conſervé juſqu'à leur langage originaire. Les écoles, les égliſes, les temples, ſont les points de réunion où les enfans d'une même nation; les ſectaires du même culte ſe rencontrent & ſe diſtinguent de ceux qui different, ſoit par leur origine, ou par leurs erreurs religieuſes.

ANNÉE 1778.

L'indépendance est assurée. Grande vérité politique.

BEAUCOUP de personnes pensent encore que l'indépendance de ces peuples n'est pas assurée, & que la révolution ne pourra pas être regardée comme finie, tant que l'Angleterre persistera à y envoyer des troupes & à ne point reconnaître ces nouveaux gouvernemens. Pour moi je regarde l'indépendance des Américains comme assurée, & sans vouloir m'arrêter à ce qui peut résulter des secours que la France donne aux Etats-Unis, ni contester les moyens qui restent à une puissance dont je connais les ressources; je me fonde sur la grandeur du pays, sa fertilité, sa population, sa défense naturelle par les montagnes & les rivières, la situation des villes, l'épaisseur des forêts; sur la forme des gouvernemens, qui n'attribuant à l'état militaire aucun pouvoir dans l'ordre civil, ne donne à l'effort des armes aucun effet dont puisse résulter la soumission du pays, & qui assure l'indépendance des peuples, tant qu'ils pourront conserver leurs loix. Or les loix ne sont point sujettes aux vicissitudes de la force ou de la faiblesse, elles ne dépendent que de l'opinion des hommes, & tant qu'ils les conservent, les guerres ne sont que des maladies politiques, qui ne changent rien à la liberté des peuples, ni à la nature du gouvernement.

Quel peut être l'état futur de l'Amérique septentrionale.

LES efforts des Anglo-Américains seront lents, il s'écoulera cent ans peut-être avant qu'ils soient comptés parmi les nations puissantes; mais leur gouvernement sera durable, & leur constitution vigoureuse, parce qu'il n'est point d'homme;

de quelque nation & de quelque caractère qu'il soit, qui n'adore en secret la liberté, & que les pouvoirs y sont en général trop divisés & les élections trop fréquentes, pour que les entreprises de la corruption ou de l'ambition ayent un grand effet parmi eux. Les passions qui engendrent la corruption dans les Etats, y feront peu de progrès, parce qu'il n'y a point d'hommes qui ne soient employés. Le plus grand nombre cultive les terres, les autres s'occupent à des métiers, à la navigation & au commerce. Rien n'est plus rare qu'un homme oisif. La nature libérale attend & provoque à tout instant la main de l'ouvrier. Ils n'ont point encore de temps à donner l'oisiveté, à cette inutilité qui rend attentif à des différences insensibles pour les hommes laborieux, qui introduit & maintient les distinctions frivoles. On n'y voit point comme dans les villes de l'Europe, des hommes curieux, qui vont chercher des nouvelles dans les places publiques, ou s'amusent à contempler les étrangers qui arrivent sur le port. Tandis que les hommes & les jeunes gens se livrent à la culture, ou chargent & conduisent les vaisseaux, les femmes ne cessent point de filer les laines ou le lin, & de se livrer aux soins de leur ménage.

Si l'on doit compter sur la durée de l'alliance des Américains avec la France & l'Espagne.

Je ne pense pas que leurs alliés aient lieu d'attendre dans la suite des services bien actifs, de la part de ces peuples, qui ont trop de besoins pour eux-mêmes. D'ailleurs, on présume

ANNÉE 1778.

qu'il s'élevera entr'eux, dans leurs conſeils, beaucoup de diſcuſſions ſur l'objet de leurs alliances & de leur commerce; lorſqu'ils ne ſeront plus occupés de la grande affaire de la liberté générale. Quand même les aſſemblées provinciales & le Congrès général auraient des idées différentes de celles du peuple, il faudrait un grand nombre d'années pour faire paſſer ces idées parmi le commun des hommes; car ils n'ont abhorré le regne de George III qu'à cauſe des abus qu'ils ſe croyent en droit de nous reprocher. On dit enfin qu'il ſerait difficile & ſans exemple qu'il ſubſiſtât une longue alliance entre des gouvernemens dont les principes different entiérement. Un des hommes les plus célèbres a, dit-on, laiſſé pour maxime, que les républiques & les monarchies ne pouvaient former qu'une alliance monſtrueuſe & deſtructive de chaque côté. Cependant cette maxime, ſans doute trop générale; peut être combattue par l'expérience & par le raiſonnement; & l'alliance ancienne & durable de la France avec les ligues Suiſſes ſerait du moins une exception glorieuſe.

S'il eſt à croire que les Anglo-Américains ſe feront la guerre entr'eux.

ON aurait tort de prédire que les hommes en ſe multipliant dans ces climats, s'armeront bientôt les uns contre les autres. Tout fait eſpérer la paix. Quand la nature du gouvernement s'oppoſe au fanatiſme, à l'ambition & à la tyrannie, il n'y a point d'occaſions de prendre les armes. La terre ne ſe laſſe jamais de diſpenſer ſes biens à ceux qui la cultivent; ſon ſein

fécond ne peut s'épuiser; plus il y a d'hommes dans une contrée, plus elle devient abondante & heureuse, s'ils sont laborieux. S'ils ne laissent point languir le soc dans une oisiveté qui le rouille, quels sujets de discorde & de jalousie pourraient s'élever entr'eux ?

Cependant un Français très-renommé vient d'assurer à toute l'Europe, dans un livre fameux, que les provinces de l'Amérique septentrionale ne formeront jamais des Etats puissans, & que leur population ne s'élevera jamais à plus de sept ou huit millions d'hommes. « La population, dit-il, est proportionnée à la fertilité, & les terres de l'Amérique septentrionale ne tarderont pas à s'épuiser ; on remarque déjà de la diminution dans les récoltes. — Plusieurs marchands de Londres m'ont tenu de semblables discours. Ils trouvaient une espece de consolation à se tromper eux-mêmes. En décriant les possessions que l'Angleterre avait perdues, il leur semblait voir diminuer l'importance de cette perte; mais M. Raynal devait-il accorder une croyance aveugle à leurs assertions ? Il n'ignore pas que la plupart des moyens connus & pratiqués en Europe pour entretenir la fécondité des champs, n'ont pas encore été employés en Amérique; lui-même nous apprend que les terres de ces nouveaux climats produisent sans engrais. Il y a lieu de prévoir que ces terres dépouillées des grands arbres dont les feuillages formaient en se pourrissant leur engrais naturel, & restant à découvert, se dessécheront avec

Année 1778.

le temps, & que les bitumes se détruiront à force de fermenter & de produire ; mais lorsque les cultivateurs s'appercevront de cette altération des sels primitifs, les travaux de l'agriculture se perfectionneront, & les récoltes redeviendront abondantes. La charrue sera plus difficile à conduire, les bestiaux seront renfermés la nuit dans d'étroites clôtures, & les fumiers entassés s'éléveront jusqu'au toît des étables; mais la population n'en sera que plus nombreuse & plus active. Telle est la destinée des hommes dans presque toutes les contrées de l'univers, que les champs qui les nourrissent ne sont jamais plus féconds que quand ils sont arrosés de sueurs.

Aussi-tôt que la ratification du traité par le Congrès général fut connue en Angleterre, & que le retour des commissaires eut constaté que l'Amérique ne voulait admettre aucun traité dans lequel la France ne serait point comprise, la plus grande unanimité régna dans le Parlement. Les membres de l'opposition devinrent eux-mêmes les partisans de la guerre. Nous avons été, disaient-ils, les amis des Américains, tant qu'ils ont combattu pour la défense de leurs libertés, mais du moment qu'ils agissent offensivement & s'allient avec la France, nous devenons leurs ennemis. S'ils peuvent oublier leur sang, leurs anciennes amitiés, la terre dont ils sont sortis, leur vieille & juste anthipathie contre les Français, s'ils peuvent se réjouir un jour dans le massacre des guerriers, parmi lesquels ils ont combattu, & dont les freres ont plaidé leur cause ;

alors, disait un orateur du parlement, alors si je me trouvais sur le champ de bataille, vis-à-vis d'un Américain & d'un Français, c'est l'Américain que je frapperais de préférence.

Si le destin, disaient des citoyens de toutes les classes, a fixé à cette époque la ruine de l'Angleterre, il vaut encore mieux qu'elle périsse par l'épée que par la plume. Consentir en ce moment à aucun traité, ce serait rendre la Grande-Bretagne un objet de pitié aux yeux de cette France qu'elle a autrefois conquise. Nous sommes malheureux dans nos négociations, même quand nous avons la victoire pour nous. La paix ne peut que nous abaisser, la guerre nous donne de l'espérance. Dès que la nation réunie sortira de son assoupissement, elle sera victorieuse, & l'Amérique recevra avec joie l'amitié qu'elle méprise aujourd'hui. Si le jour est arrivé où le soleil de l'Angleterre doit cesser d'éclairer l'horison, qu'il se couche du moins dans toute sa splendeur.

C'est par de telles pensées, c'est par de tels discours, que l'orgueil national excitait le peuple aux combats, & ranimait l'ardeur patriotique qui lui devenait plus que jamais nécessaire. Il s'était fait un changement inattendu dans le systême politique de l'Europe. La France, en réunissant ses efforts à ceux des Américains, semblait vouloir relever avec splendeur le commerce & l'activité de ses peuples. Un ministre laborieux dans tous les temps, capable dans toutes les affaires, & qui, dans tous les emplois, avait eu le talent si rare de réunir

ANNÉE 1778.

l'estime & l'affection du public aux faveurs de la Cour, donnait aux ports & aux arsenaux de ce royaume une splendeur & une puissance jusqu'alors inconnues. Tous les regards étaient tournés vers la marine, mere du commerce & de l'aisance, amie de la liberté. Cet art tour-à-tour bienfaisant & terrible devenait l'objet principal de toutes les spéculations, mais combien de préjugés, de fausses épargnes, d'abus enracinés ne s'opposaient-ils pas à ses progrès ?

Campagne du comte d'Estaing. Prise de la Dominique & de la Grenade.

CEPENDANT le comte d'Estaing commençait cette campagne mémorable, où souvent malheureux & toujours infatigable; il força la fortune à le couvrir de gloire. La même énergie s'était communiquée d'un bout de l'univers à l'autre. Cinquante flibustiers * soutenus de quelques troupes sous les ordres du gouverneur de la Martinique, s'emparaient par un coup de main aussi hardi que bien concerté des fortifications de la Dominique, entrepôt des Anglais dans les isles du Vent, & dont l'importance avait déterminé la chambre des communes à octroyer, peu d'années auparavant, cent mille livres sterling pour la fortifier & y faire des routes. Le comte d'Estaing rendait au royaume une possession que nous avions

* Ils avaient à leur tête ce brave *Vence*, qui s'est distingué depuis à la prise de la Grenade & à Savanah. L'audace de ces aventuriers si précieux dans la guerre, & par terre & par mer, est capable de tout entreprendre, il faut savoir les employer & les récompenser,

trop

trop peu regrettée, & dont la perte portait le coup le plus fatal à la richesse & au commerce des Anglais dans les Antilles. C'était à lui qu'il était réservé comme général de conquérir la Grenade, & comme amiral d'empêcher qu'elle ne fût reprise. La Grenade, la plus fertile & l'une des plus petites des Antilles, & qui, depuis le moment de sa découverte, a été sans cesse le théâtre de toutes les injustices & de toutes les révolutions que peut causer la cupidité; l'une des isles les plus riches par ses productions, & la plus importante peut-être, tant par sa communication facile avec la côte Espagnole de l'Amérique méridionale que par le commerce interlope, mais intarissable & sûr qu'elle ouvre avec cette partie.

Je termine ici cette histoire, qui est celle de la révolution de l'Amérique septentrionale, devenue libre & indépendante; j'écrirai dans la suite l'histoire de la guerre des alliés. Mais les entraves qui s'opposent aux travaux de tout historien contemporain m'arrêteront encore long-temps. J'attendrai pour ordonner qu'on la publie, que quelques hommes ne soient plus, & l'instant où je serai près de mourir moi-même.

Faisons en ce moment des vœux ardens pour le retour de la paix. Victime de la guerre, je sais par une malheureuse expérience combien elle cause de maux particuliers. Les longues guerres entraînent après elles de terribles désordres & de grandes détresses. De quoi sert-il à un peuple que son

ANNÉE 1778.

Roi soit victorieux, s'il est beaucoup d'infortunés sous son règne? « Lorsque la guerre met tout en feu, les loix, » l'agriculture, les arts languissent, a dit un grand homme, * » on tolère la licence, & les méchans sont employés. On a » besoin de récompenser dans le tumulte des armes l'audace » des scélérats qu'on punirait pendant la paix. »

* Fénelon.



TRADUCTION LITTÉRALE.

Extrait des Actes du Congrès, le 15 Juin 1775.

LE Rapport du Comité ayant été lu & considéré : RÉSOLU qu'il sera nommé un Général pour commander toutes les forces continentales présentement sur pied, ou qui seront levées dans la suite pour la défense de la liberté américaine.

Alors le Congrès a procédé au choix du Général par scrutin; & GEORGES WASHINGTON, Ecuyer, a été élu unanimement.

Le 16 Juin.

En conséquence de l'ajournement;

Le Président a informé le Colonel Washington que hier le Congrès a fait unanimement choix de lui pour être Général & Commandant en chef des forces américaines, & l'a requis de déclarer s'il voulait accepter cet emploi. A quoi le Colonel Washington se tenant debout à sa place *, a répondu.

« Monsieur le Président,

« Je suis vraiment sensible au grand honneur qui m'est fait par cette commission, encore que j'éprouve une grande peine de la persuasion intérieure où je suis que mon habileté

* Il était alors membre du Congrès.

ANNÉE 1778.

& mon expérience militaire ne répondent pas suffisamment à une confiance aussi importante & aussi étendue; mais puisque le Congrès le desire, je remplirai le devoir du moment, & j'emploierai tout ce qui est en mon pouvoir à son service, & pour soutenir la cause glorieuse de la liberté : je le supplie d'agréer mes sinceres remercimens du témoignage distingué qu'il me donne de son approbation. »

« Mais s'il arrive quelqu'évènement malheureux & défavorable à ma réputation, je prie chacun des membres de cette assemblée de se ressouvenir qu'aujourd'hui je déclare avec la plus grande sincérité, que je ne crois point avoir des qualités égales à celles qu'exige le commandement dont je suis honoré. »

« Quant au payement, Monsieur, permettez moi d'assurer au Congrès qu'aucune considération pécuniaire ne pourrait me déterminer à accepter cet emploi difficile, & que je n'ai pas l'intention d'en appliquer le revenu à mon aisance & à mes jouissances domestiques, je ne veux en retirer aucun profit. Je tiendrai un compte exact de mes dépenses, je ne doute pas qu'elles ne soient remboursées, & c'est tout ce que je désire. »



HONNEURS PUBLICS

Rendus à la mémoire des Généraux qui sont morts à la tête des armées, en combattant pour l'indépendance de l'Amérique.

EPITAPHE DE WARREN,

Gravée sur son tombeau, dans la ville de Boston.

In honour of
JOSEPH WARREN,
major general of Massachusett's-Bay.
He devoted his life to the liberties
of his country,
And, in bravely defending them, fell
an Early victim,
In the battle of Bunkers'hill,
June 17, 1775.
The Congress of the United-States,
as an Acknouledgement of his services,
and distinguished merit,
Have Erected this monument
to his memory.



ANNÉE 1778.

A L'honneur de
JOSEPH WARREN,
Major général de Maſſachuſett's-Bay.
Il a dévoué ſa vie aux libertés
De ſon pays,
Et en les défendant bravement il eſt tombé
Victime prématurée
Dans la bataille de Bunkershill,
Le 17 Juin 1775.
Le Congrès des Etats-Unis,
En reconnaiſſance de ſes ſervices,
Et de ſon mérite diſtingué,
A érigé ce monument
A ſa mémoire.

RICHARD MONGOMMERY.

Acte du Congrès du 25 Janvier 1776.

« C'EST non-ſeulement un juſte tribut de la reconnaiſſance publique » envers ceux qui ſe ſont ſignalés dans la défenſe glorieuſe de la liberté, » que de perpétuer leurs noms par des monumens durables érigés en » honneur, mais encore il eſt grandement utile d'inſpirer à la poſtérité » le deſir d'égaler leurs actions. »



ANNÉE 1778.

A LA MÉMOIRE

DE RICHARD MONGOMMERY.

« POUR exprimer le ſouvenir que les Etats-Unis entretiennent des » ſervices importans & ſignalés de ce brave général, qui, après une » ſuite de ſuccès obtenus malgré les obſtacles les plus difficiles à ſurmonter, » a ſuccombé à l'aſſaut de Québec, capitale du Canada; & pour » tranſmettre aux âges futurs ſon patriotiſme, ſa conduite, la hardieſſe » de ſes entrepriſes, ſon incomparable perſévérance & ſon mépris des » dangers & de la mort, comme des exemples vraiment dignes d'être » imités, le Congrès a ordonné que ce monument ſerait érigé. » *

* Le tombeau de Mongommery a été fait à Paris, & tranſporté en Amérique par les ordres & aux frais des Etats-Unis, & ſous la direction du docteur Benjamin Franklin; la décoration en eſt ſimple & noble; il en a été fait une eſtampe, gravée par Saint-Aubin, graveur de la bibliothèque du Roi.



EPITAPHE
DU GÉNÉRAL MERCER,

Gravée sur son tombeau, à Fredericksburg en Virginie, en exécution de l'acte du Congrès, du 8 Avril 1777.

SACRED to memory of
HUGH MERCER,
Brigadier général in the army of
The United-States.
He died on the 12 of January 1777, of the
Wounds he received on the 3 d. of the same month
Near Princetown in New-Jersey,
Bravely defending the liberties of
America.
The Congress of the United-States,
In testimony of his virtues, and their gratitude,
Have caused this monument to be erected.

CONSACRÉ à la mémoire de
HUGUES MERCER,
Brigadier général dans les armées
des Etats-Unis.
Il est mort le 12 Janvier 1777, des
Blessures qu'il avait reçues le 3 du même mois
Auprès de Princetown, dans le Nouveau Jersey,

Et

Et défendant bravement les libertés
De l'Amérique.
Le Congrès des Etats-Unis,
En témoignage de ses vertus & de leur reconnaissance,
A ordonné que ce monument serait érigé.

EPITAPHE
DU GÉNÉRAL WOOSTER;

Gravée sur son tombeau conformément à l'acte du Congrès du 17 Juin 1777.

IN honour of
DAVID WOOSTER,
Brigadier général in the army of
The United-States.
In defending the liberties of America,
And Bravely repelling an inroad,
Of the british forces to Dambury,
In Connecticut.
He received a mortal wound,
On the 27 th day of April, 1777;
And died
On the 2 d day of May following.
The Congress of the United-States,
As an ack nouledgement of his merit and services,
Have caused this monument to be erected.

ANNÉE 1777.

En l'honneur de
DAVID WOOSTER,
Brigadier général dans l'armée
Des Etats-Unis.
En défendant les libertés de l'Amérique ;
Et repoussant bravement une invasion
Des forces britanniques à Dambury,
Dans le Connecticut.
Il a reçu une blessure mortelle,
Le 27 d'Avril 1777 ;
Et est mort
Le 2 de Mai suivant.
Le Congrès des Etats-Unis,
En reconnaissance de son mérite & de ses services,
A ordonné que ce monument serait érigé.



EPITAPHE

DU GÉNÉRAL NASH;

Gravée sur son tombeau dans la Caroline du sud, conformément à l'acte du Congrès du 4 Novembre 1775.

IN honour of
The memory of brigadier général
FRANCIS NASH, who fell in the battle
Of Germantown
On the 4 th of October 1777,
Bravely contending
For the independance of his country.

EN l'honneur de
La mémoire du brigadier général
FRANÇOIS NASH, qui est mort à la bataille
De Germantown le 4 Octobre 1777.
En combattant bravement
Pour l'indépendance de son pays.



LISTE

DES OFFICIERS FRANÇAIS.

Qui ont servi dans les armées américaines avec commission du Congrès, avant les traités faits entre la France & les treize Etats-Unis de l'Amérique.

27 Février 1776.

MESSIEURS,

.... DUGAN, reçoit une gratification pour ses services dans la campagne du Canada, & est recommandé aux généraux de l'armée continentale pour être employé selon sa capacité.

19 Mars.

.... ARUNDEL, appointé capitaine d'artillerie, sous les ordres du général Lée.

21 Mars.

LE CHEV. DE SAINT-AULAIRE, employé capitaine d'une compagnie indépendante pour servir en Canada.

26 Juin.

ANTOINE-FELIX VIEBERT, recommandé au général Washington, pour éprouver sa capacité comme ingénieur.

26 Juin.

LOUIS DUBOIS,......... nommé colonel d'un bataillon nouvellement levé pour l'armée du Canada.

16 Juillet.

LE CHEVAL. DE KERMORVAN, nommé ingénieur au service du Continent, avec soixante dollars ou piastres fortes d'appointemens par mois,

& le rang de lieutenant-colonel, retiré avec rang de colonel le 5 Mars 1778, après avoir servi à l'armée de Gates, dans le corps des Rifflemen, commandé par Morgan.

20 Juillet.

JACQ.-ANT. DE FRANCHESSEN, chevalier de Saint-Louis, volontaire avec rang de lieutenant-colonel.

23 Juillet.

.... SAINT-MARTIN, nommé ingénieur avec rang de lieutenant-colonel.

29 Juillet.

JEAN-ARTHUR DE VERMONET, breveté capitaine, & le 18 Septembre suivant, breveté major en considération de s s services & de sa capacité, & sur la demande du général Washington.

29 Juillet.

FIDELE DORRÉ......., volontaire recommandé par le Congrès au général Washington, pour l'employer selon sa capacité.

Le même jour.

CHRISTOPHE PELLISSIER, nommé ingénieur, avec rang de lieutenant-colonel.

18 Septembre.

JACQUES-PAUL GOVERT, breveté capitaine-lieutenant d'artillerie.

19 Septembre.

MARQUIS DE MALMADY, breveté major.

Même jour.

CHEV. DU PLESSIS MAUDUIT, breveté capitaine d'artillerie, s'est signalé à Germantown & à Redbank nommé, lieutenant-colonel le 10 Novembre 1777, sur la demande de Washington; rentré au service de France en 1779.

JEAN-LOUIS IMBERT, employé ingénieur avec rang de capitaine.

CHRÉTIEN DE COLERUS, employé avec rang de major.

JEAN-LOUIS DE VIRNEJOUX, employé avec rang de capitaine.

7 Octobre.

PIERRE-FRANÇOIS DE BOYS, breveté major à la suite de l'armée.

5 Novembre.

MAT.-AL. DE LA ROCHEFERMOY, appointé brigadier général des armées continentales; a donné sa démission le 31 Janvier. Mort retiré du service.

21 Mars 1777.

LE COMTE DE MONTFORT, envoyé à Washington pour être employé lieutenant.

DE LA NEUVILLE...., breveté colonel, nommé depuis brigadier général en considération de ses services. Retiré le 4 Décembre 1778.

24 Mars.

............DE FANEUIL, volontaire avec rang de colonel sans appointemens ni rations.

ARM. MARQ. DE LA ROUERIE, breveté colonel d'un corps indépendant.

12 Mai.

LOUIS FLEURY......., nommé ingénieur, avec rang de colonel; le Congrès lui fait présent d'un cheval, pour récompense de sa conduite à Brandiwine, le 11 Septembre 1777; breveté lieutenant-colonel le 26 Novembre même année.

13 Mai.

THOMAS CONWAY..., chevalier de Saint-Louis, appointé brigadier général, a commandé une division à Brandiwine & à Germantown; retiré major général en 1779.

26 Mai.

MOTTIN DE LA BALME, breveté lieutenant-colonel de cavalerie, avec appointemens, à compter du mois de Janvier

précédent; le 18 Juillet suivant, nommé inspecteur de la cavalerie avec rang de colonel, a donné sa démission le 12 Octobre.

Même jour.

COPPIN DE LA GARDE, recommandé pour quelqu'emploi dans la division du général Sullivan.

16 Juillet.

MARQUIS DE LA FAYETTE, nommé major-général, nommé au commandement d'une division de l'armée continentale le 1er Décembre: Le Congrès lui fait faire des remercîmens publics le 21 Octobre 1778, & lui fait présenter une épée, au nom des Etats-Unis, à son arrivée en France.

28 Juillet.

.... DE VALLENAYS, breveté capitaine de cavalerie avec appointemens.

Même jour.

LE CHEVALIER DU PORTAIL, nommé ingénieur en chef avec rang de colonel; nommé brigadier général le 17 Novembre, élu depuis major-général & chef du corps des ingénieurs des armées continentales.

...:.. DE LA RADIERE, nommé ingénieur avec rang de lieut. colonel; nommé colonel le 17 Novembre. Est mort au service.

.... DE GOUVION, ingénieur avec rang de major, breveté lieutenant-colonel le 17 Novembre.

29 Juillet.

BARON DE HOLZENDORF, breveté lieutenant-colonel avec appointemens depuis le 17 Novembre précédent. A donné sa démission le 31 Janvier 1778.

PRUDHOMME DE BORRE, élu brigadier général. A donné sa démission le 14 Septembre 1777.

11 Août.

TRONSON DU COUDRAI, nommé inspecteur général des manufactures militaires avec rang de major-général; demande à joindre l'armée comme volontaire, avec le simple brevet de capitaine, le 16 du même mois. Se noye dans le Skigkill, la 17 Septembre. Le Congrès a fait inhumer son corps aux frais publics.

11 Août.

CHEVALIER DU FAILLY, breveté lieutenant-colonel, avec appointemens depuis le 1er Décembre 1776.

Même jour.

:...... DES EPINIERES, neveu de M. Caron de Beaumarchais, breveté capitaine, nommé depuis major, parti pour revenir en France le 4 Décembre 1778, mort à Paris en 1782.

15 Septembre.

LE COMTE DE PULASKI, Polonais ayant servi en France, & depuis un an dans l'armée continentale, appointé commandant en chef de la cavalerie, avec rang de brigadier général. Tué à Savanah.

Même jour.

NICOLAS ROGER..:.., aide-de-camp du général du Coudray, breveté major; fait lieutenant-colonel le 10 Décembre 1778.

Même jour.

..........DE BEDAUX, breveté capitaine avec appointemens, depuis le 10 Mai précédent. Nommé lieutenant-colonel de la légion de Pulaski le 10 Décembre 1778. Mort.

Même jour.

.......BARON DE KALB, élu major général des armées continentales.

....DE

.... De Vrigny, capitaine, a donné sa démission le 21 Octobre 1778.

4 Octobre.

Chevalier du Buisson, breveté major, retiré en 1781.

16 Novembre.

Chevalier de la Colombe, aide-de-camp de M. de la Fayette, breveté capitaine.

17 Novembre.

Chevalier Dorset, lieutenant dans les volontaires passés en Amérique à la suite de Tronson du Coudray. Le Congrès lui accorde une gratification pour s'en retourner.

17 Novembre.

De Laumoi, ... breveté colonel en considération de ses services comme ingénieur.

Même jour.

De Gimat, ... aide-de-camp de M. de la Fayette, obtient le rang de lieutenant-colonel en considération de ses services; promu l'année suivante au rang de colonel, obtient le commandement d'un régiment de Rifflemen.

1er Janvier 1778.

Cheval. de Villefranche, ingénieur avec rang de major sous les ordres du général du Portail.

2 Janvier.

Denis du Bonchet, est breveté major en considération de ses services dans l'armée du nord, & le Congrès lui accorde une gratification pour retourner en France à cause de sa santé.

11 Janvier.

Ferdinand de Brahm, ayant servi comme ingénieur dans la Caroline du sud, est breveté ingénieur avec rang de major au service des Etats-Unis.

18 Février.

:...... DE PONTHIERE, breveté capitaine de cavalerie.

Même jour.

:...... DE PONCEAUX, breveté capitaine.

16 Avril.

Capitaine breveté ingénieur à compter du 1er Décembre 1776, breveté major le 5 Novembre.

13 Juin.

.... DU CAMBRAY, attaché au corps des ingénieurs commandés par le général du Portail avec le rang de lieutenant-colonel.

15 Juin.

MARQUIS DE VIENNE, major dans les troupes de France, breveté colonel après avoir servi comme volontaire pendant une campagne, prend congé le 27 Octobre pour revenir en France.

18 Septembre.

BECHET DE ROCHEFONTAINE, breveté ingénieur avec rang de capitaine.

23 Octobre.

.... DE L'ECLISE, employé dans l'armée du nord avec rang de lieutenant-colonel.

27 Octobre.

:............... TOUZAR, capitaine d'artillerie au régiment de la Fere, & servant comme volontaire en Amérique, ayant eu le bras emporté en démontant une batterie & en enlevant un canon des ennemis. Le Congrès lui donne le rang de colonel & une pension viagère de 30 dollars par mois.

Le même jour.

.... BRICE, aide-de-camp de M. de la Fayette, breveté lieutenant-colonel.

Le même jour.

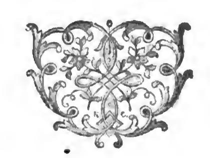
.........., DE NEVILLE, aide-de-camp de M. de la Fayette, breveté lieutenant-colonel.

5 *Novembre.*

.... DE POUGIBEAN, volontaire, reçoit une gratification pour son retour en France.

7 *Novembre.*

CHEVALIER DE CRENIS, breveté lieutenant-colonel, retiré en 1779.



AVERTISSEMENT.

Beaucoup d'officiers français ou américains qui ont servi avec M. le marquis de la Fayette, m'ont envoyé des mémoires qui prouvent la reconnaissance des uns & l'estime des autres pour ce jeune général. Parmi ceux qui sont relatifs à son premier voyage en Amérique, j'ai trouvé toujours des preuves de son courage & de son savoir militaire, & sur-tout de cette conduite étonnante & profonde qui le rendra remarquable à la postérité. Mais presque tous ces mémoires manquent de précision, & contiennent des détails partiels, qui font bien voir que les officiers particuliers ne sont pas toujours à portée de saisir l'ensemble des évènemens auxquels ils assistent. Je n'ai trouvé que celui-ci qui fût digne du public par la clarté, la brièveté & la facilité du style.

M. de la Fayette ayant accordé sa bienveillance à mon ouvrage, j'ai eu quelquefois l'occasion de lui parler des combats ou des affaires politiques, où il s'était distingué, mais l'excès de sa modestie m'a privé de tout éclaircissement de sa part sur les actions qui lui étaient personnelles; il m'a toujours parlé avec plaisir du mérite des autres, en gardant un silence obstiné sur le sien. Il ne faudrait donc pas être surpris, si la partie de l'histoire qui concerne ce jeune seigneur était la moins bien traitée dans mon ouvrage, c'est pour y suppléer que j'ai fait imprimer ce qu'on va lire.

HILLIARD D'AUBERTEUIL.



PRÉCIS HISTORIQUE

Du premier voyage de M. le Marquis DE LA FAYETTE, *à l'Amérique septentrionale.*

Les efforts des Américains pour leur liberté étaient à peine connus en Europe, lorsque M. de la Fayette * éprouva le desir de partager leur fortune ; il communiqua ses dispositions

* M. de la Fayette, né le 6 Septembre 1757, est aujourd'hui le dernier d'un nom depuis long-temps redoutable aux Anglais.

En 1421, Gilbert de la Fayette ayant joint le corps qu'il commandait à un corps d'Ecossais, à la tête duquel était le comte de Bukan, résolut de lever le siége d'Angers que faisait le duc de Clarence, frere de Henri IV, roi d'Angleterre.

Il s'avança jusqu'à Beaugé, entre la Loire & le Loir, où se donna une bataille, dans laquelle les Français comme les Anglais firent des prodiges de valeur.

2500 hommes des ennemis restèrent sur le champ de bataille. Le duc de Clarence fut tué de la main même du comte de Bukan. Le siége d'Angers fut levé. La Fayette & Bukan entrèrent en Normandie, investirent Alençon, & furent au-devant de Salisbury, qui accourait au secours de la place, & le forcèrent de se retirer.

Le succès de la bataille de Beaugé prépara l'expulsion des Anglais du royaume de France : cette expulsion fut définitive en 1450 & 1458.

Le comte de Bukan reçut en 1421 l'épée de connétable, & la Fayette fut élevé à la dignité de maréchal de France. C'etoit alors le quarante-huitième.

Le maréchal de la Fayette avait épousé Jeanne de Joyeuse. Il continua de servir le roi dans ses armées & dans ses conseils. Il fut appellé à la fameuse conférence tenue à Arras en 1435. Il est mort en 1463.

aux agens que cette nouvelle république venait d'envoyer en France, & tout se prépara dans le silence pour le voyage qu'il projettait.

Dans cet intervalle on apprit les désastres de la campagne de 1776. Le général Howe se trouvait à la tête de 27000 hommes. Washington fuyait avec 2000, & comme un autre Atlas, semblait soutenir seul le nouveau monde; les Américains ne trouvaient plus en Europe ni crédit, ni protection : il devint impossible d'avoir un bâtiment pour transporter les officiers qu'envoyaient les agens du Congrès.

Une cause plus florissante eût moins excité l'enthousiasme de M. de la Fayette; il acheta un vaisseau à ses dépens, & relevant par-là le crédit des Américains, il se chargea seul des frais de l'entreprise.

Il est inutile de répéter & les obstacles sans nombre qu'il eut à combattre, & les hazards heureux qui soutinrent son secret.

Les efforts du gouvernement français n'empêcherent pas qu'il ne partît, & le grand nombre des vaisseaux anglais qui croisaient devant tous les ports américains, n'empêcherent pas que par le plus grand bonheur, il n'arrivât au mois d'Avril 1777 dans le port de Charles-Town, d'où il partit sur le champ pour Philadelphie.

Arrivé au Congrès, il ne demanda que deux graces, l'une de commencer à servir en la simple qualité de volontaire;

l'autre de ne recevoir aucuns appointemens ; il reçut le brevet de major-général, & joignit la grande armée quelques ſemaines avant l'affaire de Brandiwine.

Il n'eſt pas inutile d'obſerver que dès le premier jour M. de la Fayette fut accueilli par le général Washington avec cette politeſſe franche & affectueuſe qui caractériſe ce grand homme ; il y répondit avec la même candeur, & depuis cet inſtant il regarda le quartier général comme ſa propre maiſon. C'eſt là que ſe formèrent cette union tendre, cette confiance ſans bornes, qui pendant cette révolution ont attaché ces deux amis, qui les ont ſi étroitement unis pendant toutes les viciſſitudes particulières & publiques.

A la bataille de Brandiwine, M. de la Fayette fut bleſſé en ralliant une partie des troupes & les ramenant à la charge ; il arrêta les fuyards au pont de *Cheſter*, & à l'arrivée du général Washington, il ſe laiſſa tranſporter à Philadelphie, d'où il fut bientôt forcé de partir pour un lieu plus sûr, dans les montagnes.

Après ſix ſemaines de repos forcé par la bleſſure qu'il avait reçue, M. de la Fayette s'empreſſa de retourner au quartier général : la playe était encore ouverte ; mais ayant deſiré de ſuivre le général Green dans un commandement qu'il eut dans le Jerſey, il trouva l'occaſion favorable pour attaquer un poſte du lord Cornwallis, à nombre inégal ; il eut le bonheur de le battre, & le ſuccès de cette heureuſe témérité fut d'autant

mieux reçu, que pendant cette campagne l'armée du général Washington n'était pas accoutumée aux triomphes.

En rendant compte au Congrès de cette affaire, le général Washington lui mande qu'il va donner au Marquis le commandement d'une division. C'est à la tête de cette division qu'il attendit les ennemis à Wite-Marsh, & qu'il suivit l'armée dans son camp de Valley-Forge.

Cet hiver est peut-être l'époque la plus dangereuse où se soient trouvés les Américains; elle l'était d'autant plus qu'eux-mêmes ignoraient leur mal, & qu'il eût été ruineux de les en avertir. Dans ce moment aussi le Congrès a été divisé par des cabales; il s'était formé un parti contre le général Washington, c'est alors que ce général, aidé de quelques amis, soit dans l'armée, soit dans le Congrès, dût réunir aux talens de la guerre, ceux des négociations.

Les généraux Green & Knox, M. de la Fayette, le colonel Hamilton, son aide-de-camp, & dans le Congrès le président Laurens & quelques autres, avaient sa plus intime confiance. L'instant d'une crise approchait, lorsque M. de la Fayette se rendit à York-Town, pour recevoir des instructions relatives à l'expédition du Canada.

Il faut avoir été dans les secrets du Congrès & des principaux de l'armée, pour rendre compte de tout ce qui s'est passé à cette époque: il suffira de dire que le peuple en général n'a pas un instant cessé d'être attaché à Washington, & que s'il l'eût

l'eût perdu, la désolation, quoique trop tardive, aurait été générale; mais peu de personnes avaient assez de force pour s'opposer à l'intrigue, & assez d'adresse pour frapper dans le vif sans ébranler les fondemens de la révolution.

L'expédition de M. de la Fayette en Canada, ayant été peu connue, nous en donnerons ici les détails. Elle consistait à passer sur les glaces du lac Champlain, à s'emparer de Saint-Jean, de l'isle aux Noix & de Montréal; mais comme il n'arrive que trop souvent, on s'était occupé du plan sans trop songer aux moyens. A son arrivée à Albany, M. de la Fayette ne trouva ni le nombre d'hommes, ni la quantité de vaisseaux & de munitions qu'on lui avait annoncé. Le temps pressait, & le dégel alloit arriver dans quelques semaines : il prit le parti d'abandonner le projet, & le Congrès reconnut depuis que ce parti pouvait seul lui éviter le funeste sort du général Burgoyne.

Il est impossible de ne pas arrêter un instant son idée sur la position présente où les Américains se trouvaient alors; les frontieres du Canada & l'immense département du nord, défendu par huit ou neuf mille hommes, obligés de se multiplier pour en imposer aux troupes règlées & aux milices des ennemis, ainsi qu'aux incursions toujours renaissantes des sauvages, & d'un autre côté le général Washington à la tête de quatre mille hommes, dont la moitié avait la petite vérole, faisant face à dix-huit mille hommes de troupes réglées qu'il confine dans

Philadelphie, & auxquelles il ôte jusqu'à l'idée de ..archer à Valley-Forge.

Vers la fin de l'hiver les recrues arriverent à l'armée, & vers le mois de Mai elle fut en état de se présenter à l'ennemi. M. de la Fayette étant revenu de la grande armée fut chargé d'un corps séparé, sur la rive gauche du Schuylkill. L'inexactitude des milices placées sur la gauche, le fit entourer par toute l'armée anglaise commandée par les généraux Howe, Clinton & Grant; il avait avec lui la fleur de l'armée américaine, dont la perte eût entraîné une ruine générale : il se retira du milieu des ennemis sans avoir perdu un seul homme.

Quelque temps après les ennemis évacuerent Philadelphie, & se retirerent à New-York à travers les Jerseys.

Tout le monde connaît les détails de la bataille de Montmouth, gagnée par les Américains. M. de la Fayette y commanda successivement l'avant-garde en second, sous le général Lée, ensuite les troupes ralliées par le général Washington, & placées pour arrêter l'effort de l'armée anglaise, enfin lorsque celle des Américains fut en bataille, le général Washington en donna la seconde ligne à M. de la Fayette.

L'armée victorieuse s'étant portée à Whiteplains, devant New-York, on en détacha deux mille hommes pour coopérer avec M. d'Estaing dans l'expédition de Rhode-Island;

M. de la Fayette en eut le commandement, & vint se mettre sous les ordres du général Sullivan, qui commandait dans cette partie. Il revint en France après cette expédition. Le Congrès consigna dans ses actes le témoignage des services qu'il avait reçus de ce jeune Seigneur, & lui fit présenter, en reconnaissance, par le docteur Franklin, son ambassadeur à Paris, une épée magnifiquement travaillée.

Son second voyage en Amérique n'est qu'une suite de travaux & de succès encore plus importans que les premiers; & il va se dérober une troisième fois à l'empressement de ses amis, & aux louanges de ses compatriotes, pour braver de nouveaux dangers.